3 1761 04610120 0

Montfleury, Antoine Jacob, called

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY,

PERE ET FILS.

NOUVELLE ÉDITION;

CONTENANT

LA FILLE CAPITAINE, *Comédie :*
L'AMBIGU COMIQUE, *Tragédie :*
LE COMÉDIEN POETE, *Comédie :*

TOME TROISIEME.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

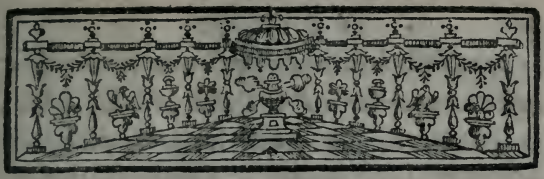
M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1875
M64
1776
t 3
630654
T.3.56

LA FILLE CAPITAINE,

COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1672.



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE,

Comte de Soiſſons, Duc de Carignan en Luxembourg, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi en ſes Provinces de Champagne & Brie, Colonel-Général des Suiſſes & Griſons.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que je devrois vous avoir donné des marques de mon reſpect & de ma reconnoiſſance; & je n'aurois pas tant différé, ſi

je ne m'étois mis en tête, qu'avant que de dédier une de mes pièces à VOTRE ALTESSE, je devois attendre que le temps & mes soins m'eussent rendu capable d'en mettre quelqu'une au jour qui méritât l'honneur de vous être offerte : mais, quand j'ai fait réflexion sur ce beau dessein, je l'ai trouvé plus conforme à mon zèle qu'à mes forces ; & l'empressement d'offrir cette comédie à V. A. m'a semblé plus raisonnable, que l'espérance de lui faire jamais un présent digne d'elle. Je vous présente donc un Capitaine *qui ne craint ni la paix, ni la réforme. Il est si fier de l'honneur qu'il a eu de vous divertir & de vous plaire, qu'il n'a plus d'ambition que celle de se voir honoré d'une protection aussi glorieuse que celle de V. A. Il sçait que vous sortez d'un sang si fertile en héros, qu'il ne s'étonne point de voir en vous tant de valeur jointe à tant de prudence, tant de grandeur jointe à tant de vertu, ni tant de belles lumières jointes à toutes les qualités avantageuses qui peuvent rendre un Prince accompli. Il sçait que le mérite que toute la France admire en V. A. n'est pas renfermé dans des bornes ordinaires ; qu'elle connoît parfaitement tout*

ce que les Muſes ont de grâce & de délicateſſe, & qu'elle fait des jugemens très-judicieux de toutes ſortes d'ouvrages ; mais il eſt perſuadé que vous êtes auſſi généreux qu'éclairé, & que V. A. n'a pas moins d'indulgence pour en excuſer les défauts, que de facilité à les connoître. C'eſt, MONSEIGNEUR, ce qui me fait eſpérer que, ſi V. A. condamne la foibleſſe de mon génie, elle aura peut-être la bonté d'approuver mon zèle, & qu'elle regardera ce que je lui offre moins comme une production d'eſprit, que comme une preuve de la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

MONSIEUR LE BLANC.

MADAME LE BLANC, ſa femme.

LUCINDE.

ANGÉLIQUE, couſine de Lucinde.

DAMON, amant de Lucinde.

L'ESPÉRANCE, ſergent d'une compagnie au Régiment du Roi.

CATOS, ſuivante de Lucinde.

LA BRIE, laquais de Damon.

La Scène eſt à Paris.

LA FILLE CAPITAINE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

ANGÉLIQUE.

JE suis libre à présent, & maîtresse de moi,
Cousine, & je m'en vais passer huit jours chez toi.

LUCINDE.

C'est un honneur pour moi qui passe mon attente.

ANGÉLIQUE.

Laissons-là ces honneurs; de parente à parente,

Doit-on toujours avoir le compliment en main?
Mon père eſt, ce matin, parti pour ſaint-Germain.
Comme il entre en quartier dans deux jours, ſon abſence
Me permet de répondre à mon impatience.

LUCINDE.

Et moi, j'attends mon frère ici de jour en jour.

ANGÉLIQUE.

Il faut nous divertir juſques à leur retour:
Nous pourrons, juſqu'au jour qu'il faut que je te quitte,
Ou voir la comédie, ou bien faire viſite,
Avoir les violons, maſquer à petit bruit,
Paſſer le jour au jeu, courir le bal la nuit;
La ſaiſon le permet, & je veux bien te dire
Que jamais je ne fus tant en humeur de rire.
Mais ſi ton frère arrive ici, lorſqu'à ſouhait....

LUCINDE.

Il n'eſt pas incommode, il eſt jeune & bien fait,
Sa préſence bien-tôt nous en rendra certaines:
Le Régiment du Roi n'a point de Capitaines
Qui ſoient plus eſtimés, ni plus galans que lui.

ANGÉLIQUE.

Pour nous divertir donc, il faudroit qu'aujourd'hui
Ce frère ſi galant vînt par lettre de change;
Car enfin les plaiſirs demandent du mélange,
Et nous n'aurons Damon qu'aſſez mal-aiſément;
Les dez & le grand jeu l'occupent tellement,
Qu'il n'eſt, hors ce plaiſir, rien qui le divertiſſe,
Et les jours ſont trop courts....

LUCINDE.

C'eſt lui faire injuſtice.

Non; cet empreſſement n'eſt point ſi violent;
Damon aime le jeu; mais Damon eſt galant:
Outre que la beauté dont le ciel t'a pourvue,
Le rendra plus ſenſible au plaiſir de ta vue.

ANGÉLIQUE.

Ne fais point avec moi la fine à contre-temps,
Ce chevalier t'en veut, je me connois en gens;
Sur ce que j'en ai vu, je gagerois qu'il t'aime;
Du moins c'eſt mon avis; & je crois qu'au tien même,
Pour rendre ton bonheur à ſon amour égal,
Le nom de ton époux ne lui ſiéroit pas mal.

LUCINDE.

Couſine, j'aurois tort de t'en faire un myſtère.
Je veux bien t'avouer que Damon m'a ſçu plaire,
Que mon frère revient, & qu'avec tant d'amour,
Damon, pour m'obtenir, n'attend que ſon retour:
Mais, quoiqu'enfin ſur tout ton humeur cherche à rire,
Je le crois à couvert des traits de ta ſatyre;
Il eſt jeune, bien fait, galant, riche, & je crois
Qu'on ne peut me blâmer d'avoir fait un tel choix.

ANGÉLIQUE.

Il eſt bien mal-aiſé qu'un tel galant ne plaiſe:
Ce moderne Adonis ne te vient voir qu'en chaiſe,
Du nom de chevalier ſoutient ſa vanité,
Contrefait à ravir l'homme de qualité;
Il ne tient preſque rien de ſon peu de naiſſance,
Il aime les plaiſirs, & la grande dépenſe,
Dans ſon ajuſtement ne veut rien de commun,
Il joue à tous les jeux, & ne gagne à pas un,
De faire le coquet ne fait aucun myſtère,
Et c'eſt pour un époux un fort bon caractère.

LUCINDE.

C'eſt ſur de tels ſujets que ton eſprit s'étend;

Sur le premier venu ta bile se répand ;
Tu te plais à railler, sans épargner personne ;
Tu peux continuer, sans que je m'en étonne ;
Ton temps n'est pas venu, peut-être quelque jour
Tu pourras ressentir les effets de l'amour.
Plût au ciel qu'un hymen à tes yeux plein de charmes,
Pour me venger de toi, pût te coûter des larmes !
Pour lors la raillerie agiroit foiblement.

ANGÉLIQUE.

Tu n'auras ce plaisir qu'assez mal-aisément.

LUCINDE.

Quoi ! tu prétends toujours être railleuse & fière ?

ANGÉLIQUE.

Je veux vivre toujours, cousine, à ma manière ;
Et mon cœur ne sera pour l'hymen attendri,
Que quand on se pourra défaire d'un mari,
Comme on fait d'un habit qui n'est plus à la mode.
Des manières d'agir, j'aime la plus commode ;
Sous un joug que je crains, mon esprit languiroit ;
Je me fais des plaisirs que l'hymen troubleroit ;
On ne sçait ce qu'on fait souvent, quand on se donne ;
Pour n'aimer qu'un mari, j'aime trop ma personne ;
J'aime le jeu, le bal, la danse, l'entretien ;
J'aime à troubler des cœurs, sans engager le mien ;
A tourner d'un amant l'ardeur en ridicule,
A vivre sans attache, & railler sans scrupule,
A flatter vingt galans de l'espoir de ma main,
Et même quelquefois à dauber le prochain :
Si bien qu'à ces plaisirs donnant mon âme en proie,
Des sottises d'autrui je me fais une joie ;
Et ne veux point troquer, par de semblables nœuds,
Tant de plaisirs certains, contre un plaisir douteux.

LUCINDE.

Ce portrait eſt galant ; &, ſi rien ne t'engage....

ANGÉLIQUE.

Celui que j'apperçois te plaira davantage.
Voici ton chevalier ; & je lis dans ſes yeux,
Que, ſi ton frère étoit comme nous dans ces lieux,
Au plaiſir de te voir il ſeroit plus ſenſible.

SCÈNE II.

DAMON, ANGÉLIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

Eſt-ce ce qui vous trouble ? Et ſeroit-il poſſible !....

DAMON.

Oui, Madame, il eſt vrai, ce long retardement
Mettroit au déſeſpoir le moins ſenſible amant.
Votre frère, qui doit régler notre hyménée,
M'en ſemble pour jamais éloigner la journée :
Depuis près de deux mois j'attends, de jour en jour,
Que quelqu'heureux moment m'annonce ſon retour ;
Mon cœur, plein d'un amour combattu par la crainte,
N'a pour ſe ſoulager, que l'eſpoir & la plainte,
Et me force à compter, dans l'ennui que je ſens,
Le nombre de mes maux par celui des momens.

LUCINDE.

Damon, ainſi que vous, vous m'en voyez ſurpriſe ;
Et ſa dernière lettre étoit aſſez préciſe.

ANGÉLIQUE.

Quelque accident peut-être altère sa santé.

LUCINDE.

Ou quelque ordre imprévu l'a sans doute arrêté.
Mon frère, si le sort seconde son envie,
Doit à sa garnison laisser sa compagnie,
Et venir à Paris passer le carnaval,
Et du moins en ce temps....

ANGÉLIQUE.

Nous aurons donc le bal?

DAMON.

Pourvu que le succès mette fin à mes craintes,
La joie & les plaisirs succèderont aux plaintes:
Mais, s'il faut voir enfin mes feux sacrifiés....

ANGÉLIQUE.

Eh, mon Dieu! vous serez assez tôt mariés:
Quand au nom de galant celui d'époux succède,
L'hymen pour ces ardeurs devient un grand remède,
Et, quel que soit l'amour dont vous brûliez tous deux,
Un an de mariage appaise bien des feux.

DAMON.

Ah! pour diminuer, mes flammes sont trop belles.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, DAMON, CATOS.

CATOS.

AH! que pour votre amour j'ai de bonnes nouvelles! Nous irons à la noce; &, l'hymen achevé....

DAMON.

Madame, votre frère eſt ſans doute arrivé?

LUCINDE.

Mon frère eſt-il venu? Le bonheur où j'aſpire....

CATOS.

Non; ce n'eſt pas cela que je voulois vous dire.

DAMON.

Sçais-tu quand il revient? Et peux-tu là-deſſus Nous apprendre...?

CATOS.

Moi? Non; je n'en ſçais rien non plus.

ANGÉLIQUE.

Que viens-tu donc nous dire? Elle eſt bonne, ou je meure!

CATOS.

Que l'Eſpérance vient d'arriver tout-à-l'heure.

DAMON.

Qu'eſt-ce que l'Eſpérance ? As-tu perdu le ſens ?

LUCINDE.

Un valet que mon frère avoit depuis long-temps,
Et qu'il a fait ſergent dedans ſa compagnie.

DAMON.

Puiſqu'il revient ſans lui, je crains bien qu'il n'oublie....

LUCINDE.

Sçachons ce qui l'amène, & puiſqu'il eſt ainſi,
Rentrons dans le logis.

CATOS.

Madame le voici.

SCÈNE IV.

LUCINDE, DAMON, ANGÉLIQUE, CATOS, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

MAdame, ſerviteur à votre compagnie,
Fuſſiez-vous trente.

ANGÉLIQUE.

Bon, j'aime cette ſaillie.

L'ESPÉRANCE, *donnant un billet à Lucinde.*

Votre frère eſt gaillard, & ce billet contient....

ANGÉLIQUE.

Il se porte fort bien?

L'ESPÉRANCE.

Mieux qu'à lui n'appartient.
Suivant l'ordre que j'ai d'avoir soin du bagage,
Je suis venu devant avec son équipage.
Jarnidié, quels chemins! allez, notre mulet
A dansé sur la route un diable de ballet.
Ah! le maudit pays, en hiver, que la Flandre!
Mon capitaine vient, qui pourra vous l'apprendre.

LUCINDE.

J'appréhendois pour lui quelque incommodité.

L'ESPÉRANCE.

Bon! il but l'autre jour tant à votre santé,
Que, douze heures après, il étoit encore ivre.

DAMON.

Fort bien. Enfin il vient.

LUCINDE.

Sa lettre me délivre
De la peine où j'étois. L'attendras-tu?

L'ESPÉRANCE.

Moi? Non;
Il faut que je retourne à notre garnison.

LUCINDE.

Quoi! si-tôt?

L'ESPÉRANCE.

J'en enrage, ou la peste me tue;

LUCINDE.

Mais, quoi faire?

L'ESPÉRANCE.

Mordié, mener une recrûe:
Mais avant que quitter les fauxbourgs de Paris,
Ma foi, je prétends boire avec mes bons amis.
Je veux renouveller certaine connoiſſance....
Bon jour, Catos.

CATOS.

Bon jour, Monſieur de l'Eſpérance.

ANGÉLIQUE.

Ainſi l'hymen dans peu va flatter votre amour.

LUCINDE.

Il me mande qu'il vient, ſans en marquer le jour.
Quand pourrons-nous jouir du plaiſir de ſa vûe?

L'ESPÉRANCE.

Dès que le commiſſaire aura fait la revûe.
On l'attendoit. Si-tôt qu'il ſera délogé,
Ils ſont vingt officiers qui prendront leur congé.
Allez, aſſurez-vous qu'il ne tardera guère.

LUCINDE.

J'aurai bien du plaiſir à voir ici mon frère:
Mais votre oncle a-t-il ſçu de vous que votre amour,
Pour ſe donner à moi, n'attend que ce retour?
Car vous ſçavez combien ſon aveu nous importe.

DAMON.

Non; mais enfin pour moi ſa tendreſſe eſt trop forte,
Pour ne pas approuver l'éclat d'un ſi beau feu:
Cependant, comme il faut en ménager l'aveu,
Je vais, pour l'obtenir, me rendre à ſa demeure.
Je vous quitte à regret, & reviens dans une heure.

SCÈNE V.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, L'ESPÉRANCE, CATOS.

L'ESPÉRANCE.

Elles vont toutes deux jaſer juſqu'à demain,
Et je meurs de ſoif.

CATOS.

Viens dans le logis.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

ANGÉLIQUE.

En vain
Ton amour s'alarmoit, & toute autre en ta place....

LUCINDE.

Il eſt vrai; mais l'aveu de l'oncle m'embarraſſe;
Je crains qu'il ne l'obtienne aſſez mal-aiſément,
Et qu'il ne ſoit ſurpris d'un pareil compliment.

ANGÉLIQUE.

Parce qu'il a du bien, tu crains qu'il ne s'oppoſe?....

LUCINDE.

Ma crainte ceſſeroit, ſi ç'en étoit la cauſe;

Cet oncle m'eſt ſuſpect, tu veux ſçavoir pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LUCINDE.

C'eſt que ce parent eſt amoureux de moi;
Il m'aime, à ce qu'il dit, d'une ardeur peu commune;
Il me ſuit en tous lieux, par-tout il m'importune,
S'obſtine à m'en parler: voyant que ſur ce point....

ANGÉLIQUE.

Quel eſt donc ce parent? Ne le connois-je point?

LUCINDE.

Le bon-ſens avec lui paroît incompatible;
Son abord eſt choquant, & ſa mine riſible;
Son air, quoique bourgeois, eſt fort particulier,
Son entretien plaiſant, & même familier.

ANGÉLIQUE.

Ne me diras-tu point auſſi comme on le nomme?

LUCINDE.

Monſieur le Blanc.

ANGÉLIQUE.

Ce doit être un fort plaiſant homme;
Je ne le connois point; mais deſſus ton récit....

LUCINDE.

Son corps fait cependant honneur à ſon eſprit;
Il m'a, par ſes diſcours divertie & ſurpriſe;
Il ne dit pas deux mots, ſans dire une ſottiſe:
Il choque, en ſe montrant, beaucoup moins qu'en parlant,
Et je crois....

ANGÉLIQUE.

Ah, grands dieux! le douloureux galant!
Couſine, ordonne-lui quelques grains d'ellebore.

LUCINDE.

Ce n'eſt pas encor tout.

ANGÉLIQUE.

Auroit-il pis encore?

LUCINDE.

Oui, ſans doute, & ce fou devroit être lié.

ANGÉLIQUE.

Que peut-il donc avoir?

LUCINDE.

C'eſt qu'il eſt marié.

ANGÉLIQUE.

Ce magot?

LUCINDE.

Il a même une femme bien faite;
Il m'en fait un myſtère, & me conte fleurette,
Comme s'il aſpiroit à me donner ſa foi.

ANGÉLIQUE.

Et, lorſqu'impunément il ſe moque de toi;
Je gage que tu fais la ſotte, la honteuſe.

LUCINDE.

Oui, certaines raiſons me rendent ſcrupuleuſe.

ANGÉLIQUE.

Ah! ſi j'en étois crue, avant qu'il fût demain,
Ce Monſieur le galant verroit bien du chemin,
Et je le bernerois de la belle manière.

LUCINDE.

A suivre cet avis je serois la première ;
Mais il est de Damon & l'oncle & le tuteur,
Et tu vois....

ANGÉLIQUE.

Je vois bien ce qui te tient au cœur ;
Tu crains apparemment que, vengeant cet outrage,
Ce parent irrité ne nuise au mariage.

LUCINDE.

Il doit le ménager ; outre qu'il a son bien,
Tu sçauras que Damon doit hériter du sien :
Comme il n'a point d'enfans, tout ce bien le regarde ;
Damon assurément, le perd, s'il le hazarde ;
Et je ne prétends pas qu'il se prive pour moi....

ANGÉLIQUE.

Sçait-il bien que son oncle est amoureux de toi ?

LUCINDE.

De peur de les brouiller, j'en ai fait un mystère ;
Outre que c'est un feu que j'ai cru devoir taire.
Le temps....

ANGÉLIQUE.

Si ce parent refuse son aveu,
Crois-moi, laisse-moi faire, & nous verrons beau jeu :
Je me charge du soin de le rendre traitable ;
Je sçais, pour le berner, un moyen admirable.

LUCINDE.

Quel ?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai.

LUCINDE.

S'il n'y veut consentir,

Il faudra l'éprouver, & nous en divertir;
Voilà Monſieur le Blanc.

ANGÉLIQUE.

Ah! la bonne figure!
Tu voudrois l'épargner? Ah! c'eſt malice pure.
Que j'aurai de plaiſir à rire à ſes dépens!

LUCINDE.

Évitons-le, il pourroit m'aborder.

ANGÉLIQUE.

J'y conſens.

SCÈNE VII.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC.

MADAME LE BLANC.

Où voulez-vous aller? Je ne ſçais point d'affaire....

M. LE BLANC.

Ma divine moitié, vous n'en avez que faire:
Si vous voulez me plaire, il faut changer de ton.

Mᵉ LE BLANC.

Il ſera bien-tôt nuit.

M. LE BLANC.

Eh! m'enlevera-t-on?

Mᵉ LE BLANC.

Si vous revenez tard ?

M. LE BLANC.

On m'ouvrira la porte.

Mᵉ LE BLANC.

On tua l'autre nuit un homme.

M. LE BLANC.

Que m'importe ?

Mᵉ LE BLANC.

A vingt pas du logis, hier on en vôla deux,
Jusques à leurs habits.

M. LE BLANC.

Hé bien ! tant-pis pour eux.

Mᵉ LE BLANC.

Ne vaudroit-il pas mieux... ?

M. LE BLANC.

Il vaudroit mieux vous taire.

Mᵉ LE BLANC.

Quand on aime un mari....

M. LE BLANC.

L'on fait ce qu'on doit faire.

Mᵉ LE BLANC.

Si l'on vous attaquoit ?

M. LE BLANC.

Il faudroit financer.

Mᵉ LE BLANC.

Et si l'on vous blessoit ?

M. LE BLANC.

Je me ferois panser.

Mᵉ LE BLANC.

Cependant....

M. LE BLANC.

Cependant, en un mot, comme en mille,
De vos *Si* mal placés la suite est inutile :
D'un soin tout différent nous voulons nous piquer,
Vous, de me contredire ; & moi, de m'en moquer.

Mᵉ LE BLANC.

Les momens, loin de vous, me semblent des années.
Faut-il que, sans vous voir, je passe des journées ?
Et que, loin d'un époux chéri comme le mien....

M. LE BLANC.

Pénélope fut bien dix ans sans voir le sien.

Mᵉ LE BLANC.

Quel chagrin croyez-vous que ce mépris me donne,
A moi qui ne sors point, & qui ne vois personne,
Qui toujours renfermée, & seule, ne consens....

M. LE BLANC.

Ouvrez votre fenêtre, & voyez les passans ;
Je ne l'empêche pas.

Mᵉ LE BLANC.

De l'humeur dont vous êtes,
Il vous falloit pour femme une de ces coquettes,
Qui près d'elle toujours eût quelque favori

Tout prêt à réparer l'absence d'un mari ;
Qui se fit, vous montrant une tendresse feinte,
Un sujet de plaisir du sujet de ma plainte,
Et pour qui votre cœur foiblement convaincu....

M. LE BLANC.

Je vous entends, j'ai tort de n'être pas cocu ;
Je dois m'y préparer, ma chère, & c'est dommage
Qu'une moitié semblable ait été mon partage :
Votre honneur désormais ne me répond de rien,
Et vous vous repentez d'être femme de bien.

Mᵉ LE BLANC.

Mais enfin ?

M. LE BLANC.

Mais enfin, voilà votre morale ;
Voilà le but où tend votre mercuriale.

Mᵉ LE BLANC.

Vous prenez mal la chose, & ce jaloux transport
Explique à contre-sens....

M. LE BLANC.

Il est vrai, j'ai grand tort ;
Par ce raisonnement vous me faites connoître
Que je ne le suis pas, mais que je devrois l'être,
Et que votre devoir consiste désormais
A me faire porter....

Mᵉ LE BLANC.

Mais je dis....

M. LE BLANC.

Point de mais ;
Pour faire des galans, le prétexte est honnête.

Mᵉ LE BLANC.

Vous sçavez....

M. LE BLANC.

Laiſſez-moi, vous me rompez la tête;
Vous me feriez encor quelqu'autre ſot diſcours.

Me LE BLANC.

Si....

M. LE BLANC.

Morbleu! laiſſez-moi, vous raiſonnez toujours.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR LE BLANC, ſeul.

DE pareils animaux, la moitié d'une paire,
Si l'on n'y tient la main, donne plus d'une affaire.
Où diable a-t-elle pris ce beau raiſonnement?
Veut-elle, concluant ainſi directement,
Inſinuer en moi, par ſes raiſons obliques,
Le tranquille ſang-froid des maris pacifiques?
Ou ſi quelque ſoupçon de mon nouvel amour
La fait, pour m'imiter, ſervir de ce détour?
Mais voici mon neveu, je penſe qu'il murmure.

SCÈNE IX.

MONSIEUR LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

QU'avez-vous, Chevalier de la triſte figure?
Quelque ſept-&-le-va vous a-t-il mal-traité?
Quelque coup de cornet auroit-il tranſplanté,
Par un nouvel effet d'un malheur ſans reſſource,
Dans un corps étranger, l'âme de votre bourſe?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

D'un pic & capot le déſordre outrageant
Vous auroit-il laiſſé ſans joie & ſans argent?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

Sur un trente-&-un, quelqu'indiſcret quarante
Ne vous a-t-il point fait viſite trop fréquente?
Ou bien ſi c'eſt d'ailleurs quelque nouveau malheur
Qui fait faire une éclipſe à votre belle humeur?

DAMON.

D'une autre paſſion mon âme ſent l'atteinte;
Le jeu n'a point de part au ſujet de ma plainte;

Et je ſerois enfin heureux juſqu'à ce jour,
Si le jeu dans mon cœur n'eût fait place à l'amour.

M. LE BLANC.

Voilà du fruit nouveau ! Doncques, pour quelque Belle,
Mon doucereux neveu, vous en avez dans l'aîle ?

DAMON.

Oui, je cède, mon oncle, à des charmes puiſſans ;
L'hymen eſt le ſeul but du beau feu que je ſens :
Jamais tant de vertu jointe à tant de mérites,
N'a fait voir.....

M. LE BLANC.

J'en crois plus encor que vous n'en dites,
Et je crois que l'on doit voir devant ſes appas,
Les roſes & les lys mettre pavillon bas.
Mais vous trouverez bon, mon cadet, qu'on vous diſe
Qu'il eſt toujours trop tôt pour faire une ſottiſe,
Et que, quoi que l'amour vous promette de doux,
Le nombre des maris n'eſt que trop grand ſans vous ;
Qu'il faut, quand l'hymen tient notre cœur en balance,
Enſevelir l'amour dans un drap de prudence,
Que j'ai, pour en juger, ſuffiſamment vécu,
Et que dans la famille il ſuffit d'un cocu.

DAMON.

Votre femme eſt trop ſage, & fait aſſez connoître...

M. LE BLANC.

Si je ne le ſuis pas, je ſuis en train de l'être.

DAMON.

Loin que d'un tel soupçon mon feu soit altéré,
Mon oncle, sa vertu m'est un gage assuré :
Je veux bien vous ouvrir mon âme avec franchise.
Étant votre neveu, c'est par votre entremise
Que je dois ménager....

M. LE BLANC.

Je vois tout le secret:
Étant votre tuteur à votre grand regret,
Vous voulez que je parle au père de la Belle.

DAMON.

C'est un frère qu'elle a, qui doit disposer d'elle;
Il arrive à Paris dans peu pour voir sa sœur.
Dès qu'il sera venu, pour faire mon bonheur,
Parlez-lui; l'intérêt d'une ardeur peu commune
Joint à ceux de l'amour celui de ma fortune :
Cette Belle a du bien; ma vie & mon repos
Dépendent du succès....

M. LE BLANC.

C'est-à-dire, en deux mots;
Que ses biens à l'hymen vous feront condescendre,
Et que sur votre front vous mettez : *Place à vendre.*
Hé bien! j'en suis d'accord; mais sçaurons-nous son nom?

DAMON.

C'est Lucinde.

M. LE BLANC.

Comment? Parlez-vous tout de bon?
C'est....

DAMON.

Lucinde.

M. LE BLANC, *à part.*

Morbleu! je meurs d'amour pour elle.

DAMON.

Vous la pouvez connoître, elle eſt & jeune & belle.

M. LE BLANC.

Cette Belle ſeroit bien laſſe de ſa peau,
Et vous êtes pour elle un plaiſant étourneau!

DAMON.

Pourquoi ne faut-il pas que ma flamme y prétende?
Si ſon mérite eſt grand, la gloire en eſt plus grande.

M. LE BLANC.

Il eſt vrai; mais enfin ce ſeroit la tromper;
Et dans un tel deſſein je ne veux point tremper:
Car, puiſque vous voulez qu'enfin on vous le die,
De quel air paſſez-vous & le temps & la vie?
Quoique vous ne ſoyez que le fils d'un banquier,
Vous vous faites nommer monſieur le Chevalier,
Et vous êtes de ceux dont la chevalerie
N'eut jamais à Paris d'Ordre que l'induſtrie:
De ces gueux fainéans, de qui l'air eſt coquet,
Dont le ſort eſt écrit ſur les os d'un cornet,
Dont les Commandeurs ſont les Carmes & les Sannes;

Et qui font chez Fredoc * toutes leurs caravannes.
Il faut que vous ayez toujours dans vos festins
Des escrocs qu'on ne voit que chez les libertins;
Des goſiers toujours ſecs, puiſqu'il faut qu'on s'explique;
Des diſeurs de bons-mots, des brailleurs en muſique,
De ces chanteurs oiſifs, dont l'ardeur d'entonner,
Sur les charmes d'un air, hypothéque un dîner,
Et qui payent chez vous, ſe trouvant dans leur centre,
Aux dépens de leur voix, le tribut à leur ventre.
Vous voulez faire en tout l'homme de qualité.
Tantôt, à la faveur d'un carroſſe emprunté,
Bigarré du fatras de vingt modes nouvelles,
Vous allez, au grand trot, du berlan chez les Belles;
Et l'on vous voit au cours, ſur le déclin du jour,
Auſſi fier qu'un bourgeois qui porte un deuil de cour.

DAMON.

Songez que mon amour....

M. LE BLANC.

Il n'eſt amour qui tienne;
Votre façon d'agir quadre mal à la ſienne;
Vos parolis fréquens, & ſouvent mal placés,
Lui feroient bien-tôt voir ſes louis éclipſés;
Et vous pourriez porter, vivant à votre guiſe,
Un bois de cerf pour timbre, & *J'en tiens*, pour deviſe.
C'eſt un petit malheur dont je veux vous parer.

DAMON.

Voulez-vous me réduire à ne rien eſpérer?
A l'amour que je ſens devenez moins contraire.

* *Fameuſe Académie de jeu.*

M. LE BLANC.

Mais il n'en ſera rien, & je n'en veux rien faire : Taiſez-vous.

DAMON.

Si mon cœur à l'aimer deſtiné...

M. LE BLANC.

Taiſez-vous, vous dit-on, pupille ſuranné.

DAMON.

Je me tais, & de peur de vous mettre en colère, Je m'éloigne de vous.

M. LE BLANC.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

SCÈNE X.

MONSIEUR LE BLANC, ſeul.

CEci n'eſt pas mon compte, & ce jeune coquet
A pu charmer Lucinde avecque ſon caquet ;
Puiſqu'il l'aime à ce point, on peut l'aimer de même.
Cependant je l'adore, &, depuis que je l'aime,
Je n'ai point de repos, je maigris tous les jours,
L'amour a mis chez moi la raiſon en décours.
Je la ſuis en tous lieux ; mais quoi que l'on en die,
Je veux abſolument rompre cette partie.

Le deſſein que je fais eſt un peu dangereux :
Mais il faut hazarder, ſi l'on veut être heureux.
Je l'aime, elle le ſçait, mes ſoins l'ont fait connoître ;
Voyons-la. Que ſçait-on ? Je lui plairai peut-être.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, CATOS.

CATOS.

QUoi! ce Monſieur le Blanc fait l'amoureux de vous,
Comme s'il eſpéroit devenir votre époux?
Et, quoique marié, ce magot vous fait croire,
Qu'à ſe donner à vous il met toute ſa gloire,
Qu'il veut vous épouſer? Le fourbe!

LUCINDE.

Chaque jour
Il me ſuit, il m'aborde, il me parle d'amour:
Et même à notre hymen Damon dit qu'il s'oppoſe;
Je m'en étois doutée, & j'en ſçavois la cauſe.

CATOS.

Mais enfin ce chagrin n'eſt pas fort de ſaiſon;
Votre couſine va vous en faire raiſon:
Le piége qu'on lui tend, flatte votre eſpérance;
Je le trouve plaiſant, & j'en ris par avance.
Le hazard ſemble exprès, pour cet amant tranſi,
Envoyer les habits de votre frère ici:
La couſine en met un, en attendant qu'il vienne:
Vous la verrez tantôt faire le capitaine:

Elle eſt d'un enjouement qu'on ne peut exprimer;
Dans ce nouvel habit elle vous va charmer;
Et ſi Monſieur le Blanc eſt homme de parole,
Vous m'allez voir jouer un aſſez plaiſant rôle.
Sçait-il....?

LUCINDE.

Oui, je lui dis à la porte hier au ſoir,
Qu'à quelqu'heure aujourd'hui je prétendois le voir.
Je feignis de l'aimer, je lui fis bonne mine,
Et je ſuivis en tout l'ordre de ma couſine.

CATOS.

Dieu ſçait s'il va venir au rendez-vous en feu,
De l'humeur dont il eſt, après un tel aveu!
Ce ſinge, vous croyant folle de ſa figure,
Voudra venir au fait, avant que de conclurre,
Et croira que céans dès la première fois,
Il n'aura qu'à ſouffler & remuer les doigts.
Que nous pourrons donner, après cette aventure,
Aux hommes trop coquets, de bonne tablature!
C'eſt bien à des maris à faire les galans!
On leur garde, ma foi, des filles de quinze ans!
Encor ſi ce magot étoit un homme à plaire....

LUCINDE.

Hé bien?....

CATOS.

Eh!... L'on verroit ce que l'on pourroit faire.

LUCINDE.

Sa femme doit ſervir au ſtratagême auſſi,
Et Damon s'eſt chargé de l'amener ici;
Et comme dans la choſe elle eſt intéreſſée,
Elle y contribuera; du moins c'eſt ma penſée.

CATOS.

Repoſez-vous ſur nous du ſuccès de vos feux.
Nous allons le berner, en vous ſervant tous deux.
Prenez-vous en à moi, ſi vous n'êtes contente.
Mais Damon vient, je penſe, avecque ſa parente.

SCÈNE II.

LUCINDE, MADAME LE BLANC, DAMON, CATOS.

DAMON.

VOilà ce qui ſe paſſe, & ce que l'on réſout;
En nous divertiſſant, nous en viendrons à bout;
J'en fus, en l'apprenant, ſurpris comme vous l'êtes.

LUCINDE.

allant ſaluer Mᵉ le Blanc.

Il faut la recevoir. L'honneur que vous me faites
Me reproche en ſecret une civilité,
Dont mon reſpect pour vous devroit s'être acquitté;
Et les ſoins du mari n'ont plus rien qui m'irrite,
Puiſqu'à ſon amour ſeul je dois cette viſite.

Mᵉ LE BLANC.

Je ne m'étonne plus de voir dans mon époux,
Pour moi tant de froideur, & tant d'amour pour vous:
Votre beauté, Madame, à qui tout eſt poſſible,
Peut forcer à ſe rendre une âme moins ſenſible:
Vos appas ſont ſi grands, & leur éclat eſt tel....

LUCINDE.

Ce qu'on en voit en vous, le rend plus criminel.

DAMON.

Ces discours obligeans font voir, de part & d'autre,
Des soins que votre sexe usurpe sur le nôtre.
Je pourrois, pour l'entendre, être assez complaisant:
Mais comme un autre soin nous occupe à présent,
Allons voir si tantôt votre aimable cousine
Exécutera bien tout ce qu'elle imagine,
Et si son enjouement pourra bien soutenir....

LUCINDE.

Il n'en est pas besoin, car je la vois venir.

Mᵉ LE BLANC.

On ne peut être mieux, & j'aurois de la peine.....

SCÈNE III.

LUCINDE; ANGÉLIQUE, vétue en Capitaine du Régiment du Roi; *DAMON, CATOS, L'ESPÉRANCE, MADAME LE BLANC.*

ANGÉLIQUE.

L'Espérance? Mes gens?

L'ESPÉRANCE.

Plaît-il, mon Capitaine?

ANGÉLIQUE.

Bon cela. Souviens-toi....

L'ESPÉRANCE.

Je ſçais bien.

ANGÉLIQUE.

Chevalier ;
Dites-moi, ſentons-nous un peu notre Officier ?
(*A Lucinde.*)
Que dites-vous de nous ? Ce port, cette manière,
A votre avis, ma chère, eſt-elle cavalière ?
Avons-nous le bon air ? Croyez-vous que le Roi
Ait bien des Officiers qui ſoient faits comme moi ?

LUCINDE.

Qu'elle eſt bien !

L'ESPÉRANCE.

Elle a l'air, dedans cet équipage ;
De ces petits frippons qu'on fait ſortir de page,
Pour envoyer à Malte apprendre leur métier.

ANGÉLIQUE.

Monſieur le Blanc, de moi, n'aura pas grand quartier.
Apparemment, voilà votre belle parente ?
Je ſuis ſon ſerviteur, & même ſa ſervante :
Pour peu que vous vouliez ſeconder nos deſſeins,
Votre époux va tomber en d'aſſez bonnes mains ;
Et ce tour doit vous faire admirer notre zèle,
Puiſque c'eſt un moyen de le rendre fidèle.

Mᵉ LE BLANC.

J'ai promis à Damon de ſuivre vos avis.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MADAME LE BLANC, CATOS, DAMON, L'ESPÉRANCE, LA BRIE.

LUCINDE.

QU'est-ce ?

LA BRIE.

Monsieur le Blanc est proche du logis.
On m'avoit commandé de voir par la fenêtre,
Et, si-tôt qu'il viendroit, d'en avertir mon maître.

ANGÉLIQUE.

Fort bien. Catos, c'est toi qui dois le recevoir.

CATOS.

Je sçais bien ma leçon, je ferai mon devoir.

Mᵉ LE BLANC.

Mais si par mon mari vous êtes reconnue... ?

ANGÉLIQUE.

Comment me reconnoître ? il ne m'a jamais vue,
Ni mon cousin non plus. Que craindroit-on de lui ?
Tout est bien concerté, je prétends aujourd'hui
Vous donner un plaisir qui n'ait rien qui l'égale.
Mais je les vois venir, entrons dans cette salle.

SCÈNE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

OUi, Madame Catos, vous m'en voyez charmé;
Et je viens, de plaiſir & de joie affamé,
Voir, ſi par un bonheur qui paſſe mon mérite,
Je puis faire céans une heureuſe viſite.

CATOS.

Vous ſçavez que Lucinde a ſouhaité vous voir,
Et qu'elle vous le dit elle-même hier au ſoir.

M. LE BLANC.

Oui, ma chère; dis-moi, penſes-tu qu'elle m'aime?

CATOS.

Ah! Monſieur!....

M. LE BLANC.

Quoi? Pourſuis.

CATOS.

Cent fois plus qu'elle-même;

M. LE BLANC.

Mon air lui plaît?

CATOS.

Hélas! il lui ſemble ſi doux....

M. LE BLANC.

Elle m'aime ?

CATOS.

Elle meurt, Monſieur, d'amour pour vous.

M. LE BLANC.

La fripponne ! Inſtruis-moi de toute ſa tendreſſe.

CATOS.

Elle parle de vous, & ſoupire ſans ceſſe :
Elle paſſe les nuits à vous faire pitié ;
Moi-même, de ſes maux je ſouffre la moitié :
Elle ſe plaint ſi fort, que, la nuit toute entière,
Je l'entends, & ne puis en clorre la paupière.

M. LE BLANC.

Va, va, ſi le ſuccès peut ſeconder mes vœux,
Je vous ferai bien-tôt mieux dormir toutes deux :
Je veux que par mes ſoins vous ſoyez ſoulagées,
Et que....

CATOS.

Nous vous ſerons, Monſieur, bien obligées.

M. LE BLANC.

Avec un peu de temps je veux pourvoir à tout :
Mais puiſqu'à me ſouffrir Lucinde ſe réſout,
Ne la verrai-je pas ?

CATOS.

Dans la chambre prochaine
Je crois qu'elle entretient Monſieur le Capitaine.

M. LE BLANC.

Un Capitaine ! D'où ?

CATOS.

Du régiment du Roi;
Son frere : il eſt ici pour quelque temps, je croi;
Il vint, pour nos péchés, hier au ſoir.

M. LE BLANC.

Quel homme eſt-ce?

CATOS.

Un petit enragé, qui féraille ſans ceſſe:
Jamais homme ne fut de ſi mauvaiſe humeur;
Car il eſt étourdi, mutin, fier, querelleur,
Brave comme un Céſar, mais brutal, & capable....

M. LE BLANC.

Ces peſtes d'officiers ſont querelleurs en diable.

CATOS.

Quand ſa fougue le prend, Monſieur, pour moins d'un rien,
Comme on tue un poulet, il tueroit un chrétien:
Mais auſſi quelque jour il jouera de ſon reſte;
Il en a tué dix depuis ſix mois.

M. LE BLANC.

La peſte!
Avec de tels bretteurs il faut filer bien doux.
S'il me voyoit céans?....

CATOS.

Ce ſeroit fait de vous;
Monſieur; il vous tueroit; & toute notre adreſſe....

M. LE BLANC.

Je m'en vais faire un tour; & verrai ta maitreſſe,
Quand il n'y ſera plus.

CATOS.

Quoi ! sortir sans la voir !
Ah ! ce seroit, Monsieur, la mettre au désespoir.
Pourquoi vous éloigner ?

M. LE BLANC.

Ne t'en mets point en peine.

CATOS.

Mais si Lucinde sçait....?

M. LE BLANC.

Mais si le capitaine
Vient à voir ma figure, & se tient insulté,
Je me garantis mort à perpétuité.

CATOS.

Si ce n'est que cela, vous la pouvez attendre ;
Je me garderai bien de vous laisser surprendre :
Au pis-aller, Monsieur, il faudra vous cacher.
Allez, rassurez-vous, je m'en vais la chercher ;
Si son frère paroît, cachez-vous, je vous prie.

M. LE BLANC.

Hé bien ! va.

SCÈNE VI.

MONSIEUR LE BLANC, seul.

Tout ceci passe la raillerie ;
Je crains dans mon calcul de m'être mécompté.
Ah ! que mal-à-propos le diable m'a tenté !

Si je m'y connois bien, ce maudit capitaine
Ne feroit pas façon d'enfanglanter la scène.
Ouf, je tremble de peur, dès que j'entends du bruit;
Le cœur me bat, je crois que c'est lui qui me suit.
Que c'est bien employé! N'ai-je pas une femme,
Honnête, s'il en est; qui m'adore dans l'âme;
Belle, & dont la vertu ne se peut contester?
Quelle démangeaison me prend de coqueter,
Et de venir chercher, par une sotte envie,
Un moment d'entretien aux dépens de ma vie!
Ah! dessus ce sujet que j'ai mal raisonné!
Mais si l'on m'y retient, je veux être berné;
Car j'en aurai la fièvre au moins une semaine.
Ah, morbleu! je suis mort, voici le capitaine.

(*Il cherche à se cacher & tombe.*)

SCÈNE VII.

MONSIEUR LE BLANC, LUCINDE, CATOS.

LUCINDE.

O Dieux! Monsieur le Blanc, vous êtes-vous blessé?

M. LE BLANC, *se relevant.*

Je dansois la bourrée, & le pied m'a glissé.
Ce n'est rien.... Mais que fait Monsieur le capitaine?

LUCINDE.

(*A Catos.*)
Je pense qu'il écrit. Prends garde qu'il ne vienne;

SCÈNE VIII.

MONSIEUR LE BLANC, LUCINDE.

LUCINDE.

VOus voyez juſqu'où va ma tendreſſe pour vous,
Et combien le plaiſir de vous revoir m'eſt doux.
Votre mérite eſt tel, que quelques réprimandes....

M. LE BLANC.

Mon mérite eſt petit; mais vos bontés ſont grandes.

LUCINDE.

Verrai-je tant d'amour ſecondé par vos ſoins?
Vous ne répondez rien!

M. LE BLANC.

Je n'en penſe pas moins;
Mais je crains qu'on ne trouble un bonheur dont je doute,
Et la peur quelquefois met la joie en déroute.

LUCINDE.

Douter de mon amour? Lorſque le vôtre obtient....

SCÈNE

SCÈNE IX.

LUCINDE, MONSIEUR LE BLANC, CATOS.

CATOS.

AH! Monsieur, cachez-vous, le capitaine vient.

M. LE BLANC.

Le fâcheux contre-temps!

CATOS.

Sur peine de la vie,
Gardez de vous montrer.

M. LE BLANC.

Je n'en ai point d'envie.

LUCINDE.

Je vous quitte à regret.

M. LE BLANC.

Trève de compliment:
Où faut-il me cacher?

CATOS.

Dans cet appartement.

M. LE BLANC, *à part, en sortant.*

Je me fie à Catos, qui me trahit peut-être.
Écoutons-les sans bruit, je pourrai le connoître.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE; M. LE BLANC, caché; *CATOS.*

ANGÉLIQUE.

CAtos, je te cherchois, &, depuis mon retour
A peine ai-je eu le temps de te dire bon jour.
Il ne me ſouvient point de t'avoir embraſſée.
(*Bas.*)
Il n'eſt pas ſorti? (*Elle l'embraſſe.*)

CATOS.

Non.

ANGÉLIQUE.

J'ai l'ame embarraſſée,
Et je me ſens réduit à te dire en deux mots.
A propos.

CATOS.

D'où vient donc, Monſieur, cet *A propos.*

ANGÉLIQUE.

Avant que de porter plus loin la confidence,
Je veux ſçavoir de toi ſi, pendant mon abſence,
Ma ſœur ſortoit ſouvent, ou bien ſi quelqu'amant
Ne la viſitoit point un peu trop fréquemment?

M. LE BLANC, *caché dans un coin du théâtre.*

Je tremble.

CATOS.

Non, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Une fille, à cet âge,
Est ordinairement plus coquette que sage.

CATOS.

Elle étoit toujours seule, & jamais ne sortoit,
A moins que.....

ANGÉLIQUE.

Par la mort! si quelqu'un s'y frottoit,
Je lui ferois passer un fort méchant quart-d'heure.

CATOS.

On n'a garde, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

On fait bien, ou je meure.

CATOS.

Elle est trop vertueuse, & l'on le sçait trop bien.

ANGÉLIQUE.

Changeons donc de discours. Dis-moi, par ton moyen,
Ne sçaurois-je revoir cette jeune bourgeoise....

CATOS.

Je vous entends, Monsieur: Pourquoi non?

M. LE BLANC, *à part.*

La matoise
Est de plus d'un métier.

ANGÉLIQUE.

Catos, depuis deux ans
J'ai fongé mille fois à tous les doux momens
Que j'ai paſſés près d'elle, & de toutes les Belles....

CATOS.

Elle m'a demandé vingt fois de vos nouvelles.

ANGÉLIQUE.

M'aimeroit-elle encore?

CATOS.

En doutez-vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas!
La verrai-je?

CATOS.

Pourquoi ne la verriez-vous pas?
Cette Belle, ma foi, ſeroit bien dégoûtée,
Si vous ne lui plaiſiez: car pour moi....

M. LE BLANC, *bas.*

L'effrontée!

ANGÉLIQUE.

Mais puis-je en eſpérer....?

CATOS.

Je vous réponds, Monſieur;
Qu'elle vous recevra du meilleur de ſon cœur.

ANGÉLIQUE.

Catos, va, s'il ſe peut, ſçavoir de cette Belle,
Si je la pourrai voir ou céans ou chez elle.

CATOS.

Pour chez elle, Monſieur, néant.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi non?

CATOS.

C'eſt que je ne ſçais point ſon logis, ni ſon nom;
Comme elle eſt mariée, elle craint le ſcandale.

ANGÉLIQUE.

Comment faiſois-tu donc, lorſque, par intervalle,
Tu l'amenois céans?

CATOS.

La veuve d'un bourgeois
Chez qui j'allois apprendre à coiffer autrefois,
Quand je lui veux parler, va chercher cette Belle;
Tandis que je l'attends, & pour raiſon, dit-elle,
Taît ſon nom. Vous ſçavez que, par honnêteté,
Il faut garder en tout de la fidélité.
Ce que je ſçais le mieux de cette belle Brune,
C'eſt qu'elle a pour époux un chercheur de fortune;
Un pied-plat qui la ſuit; & qu'on dit, pour la voir,
Qu'on va pour la coiffer.

ANGÉLIQUE.

Que j'en conçois d'eſpoir!
Ne perds donc point de temps; &, ſi ton ſoin m'oblige,
Sois ſûre....

CATOS.

Vous aurez contentement, vous dis-je:
Cela ne ſe pourra, ſi je n'en viens à bout.
J'y cours, & je vous viens rendre raiſon de tout.

M. LE BLANC, *à part.*

L'obligeante Catos lui va chercher la Belle.

Morbleu ! fût-il déja dans sa chambre avec elle.

ANGÉLIQUE.

L'Espérance ?

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE ; M. LE BLANC, caché ; *L'ESPÉRANCE.*

L'ESPÉRANCE.

Monsieur ?

M. LE BLANC, *bas.*

Il ne sort point d'ici.

ANGÉLIQUE.

Viens-çà.

M. LE BLANC, *bas.*

Le grand frippon que paroît celui-ci !

ANGÉLIQUE.

As-tu vu mon cousin ? A-t-il fait ma recrûe ?

L'ESPÉRANCE.

Oui, je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Mais enfin l'as-tu vue ?
M'a-t-il fait vingt soldats comme il m'avoit promis ?

L'ESPÉRANCE.

Il n'en a que dix-neuf, mais ils sont bien choisis;
Il ne faut point, Monsieur, après eux, qu'on en cherche:
Ils sont, mordié! tretous aussi grands qu'une perche.
Je les ai fait toiser moi-même dans sa cour:
Ils ont six pieds de haut, & trois grands pieds de tour,
Et des barbes, morbleu! qui les rendent plus graves....

ANGÉLIQUE.

Sont-ils braves à voir?

L'ESPÉRANCE, *riant.*

Morgué, s'il n'étoient braves,
Les voudrois-je emmener?

ANGÉLIQUE.

C'est parler de bon sens;
Mais à la garnison il faut mener ces gens:
Comme tu ne m'es plus à Paris nécessaire,
Tu partiras....

L'ESPÉRANCE.

Demain, & j'en fais mon affaire
Préparez de l'argent.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien raisonné.

L'ESPÉRANCE.

Votre œil est aujourd'hui bien émerillonné!
Vous avez votre compte?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'ai l'ame contente;
Catos me fait revoir, pour flatter mon attente,
Cette jeune Beauté que tu vis une fois....

L'ESPÉRANCE.

Je ſçais bien, je ſçais bien; la femme d'un bourgeois,
Qui venoit quelquefois vous tenir compagnie?

ANGÉLIQUE.

Elle-même, & je dois....

L'ESPÉRANCE.

Peſte, qu'elle eſt jolie!
Dieu ſçait ſi le mari.... Plaît-il, Monſieur?

ANGÉLIQUE.

Tais-toi,
Quelqu'un vient, laiſſe-nous, c'eſt elle que je voi.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, MADAME LE BLANC; M. LE BLANC, caché; *CATOS.*

CATOS.

A Vingt pas du logis, j'ai rencontré Madame.

ANGÉLIQUE, *la ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand!

M. LE BLANC, *à part.*

La peſte! c'eſt ma femme!

ANGÉLIQUE.

Depuis que j'eus l'honneur de vous voir en ce lieu,
Rien ne m'a tant touché que ce funeſte adieu;

L'abſence a fait ſentir à mon âme amoureuſe
Tout ce qu'elle a de rude.

Mᵉ LE BLANC.

Eſt-il bien vrai?

M. LE BLANC.

La gueuſe!

ANGÉLIQUE.

Mais puiſque mon bonheur me fait vous retrouver,
C'eſt en vous embraſſant que je le veux prouver:
Je veux, puiſque pour moi votre ardeur s'intéreſſe,
Que mon empreſſement ſeconde ma tendreſſe.

CATOS.

Là donc! comme elle fait la prude auprès de lui!
Quand vous ne vous ſeriez jamais vus qu'aujourd'hui!

M. LE BLANC.

La coquine!

ANGÉLIQUE.

Je crois en deviner la cauſe;
L'amour pour votre époux à mon bonheur s'oppoſe?

Mᵉ LE BLANC.

Hélas! quelque charmant que puiſſe être un époux,
Que ne ſouffre-t-on point d'un homme comme vous?
Ah! ſi jamais le ſort ſecondoit mon envie....

ANGÉLIQUE.

Hé bien?

Mᵉ LE BLANC.

Je vous verrois tous les jours de ma vie.

M. LE BLANC.

Fort bien!

ANGÉLIQUE.

Pour un amant qui meurt pour vous d'amour,
C'eſt & trop de bontés & de joie en un jour.
J'ai pour vous une ardeur qui n'a rien qui l'égale.
Mais, comme tout le monde abonde en cette ſalle,
Ce lieu n'eſt pas fort propre à vous bien recevoir,
Et pour vous y ſouffrir, je ſçais trop mon devoir.

Mᵉ LE BLANC.

Entrons, puiſque le ſort permet que je vous voie.

ANGÉLIQUE, *rentrant.*

Catos ?

CATOS, *rentrant auſſi.*

Monſieur ?

SCÈNE XIII.

MONSIEUR LE BLANC, ſeul.

VOilà la marchande de joie.
L'affront que l'on me fait, ne m'eſt que trop connu,
Et l'aveu qu'on en fait, n'eſt que trop ingénu.
Voilà de ces ſerpens, de ces peſtes publiques,
Qui trafiquent d'honneur par de ſourdes pratiques,
Et dont l'art, ſecondant les ſoins d'un favori,
Feint de coiffer la femme, & coiffe le mari.
Et vous, notre moitié, qui devenez commune,
Vous avez donc des gens qui vous cherchent fortune ?
Pour le premier venu vous vous laiſſez tenter,
Et ſouffrez ſans façon qu'on vous vienne emprunter ?

Ah! parbleu, vous irez entre quatre murailles,
De vos folles amours faire les funérailles,
Et vous irez apprendre en une autre maiſon
A mettre de niveau l'amour & la raiſon.
Peut-être qu'au moment que je tiens ce langage,
Monſieur le capitaine & ma femme.... Ah, j'enrage!
Ne nous contraignons plus, faiſons du bruit; je veux
Et les chercher... & leur... chanter pouille à tous deux.
Mais s'il m'alloit tuer? Non, perdons cette envie,
Il eſt plus d'une femme, & l'on n'a qu'une vie:
Il eſt mutin en diable, & Catos me l'a dit.
Taiſons-nous, attendons qu'elle.... J'entends du bruit.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR LE BLANC, CATOS.

CATOS.

IL faut faire ſortir notre amoureux.

M. LE BLANC.

C'eſt-elle:
Sortons, aſſez long-temps c'eſt être en ſentinelle.

CATOS.

Il s'eſt fallu, Monſieur, contraindre juſqu'au bout:
Mais vous vous êtes bien ennuyé?

M. LE BLANC.

Point du tout.
Le moyen, quand on voit des intrigues ſi drôles?

CATOS.

Avec des jeunes gens on fait d'étranges rôles.

M. LE BLANC.

Oui, ſans doute, & cela ne ſe peut autrement.

CATOS.

N'en faites point, Monſieur, de mauvais jugement.
J'ai, ſur le point d'honneur, trop de délicateſſe :
Mais vous ſçavez que, quand on ſert de la Jeuneſſe,
Et qu'on y fait ſon compte, il vaut mieux conſentir....

M. LE BLANC.

Bon! ne ſçais-je pas bien qu'il faut ſe divertir?
Monſieur le capitaine aime fort cette Belle?

CATOS.

Cela n'eſt pas croyable.

M. LE BLANC.

Et cette damoiſelle
L'aime fort?

CATOS.

Oui, Monſieur.

M. LE BLANC.

Préſentement.... Je crois....

CATOS.

Ils ſe ſont embraſſés déja plus de cent fois.

M. LE BLANC.

Ta maitreſſe ſçaura, ſi tu lui veux apprendre,
Que je ſuis ſon valet.

CATOS.

Mais, Monsieur, où vous prendre ?
Si l'on vous veut parler ? Ou logez-vous ?

M. LE BLANC.

Trop loin.

CATOS.

Je vous irois chercher.

M. LE BLANC.

Il n'en n'est pas besoin.

CATOS.

Dites votre logis : ma maitresse est capable,
L'ignorant....

M. LE BLANC, *à part.*

(*Haut.*) On le sçait trop bien, de par le diable !
Que l'on me laisse aller, je la verrai dans peu.

CATOS.

Puisque vous le voulez, adieu, Monsieur.

M. LE BLANC.

Adieu.

SCÈNE XV.

CATOS, seule.

IL meurt de jalousie & de colère ensemble.
J'ai bien joué mon rôle : & voilà, ce me semble,
Pour un commencement assez bien débuté.
Allons songer au reste, & rire en liberté.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

Atos?

ANGÉLIQUE.

Que lui veux-tu?

LUCINDE.

Qu'eſt-elle devenue?

ANGÉLIQUE.

Tu l'appelles en vain.

LUCINDE.

L'auroit-on retenue?

ANGÉLIQUE.

Je ne crois pas.

LUCINDE.

Comment! nous ſuivroit-elle?

ANGÉLIQUE.

Non.

LUCINDE.

Elle étoit avec nous chez la sœur de Damon.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai; mais je viens de l'envoyer en ville,
Et le soin que tu prends, cousine, est inutile.

LUCINDE.

Et quoi faire?

ANGÉLIQUE.

Chercher monsieur le Blanc.

LUCINDE.

Pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Pour lui rendre un poulet de ta part.

LUCINDE.

Mais, dis-moi,
Que contient-il?

ANGÉLIQUE.

Il est fort galant & fort tendre.

LUCINDE.

Ton enjouement, cousine, a de quoi me surprendre.

ANGÉLIQUE.

Écoute, laisse-moi ménager ton amour;
Je veux me divertir tout le reste du jour;
J'en sçais bien le moyen. Toi, sans me contredire,
Ne t'informe de rien, & ne songe qu'à rire.

LUCINDE.

On peut sur ton début croire qu'avec le temps...

ANGÉLIQUE.

Notre monſieur le Blanc a bien donné dedans:
Il croit de bonne-foi ſa femme....

LUCINDE.

Je t'avoue
Que ton air goguenard mérite qu'on te loue:
Il ſeroit mal-aiſé de mieux faire l'amant,
Et tu devrois être homme avec tant d'enjoûment.

ANGÉLIQUE.

Si le ciel m'avoit fait homme, comme il le penſe,
Ma foi, j'aurois été coquet à toute outrance:
J'aurois ſçu, pour vanter ma peine & mon ardeur,
Mentir en courtiſan, & jurer en joueur;
J'aurois, pour me pouvoir rendre maître d'une âme,
Appellé les cadeaux au ſecours de ma flamme;
J'aurois vu fréquemment les Belles ſans témoins;
J'aurois été flatteur, j'aurois rendu des ſoins,
Et preſſé de ſi près les blondes & les brunes,
Que j'aurois eu ma part des meilleures fortunes.

LUCINDE.

Tu pourrois te tromper.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais, mais enfin
Un cœur, pour m'échapper, m'auroit ſemblé bien fin.

LUCINDE.

Mais, puiſque tu prétends porter plus loin la choſe
Avec monſieur le Blanc, & que l'on s'y diſpoſe,
Il falloit retenir ſa femme.

ANGÉLIQUE.

Point du tout;
Pour juger du deſſein, attends juſques au bout.

LUCINDE.

Outre qu'elle pouvoit nous être néceſſaire,
Son mari pourroit bien chez lui, dans ſa colère,
Prenant ce qu'il a vu pour une vérité,
En venir avec elle à quelque extrémité.

ANGÉLIQUE.

Damon prendra ce ſoin, il la mène, & ſe flatte,
En la juſtifiant, d'empêcher qu'il n'éclate:
Il n'eſt pas violent, il connoît ſon humeur,
Outre que leur défaite eſt prête.

LUCINDE.

J'aurois peur....

ANGÉLIQUE.

Tais-toi, je l'apperçois, évitons-le; &, pour cauſe,
Allons dans le logis préparer chaque choſe.

SCÈNE II.

M. LE BLANC, ſeul.

MA femme ne vient point, elle ſe trouve bien,
Et ſon honneur, je crois, fait bon marché du mien:
Mon affront eſt certain, je ſçais trop qu'on m'offenſe;
Mais je ne ſçais comment j'en dois tirer vengeance.
Si je fais de l'éclat, tout Paris le ſçaura,
Et d'un doigt, pour le moins, chacun me montrera.
Si je feins d'ignorer ſon amour & ma honte,
Demain, ſur nouveaux frais, j'en aurai pour mon compte.

Si je la fais raſer de mon autorité,
Elle ſe pourvoira contre ma cruauté :
Les juges là-deſſus ſont ſans miſéricorde.
Si je la fais mourir, il y va de la corde.
Comment diable punir un ſemblable animal ?
Le remède par-tout eſt pire que le mal.
Chacun vit des effets dont on ſouffre les cauſes ;
Car ſi, comme on devroit, on mettoit ordre aux choſes,
Pour le bien du public, n'établiroit-on pas
Des cocus conſultans, comme des avocats ?
Leur conſeil au beſoin.... Mais j'apperçois la Belle,
Et monſieur l'officier n'a plus que faire d'elle :
Mon neveu l'accompagne. Il faut diſſimuler.

SCÈNE III.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC, *à Damon qui lui fait la révérence.* (*A ſa femme.*)

Serviteur. Venez-vous de vous faire enrôler ?

Mᵉ LE BLANC.

Comment donc ?

M. LE BLANC.

Venez-vous de voir faire revue ?
Les Belles du marais ſont-elles leur recrûe ?
Avez-vous mis en vain ces mouches & ce point ?
Et la coiffeuſe enfin... ?

Mᵉ LE BLANC.

Je ne vous entends point.

M. LE BLANC.

Taiſez-vous, effrontée.

DAMON.

Eh! mon oncle, de grâce....

M. LE BLANC.

Mon Dieu! mon cher neveu, ce myſtère vous paſſe.
Vous parlez ſans ſçavoir. Taiſez-vous, vous ferez,
Quand vous ſerez cocu, comme vous l'entendrez.

Mᵉ LE BLANC.

A de pareils diſcours je ne puis rien comprendre.

DAMON.

Mais, ſi votre deſſein eſt de vous faire entendre,
Expliquez.....

M. LE BLANC.

Je commence enfin à m'échauffer.
Une femme chez qui l'on apprend à coiffer,
Ne vous ménage pas les lieux où l'on vous mène?
Vous ne ſortez jamais, & certain capitaine,
Vous embraſſant d'abord, bras deſſus, bras deſſous,
N'a pas tantôt chez lui...? Plaît-il? M'entendez-vous?

Mᵉ LE BLANC.

Pour flatter ſon amour, j'aurois trahi le vôtre?

DAMON.

Qui peut vous avoir fait de tels diſcours?

M. LE BLANC.

A l'autre!
Vous plaît-il de vous taire? Enfin, juſques au bout

Vous pensez-vous tirer d'affaire en niant tout ?
Vous croyez que quelqu'un, pour se faire de fête,
M'a fait récit du bois dont on charge ma tête;
Et que j'en fais grand bruit, quand je le crois le moins;
Mais voilà la partie, & voilà les témoins.

(*Montrant son front & ses yeux.*)

J'ai vu de ces deux yeux leur abord & ma honte:
C'est par moi que je sçais que j'en ai pour mon compte.
Elle faisoit la belle, il s'en disoit charmé;
Et la friponne enfin l'a si bien empaumé,
Que ce beau capitaine a, sans cérémonie,
Commandé, moi présent, chez lui, ma compagnie.
D'un endroit où j'avois pris soin de me placer,
Je les ai vu tous deux se parler, s'embrasser,
Et, cherchant à se voir une secrette voie,
Faire de cent baisers un prologue à leur joie.

DAMON.

Cela n'est pas possible ! un projet si hardi
Auroit pu s'être fait... ?

M. LE BLANC.

Peste de l'étourdi !
Cette tête à l'évent me prend pour quelque grue.
Hé bien ! qu'en dites-vous ?

Mᵉ LE BLANC.

Que, si vous m'avez vue;
Sans venir faire ici cet éclaircissement,
Vous pouviez me confondre assez facilement:
Qu'il falloit vous montrer, cette voie étoit sûre.
Que ne paroissiez-vous ?

M. LE BLANC.

Ah ! voilà l'enclouûre !

DAMON.

Il eſt vrai, vous deviez vous montrer, & tout haut
Lui dire....

M. LE BLANC.

Malepeſte! il y faiſoit trop chaud;
Quand on riſque ſa vie, il n'eſt femme qui tienne;
Et j'avois ma raiſon, comme elle avoit la ſienne.

Mᵉ LE BLANC.

Il l'a rêvé ſans doute, & ne ſe ſouvient plus
Que c'eſt l'effet d'un ſonge.

M. LE BLANC.

A d'autres là-deſſus!
Je ne ſçais que trop bien ce qu'il faut que j'en penſe.
Rentrez, morbleu! rentrez, & craignez ma vengeance;
Je ſuis de vos amours un aſſez bon témoin.

DAMON.

Mon oncle...!

M. LE BLANC.

Mon neveu, vous prenez trop de ſoin.

SCÈNE IV.

M. LE BLANC, DAMON.

DAMON.

ON doit pour une femme avoir quelque ſcrupule.

M. LE BLANC.

Il eſt vrai, je devrois avaler la pillule,

Et dire galamment, ſans me rendre importun,
Que le mal n'eſt plus mal, quand il eſt ſi commun;
Me rendre ſur ce point traitable comme un autre.
C'eſt votre ſentiment, mais ce n'eſt pas le nôtre;
De ces conſeils benins l'uſage eſt bel & bon:
Cependant....

DAMON.

Cependant ſur un ſimple ſoupçon
Vous....

M. LE BLANC.

Vous êtes un fat, & votre eſprit s'érige...;

DAMON.

Mais....

M. LE BLANC.

Vous êtes un ſot avant terme, vous dis-je.
On vous dit qu'on a vu.....

DAMON.

Sur la foi de ſes yeux,
Croit-on que ce qu'on voit, ſoit ce qu'on ſait le mieux?
Il faut, pour avérer une ſemblable offenſe,
D'avec la vérité détacher l'apparence,
Ne pas croire toujours des ſentimens ſi bas.

M. LE BLANC.

Et que croirai-je donc? ce que je ne vois pas?
Parbleu! votre morale eſt d'un admirable homme!
Lorſque je parle à vous, faut-il vous croire à Rome?
Ou gager ſottement, ſur votre beau diſcours,
Que vous êtes muet, quand vous jaſez toujours?
J'ai tout vu: mon offenſe eſt-elle aſſez prouvée?

DAMON.

L'étrange opinion! où l'aurois-je trouvée,
Pour lui donner la main, & la conduire ici?

M. LE BLANC.

En quelque lieu d'honneur où vous étiez auſſi ;
Ce n'eſt pas pour tous deux une choſe nouvelle.

DAMON.

Je ſors de chez ma ſœur, où j'étois avec elle ;
Elle n'a vu que nous depuis qu'elle eſt dehors.

M. LE BLANC.

Et vous en répondez ?

DAMON.

J'en réponds.

M. LE BLANC.

Corps pour corps ?

DAMON.

Elle a trop de pudeur, & trop de retenue,
Pour ſouffrir....

M. LE BLANC.

Comment diable ! aurois-je eu la berlue ?

DAMON.

Outre que j'en réponds, elle ſçait ſon devoir :
Vos yeux ſe ſont trompés, vous avez cru la voir :
Vous avez, ſans ſujet, bleſſé ſon innocence,
Sans doute ; & c'eſt l'effet de quelque reſſemblance.
Non, que ſi cet affront étoit bien avéré,
Ce couroux, à mon ſens, ne fût trop modéré :
Mais quand on blâme à tort des femmes vertueuſes,
De ſemblables éclats ont des ſuites fâcheuſes.
Des exemples du temps, faites-vous des leçons :
Les ſoupçons mal-fondés ſont toujours des ſoupçons.
Ces doutes indiſcrets dont l'âme eſt obſédée,
De l'affront qu'on ſe fait laiſſent toujours l'idée.

Il

Il n'eſt dans les eſprits jamais bien effacé ;
Ce bruit fait ſon effet, quand on le croit ceſſé ;
Sur la foi d'un mari, le monde s'abandonne
A taxer la pudeur de celle qu'il ſoupçonne,
Et ne peut préſumer, s'il a trop éclaté,
Qu'elle ait de la vertu, puiſqu'il en a douté.

M. LE BLANC.

Comme vous dites.

DAMON.

Si depuis peu ſa conduite
D'un amour apparent vous fait craindre la ſuite,
Éclairciſſez-vous en ſans vous mettre en courroux ;
Tâchez de la convaincre, & pour lors vengez-vous.

M. LE BLANC.

Il a preſque raiſon.

DAMON.

De peur de vous détruire !
Ne faites juſques-là rien qui puiſſe vous nuire ;
D'un repentir ſans fruit épargnez-vous l'ennui.

M. LE BLANC.

L'avis n'eſt point mauvais, & je puis aujourd'hui
La convaincre de tout avec un peu d'adreſſe,
Et je ſçais un moyen.... Serviteur.

DAMON.

Je vous laiſſe.

SCÈNE V.

MONSIEUR LE BLANC, seul.

IL raisonne assez bien, je puis m'être trompé,
Et la peur peut enfin m'avoir préoccupé:
La voyant de côté, la moindre ressemblance
A pu de mes soupçons causer la violence:
Je n'ai pu la bien voir; mais je sçaurai bien-tôt
Si l'amour conjugal est chez elle en défaut.
Quelque précaution qu'elle mette en pratique,
J'ai trouvé le secret de la voir sans réplique;
J'imagine le tour qu'elle prévoit le moins.
Tâchons de voir Catos, j'ai besoin de ses soins;
L'éclat de mes louis la tentera sans doute.
Et je veux m'éclaircir enfin, quoi qu'il m'en coûte.
Cherchons-la, je prétends, en sortant de ces lieux,
Que.... Mais tout-à-propos elle s'offre à mes yeux.

SCÈNE VI.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

JE vous ai tant cherché, que j'en suis hors d'haleine.
Ma foi, depuis une heure, & plus, je me promène,
Monsieur; & grâce à votre opiniâtreté,
J'ai bien été grondée, & j'ai bien arpenté.

M. LE BLANC.

Pourquoi?

CATOS.

Pour n'avoir pu dire votre demeure,
Lucinde s'eſt d'abord emportée, & ſur l'heure
M'a donné ce billet, & m'a bien défendu
De rentrer au logis, qu'il n'ait été rendu.
Quoique, pour l'appaiſer, je ne ſuſſe où vous prendre,
La peur de l'irriter m'a fait tout entreprendre,
Et m'a fait regarder, d'ici juſques chez nous,
Vingt courtauds ſous le nez que je prenois pour vous.
Ce billet vous dira ſi ſa peine eſt cruelle,
Et ſi l'on doit....

M. LE BLANC.

Voyons du ſtile de la Belle.

Depuis votre départ je ſuis au déſeſpoir,
Et d'un ennui ſi grand votre abſence eſt ſuivie,
Que j'aime autant perdre la vie,
Que l'eſpérance de vous voir.
Venez me raſſurer, ſi ma perte vous touche,
Rétablir mon repos d'un mot de votre bouche;
Et vous reſſouvenez, pour ne m'alarmer plus,
Et me faire régler mon amour ſur le vôtre,
Que les momens qu'on paſſe éloignés l'un de l'autre,
Sont autant de momens perdus.

LUCINDE.

Le billet eſt preſſant, & la ſœur tient du frere;
Tous deux aiment l'intrigue, & tous deux, ſans myſtère,
Cherchent ſecrettement à ménager leurs feux,
Et la bonne Catos ſert d'agente à tous deux.
Bien loin de s'en fâcher, elle n'en fait que rire.

CATOS.

Il ſeroit à préſent trop tard pour s'en dédire;
Ils m'ont priſe chez eux, Monſieur, pour être à tout;
Mais ne viendrez-vous pas?

M. LE BLANC.

Il faut voir jusqu'au bout.
(*A part.*)
Oui, oui, j'irai. Ma femme y reviendra peut-être;
(*Haut.*)
Et nous verrons beau jeu. Mais prends garde à ton maître,
Il m'a tantôt pensé faire mourir de peur.

CATOS.

Ne craignez rien de lui. Jusqu'au revoir, Monsieur.

M. LE BLANC.

Viens-çà, viens-çà: j'ai bien autre chose à te dire.
Comme tu fais plaisir à quiconque aime à rire,
Et que tu sçais enfin, en faveur des galans,
Ce que chaque quartier a d'honneurs chancelans,
Serois-tu bien d'humeur à chercher une voie
De ménager pour nous un quart-d'heure de joie?

CATOS.

Que veut dire cela?

M. LE BLANC.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la coiffeuse peut beaucoup pour mon repos:
Que pour elle & pour toi je ferai sans réserve,
Si vous voulez.... Enfin il n'est qu'un mot qui serve;
Voici la question. J'aime autant qu'on le peut
Cette belle bourgeoise à qui ton maître en veut:
Oui, sa beauté tantôt m'a charmé, je l'adore,
Et je meurs du desir de la revoir encore.
Si tu veux établir ton bonheur & le sien,
Fais que j'aye avec elle une heure d'entretien;
Tu peux, pour me servir, employer ta compagne:
Ma chère, mets pour moi la coiffeuse en campagne.

CATOS.

Quoi! vous aimez Lucinde, & voulez en conter?
Si, comme tout se sçait, elle se peut douter
De votre amour nouveau, que pourra-t-elle dire?

M. LE BLANC.

Rien, ma pauvre Catos. Va, ce n'est que pour rire.
Je ne veux lui parler qu'un moment.

CATOS.

Je ne puis.
Cette femme n'est pas....

M. LE BLANC.

Je donne dix louis;
Et ma bague.

CATOS.

On verra ce que l'on pourra faire.

M. LE BLANC.

Que tu fais de façons pour conclurre une affaire!
Songe à bien ménager....

CATOS.

Vous serez satisfait.

M. LE BLANC.

Dis-moi: quand ce projet aura-t-il son effet?
Le plutôt vaut le mieux. Quand verrai-je la Belle?
Penses-tu que pour nous elle soit fort cruelle?

CATOS.

Je ne crois pas, Monsieur; &, si vous lui parlez....

M. LE BLANC.

Où la verrai-je enfin?

CATOS.

Chez vous, si vous voulez.

M. LE BLANC.

(*A part.*) (*Haut.*)
Elle n'y viendroit pas. Non, non; chez la coiffeuse;
Je ferai mieux l'aveu de ma flamme amoureuse.

CATOS.

Je le veux.

M. LE BLANC, *à part.*

Je prévois sa honte à mon aspect,
Quand je verrai ma femme en quelque lieu suspect.
Je vois plus d'un mari rire tête levée,
A qui même aventure est peut-être arrivée.
(*Haut.*)
Catos, cela vaut fait.

CATOS.

Je vous réponds de tout.

M. LE BLANC.

(*Seul.*)
J'irai tantôt chez toi. Feignons jusques au bout;
Je vais revoir ma femme, & veux, à l'amiable,
A son honneur douteux faire amende-honorable,
Et feindre, d'un discours, & d'un air composé,
Pour la mieux abuser, d'être désabusé.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ESPÉRANCE.

LA fin, Dieu merci, j'ons tout ce qu'il nous faut,
Et je pourrons partir, si je voulons, bientôt:
J'ons mousquets, baudriers, épées, bandouilleres,
Habits, chapeaux, souliers, avec dix-neuf bons frères,
Qui ne cherchent qu'à rire; & j'espère demain,
Quand j'aurons bû tretous six coups de chaque main,
Prendre joyeusement le chemin de la Flandre.
Mon capitaine, ici, m'avoit dit de l'attendre
Un jour ou deux; mais zeste, il viendra justement
Comme je danse. Il fait en quelqu'endroit l'amant,
Il cajole par tout & petites & grandes:
Dieu sçait ce qui s'ensuit. Par ma foi, ces Flamandes
Sont de bonne amitié. Quand je les visitons,
Leurs maris sont, morgué! plus doux que des moutons:
Il n'est point d'officiers qui ne trouvent fortune;
Et jusqu'à leurs valets, chacun a sa chacune.
Le bon pays que c'est pour une garnison!
Mais ce raisonnement n'est pas fort de saison;
Allons tout préparer, & faisons diligence.

SCÈNE II.

L'ESPÉRANCE, CATOS.

L'ESPÉRANCE.

AH! Catos, ton valet.

CATOS.

Ah! bon jour, l'Eſpérance.
On te cherche par-tout, & tu dois nous aider....

L'ESPÉRANCE.

Que veut-on? Me voilà.

CATOS.

Faut-il le demander?
C'eſt pour monſieur le Blanc. Angélique elle-même
Prépare, à le berner, un nouveau ſtratagême:
Pour en venir à bout, elle a beſoin de toi.

L'ESPÉRANCE.

Je ſuis prêt à bien faire, & tu verras....

CATOS.

Dis-moi,
N'a-t-elle pas joué bien plaiſamment ſon rôle
Avec notre galant?

L'ESPÉRANCE.

Elle eſt, morgué! trop drôle:
Elle m'a bien fait rire; & le pauvre lourdaud....

CATOS.

Tais-toi, nous parlerons de tout cela tantôt.

L'ESPÉRANCE.

Je le veux; aussi-bien il faut que je t'en conte.

CATOS.

C'est pour une autre fois; ils sont tous là-haut: monte
Pour voir ce qu'on te veut.

L'ESPÉRANCE.

Je te l'ai déja dit,
Mon amour est bien las de te faire crédit:
Depuis plus de dix ans, tu sçais bien que je t'aime,
Pour un baiser ou deux, veux-tu....

CATOS.

Veux-tu toi-même
Me laisser en repos?

ANGÉLIQUE, *dans la maison.*

L'Espérance?

L'ESPÉRANCE.

Monsieur?

CATOS.

Va.

L'ESPÉRANCE, *la baisant.*

Tu n'en es pas quitte.... On y va.... Serviteur.

SCÈNE III.

CATOS, seule.

PEste du gros lourdaud ! voyez qu'il prend de peine !
Tu n'as qu'à revenir. M'en voilà hors d'haleine.
Qu'il me tarde de voir notre galant ici !
Sa femme, m'a-t-on dit, devoit s'y rendre aussi.
Cependant l'heure approche, & je ne vois personne ;
Il nous payera bien la peine qu'il nous donne.
Le tour qu'on lui prépare est plaisant, sur ma foi !
Sa femme devroit bien venir.... Mais je la voi.

SCÈNE IV.

MADAME LE BLANC, CATOS.

CATOS.

JE craignois bien qu'ici vous ne pussiez vous rendre.

Me LE BLANC.

A quoi passe le temps Lucinde ?

CATOS.

A vous attendre.
Et moi j'attends aussi que monsieur votre époux
Vienne, comme il a dit, tantôt au rendez-vous.
Angélique & Damon joindront leurs soins aux vôtres,

Mᵉ LE BLANC.

Que ſon humeur me plaît!

CATOS.

Elle plaît à bien d'autres.

Mᵉ LE BLANC.

Je brûle de les voir, pour ſçavoir quelle peur
On lui veut faire encor.

CATOS, *l'arrêtant.*

Si vous étiez d'humeur
A garder un ſecret....

Mᵉ LE BLANC.

Parle, je ſçais me taire.

CATOS.

Je puis vous confier une aſſez bonne affaire;
L'occaſion vous rit, & je ſçais un moyen,
Si vous me promettez que vous n'en direz rien,
De ménager pour vous....

Mᵉ LE BLANC.

Ah! ce doute m'offenſe.

CATOS.

Vous ſçaurez donc.....

Mᵉ LE BLANC.

Hé bien?

CATOS.

Qu'un galant d'importance
Eſt amoureux de vous, & que, pour vous gagner,
Il eſt dans le deſſein de ne rien épargner.

Outre ce que pour vous il aura de tendreſſe,
Il des tas d'écus dont il vous fait maitreſſe;
Et ſon cœur & ſon bien ſont à vous aujourd'hui,
Si vous voulez paſſer une heure avecque lui.
Je me ſuis engagée à vous porter parole,
Et cru vous obliger.

Mᵉ LE BLANC.

Depuis quand es-tu folle?
Veux-tu qu'en profitant de tes bonnes leçons
Je donne rendez-vous....

CATOS.

Mon Dieu, que de façons!
Pourquoi non?

Mᵉ LE BLANC.

Tu prétends que ſon argent m'oblige,
Malgré ce que je dois....

CATOS.

Oui, ce galant, vous dis-je,
Verra par des faveurs récompenſer ſon choix,
Et ce ne ſera pas pour la première fois.

Mᵉ LE BLANC.

Pour la première fois! Tu peux!...

CATOS.

Il me le ſemble;
Et vous avez paſſé de bons momens enſemble.

Mᵉ LE BLANC.

Je commence à trouver ce diſcours ennuyeux.
C'eſt porter un peu loin l'inſolence à mes yeux;
Mais tu peux t'aſſurer que devant que je parte....

CATOS.

Nous ne jurons de rien ; mais nous sçavons la carte;
Cependant le galant, pour vous voir, doit venir;
J'ai donné ma parole, & prétends la tenir:
Il m'a fort bien payée, & m'a donné sa bague,
Et des louis fort bons. Voyez si j'extravague.

Mᵉ LE BLANC.

Montre. Je la connois.... Je crois....

CATOS.

Cela se peut;

Mᵉ LE BLANC.

Qu'elle est à mon mari.

CATOS.

C'est lui qui vous en veut:
Depuis qu'il vous a vue en ce lieu si docile,
Il croit que vous allez chercher fortune en ville,
Qu'à faire des galans vous avez du penchant,
Que c'est par mon moyen que vous trouvez marchand;
Et prétend, pour régler son amour sur le vôtre,
Être pour son argent bien venu comme un autre.
Hé bien? le verrez-vous tantôt?

Mᵉ LE BLANC.

Hélas! je crains
Qu'il n'ait contre mes jours fait d'étranges desseins,
Et que l'on n'ait trop loin poussé la raillerie.

CATOS.

On va, pour l'appaiser, changer de batterie:
Ne vous alarmez point. Dans une heure d'ici
Vous en verrez l'effet. Mais quelqu'un vient ici,

Rentrez; c'eſt votre époux. Dites à ma maitreſſe
Qu'elle ſonge à ſon rôle.

Mᵉ LE BLANC.

Il ſuffit, je te laiſſe.

SCÈNE V.

MONSIEUR LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

COmment va notre affaire?

CATOS.

Eh! tout ira fort bien.

M. LE BLANC.

Bon. Et le capitaine?

CATOS.

Allez, n'en craignez rien.

M. LE BLANC.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que ma peur eſt extrême;
Et tu ſçais que tantôt....

CATOS.

Oh! ce n'eſt pas de même.
Il eſt hors du logis, &, pour tout aujourd'hui,
Il eſt avec un tas de vauriens comme lui,
Pour faire la débauche, & Dieu nous en délivre;
Il faudra que tantôt il crève, ou qu'il s'enivre;

Et je crois, comme enfin il n'en fait pas façon;
Que, quand nous le verrons, il sera beau garçon.

M. LE BLANC.

Mais comme de Bacchus Vénus aime l'approche;
As-tu pour son retour quelque mignonne en poche?
De l'humeur dont il est, tu dois prendre ce soin.

CATOS.

Ma foi, je ne crois pas qu'il en ait grand besoin:
C'est pour vous que je veux employer mon adresse.

M. LE BLANC.

C'est bien fait. Mais, dis-moi, verrai-je ta maitresse?
Pourrai-je lui parler, & veux-tu t'employer?

CATOS.

Oui, Monsieur; attendez, je vais vous l'envoyer.

SCÈNE VI.

MONSIEUR LE BLANC, seul.

POur finir l'embarras d'un amour qui me gêne;
Je veux tout hazarder, pour soulager ma peine:
Aussi-bien, tôt ou tard, Lucinde peut sçavoir
Que c'est pour la tromper, que je cherche à la voir;
Et si le capitaine en apprend quelque chose,
Je suis un homme mort. Ainsi je me propose
De voir si, sur l'espoir d'être ma femme un jour,
Lucinde me voudroit prêter un peu d'amour;
Tâcher de l'engager, voir si par ma morale
Sa sagesse pourroit avoir quelque intervalle;

Eſſayer ſi de nous rien ne la peut tenter,
Et, ſelon le ſuccès, la ſuivre ou la quitter.
Lucinde eſt fille & jeune, innocente, ingénue:
Peu de choſe ſouvent leur donne dans la vue,
Et quand on ſe prévaut de leur ſimplicité,
On peut.... Mais reprenons un peu de gravité,
La voici.

SCÈNE VII.

M. LE BLANC, LUCINDE.

M. LE BLANC.

REvenu d'une frayeur mortelle;
Je ramène à vos pieds un proteſtant fidèle,
Paſſablement poltron : mais nous autres bourgeois,
Qui faiſons volontiers l'amour en tapinois,
Nous n'aimons pas le bruit; &, pour ſauver ſa vie....

LUCINDE.

La vôtre aſſurément vous eût été ravie;
Mon frère eſt ſi brutal, que je bénis le ſort
D'avoir par ce moyen empêché votre mort,
Et je ne puis aſſez louer votre conduite;
Mais comme ce malheur peut avoir quelque ſuite
Qui feroit de l'éclat, empêchons-en le cours;
Faites, ſans différer, l'aveu de nos amours:
De grâce, propoſez notre hymen à mon frère.

M. LE BLANC.

S'il s'oppoſe....

LUCINDE.

Et pourquoi nous seroit-il contraire?
Vous êtes riche?

M. LE BLANC.

Un peu.

LUCINDE.

Bien fait.

M. LE BLANC.

Sans vanité,
Nous avons le bon air. Pour de la qualité....

LUCINDE.

Ah! je regarde en vous votre seule personne.
Lui proposerez-vous.... Dites donc?

M. LE BLANC.

Oui, mignonne;

LUCINDE.

S'il y veut consentir, si rien ne le retient;
Quand épouserons-nous?

M. LE BLANC.

La semaine qui vient;

LUCINDE.

C'est l'unique bonheur où mon amour aspire.
Quoi! je serois à vous?

M. LE BLANC.

Cela s'en va sans dire;
Si par quelque accident qu'on ne peut pas prévoir,
Cet hymen se devoit ou remettre, ou surseoir,

Nous pourrons établir entre nous, sous silence,
Un commerce galant d'hymen de conscience,
Différer pour un temps les bancs & le festin,
Payer au dieu d'hymen un tribut clandestin,
En faveur de nos feux nous rendre un peu crédules,
Brûler de bonne-foi d'un amour sans scrupules,
Faire moins un présent qu'un troc de notre cœur,
Laisser tranquillement mûrir notre bonheur;
Et, par quelques douceurs où nous puissions prétendre,
Nous consoler souvent du déplaisir d'attendre.
C'est un expédient qui peut nous rendre heureux.

LUCINDE.

Il est vrai, c'en est un; mais il est dangereux:
Un pareil mariage....

M. LE BLANC.

Ah! c'est le plus commode;
Le moins embarrassant, & le plus à la mode.
Quand d'un hymen en forme on avance l'effet,
Le jour qu'on se marie, on ne sçait ce qu'on fait.
Dedans l'ardeur que cause un feu qui vient de naître,
On s'engage à l'hymen, sans le sçavoir connoître;
Et le bonheur enfin s'y trouve rarement,
Quand le caprice agit sans le discernement:
Autant que l'on le peut, on doit, quoi qu'il arrive,
En matière d'hymen, faire une tentative.
Devant tous les humains, je soutiens qu'il est vrai
Que qui tend à l'hymen en doit faire l'essai;
Que la joie à ce dieu doit servir d'entremise,
Et que faire autrement, c'est faire une sottise.

LUCINDE.

Que vous raisonnez juste!

M. LE BLANC.

Oh, oh! cela posé,

Nous pourrons contracter un mariage aisé ;
Sans rien précipiter, nous pourrons, quoi qu'on die,
Ordonner à loisir de la cérémonie,
Du cadeau, des habits. Quant à vos intérêts,
Vous en déciderez ainsi que des apprêts.

LUCINDE.

Rien n'est plus obligeant.

M. LE BLANC.

Si vous êtes contente
D'un époux possédant deux-mille écus de rente,
Je suis votre homme, & puis vous en faire présent
Quand je voudrai, demain, ou bien en épousant ;
Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Vous ferez le contrat, si vous voulez, vous-même ;
Et vous pourrez de plus y mettre, à votre choix,
Si vous le souhaitez la clause des six mois.

LUCINDE.

A vous dire le vrai, j'entends peu les affaires :
Mais comme je vous crois enfin des plus sincères,
A suivre vos avis mon amour se résout.

M. LE BLANC.

Comment !... Vous consentez ?...

LUCINDE.

Oui, je consens à tout,
Dès ce même moment vous avez une femme.

M. LE BLANC.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Elle a raison. Que c'est de gloire pour ma flamme !

LUCINDE.

Vous voyez que pour vous je fais un grand effort ;

Mais, pour m'en dispenser, mon amour est trop fort.
Votre discrétion, jointe à votre tendresse,
Seront, si vous m'aimez, le prix de ma foiblesse.

M. LE BLANC.

Oui, je proteste ici de n'aimer rien que vous,
Et que, pour mériter des sentimens si doux,
Je serai moins sans vous que le corps n'est sans ombre.
(*Angélique paroît & l'observe.*)
Je veux, pour le prouver, par des baisers sans nombre,
Dévorer à genoux, & ces mains & ces bras.
(*Il se met à genoux, en lui baisant la main.*)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE.

ANGÉLIQUE, *lui prenant le bras.*

Allez-là, vieux magot! vous vous baissez trop bas.

M. LE BLANC.

Morbleu! je suis perdu!

ANGÉLIQUE.

Comment! en ma présence
Vous lui baisez la main, faquin! Votre insolence,
A mon insçu, céans, attente à mon honneur,
Et vous venez chez moi pour suborner ma sœur!
Et ma honte, & ta mort également certaine,
Feront voir....

(*Elle tire l'épée, & fait semblant de le vouloir frapper.*)

M. LE BLANC.

(*Baissant la tête.*)

Ah! tout doux, monsieur le capitaine;

LUCINDE, *la retenant.*

Mon frère....

M. LE BLANC.

Je croyois avoir la tête bas.

LUCINDE.

Avant que m'écouter, ne vous emportez pas.

ANGÉLIQUE.

Que faut-il écouter, coquette que vous êtes?
Vous prêtez donc ainsi l'oreille à ses sornettes!
Vous aimez ce vieux singe! Il vous baise la main!
Par la mort!... Vous sçaurez....

(*Elle fait feinte de lui donner de l'épée.*)

LUCINDE.

Je le nierois en vain.

ANGÉLIQUE.

On me l'avoit bien dit, que, contre ma défense,
Vous voyiez un pié-plat céans en mon absence,
Et que de vos amours on murmuroit tout bas.

LUCINDE.

Oui, mon frère, il est vrai, je ne m'en défends pas:
De grâce, à cet amour soyez plus favorable,
Il m'a rendu des soins, il m'a trouvée aimable,
Il m'adore, je l'aime, & vous pouvez sçavoir
Ce que c'est que l'amour, & quel est son pouvoir.

ANGÉLIQUE.

L'amour dont il s'agit apprend-il qu'une fille
Et de nobles parens, & d'illuſtre famille,
Doit faire un tel affront à toute une maiſon?

LUCINDE.

L'amour prend-il toujours avis de la raiſon?

ANGÉLIQUE.

Ah! pour vous en punir, je prendrai peu des vôtres:
Ce galant ſervira d'exemple à tous les autres.
(*Elle le menace de l'épée.*)

M. LE BLANC.

Hélas!

ANGÉLIQUE.

Vous apprendrez à reſpecter en moi
Un capitaine en pied du régiment du Roi.
Dieu me damne! Et pour vous, je vous tiendrai bien fine,
Si vous faites jamais l'amour à la ſourdine.

LUCINDE.

Non, non; j'attends de vous une plus douce loi:
J'eſpère que le ſang vous parlera pour moi;
Que, malgré ce courroux, vos bontés que j'implore,
Donneront à mes pleurs un amant que j'adore.
Non; je ne puis penſer que vous blâmiez ce choix,
Sur-tout quand vous ſaurez que c'eſt un bon bourgeois,
Qui m'aime d'une ardeur & ſincère & conſtante,
Qui m'offre, avec ſon cœur, deux-mille écus de rente,
Qui prétend m'épouſer, & me donner la main,
Si vous y conſentez, mon frère, & dès demain.

ANGÉLIQUE.

Monſieur a, dites-vous, deux-mille écus de rente,
Et veut vous épouſer?

LUCINDE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes contente
De l'avoir pour époux ?

LUCINDE.

Mon amour affermi....

ANGÉLIQUE.

(*Elle l'embraſſe.*)

En ce cas, je rengaîne, & je ſuis ſon ami.
Excuſez le tranſport qu'une douleur mortelle
A cauſé contre vous.

M. LE BLANC.

(*A part.*) C'eſt une bagatelle.
Nos affaires vont mieux.

ANGÉLIQUE.

Vous aimez donc ſa ſœur ?

M. LE BLANC.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Feignons. Terriblement.

ANGÉLIQUE.

Et nous faites l'honneur
De la vouloir choiſir pour être votre femme ?

M. LE BLANC.

(*Bas.*)
Ah ! l'honneur m'en demeure. Il eſt bon ſur mon âme.

ANGÉLIQUE.

Vous avez amaſſé de grands biens par vos ſoins ?

M. LE BLANC.

Deux fois vingt-mille écus parisis, pour le moins;
Et, pour les augmenter, tous les jours je m'occupe.
(*A part.*)
Le drôle croit avoir déja trouvé sa dupe.

ANGÉLIQUE.

Bien loin de m'opposer à des feux si constans;
Je veux contribuer à vous rendre contens:
J'aime à voir tant d'amour, & déja par avance
Je vous aime en beau-frère.
(*Elle lui touche dans la main.*)

M. LE BLANC.

Ah! trop d'honneur.

ANGÉLIQUE.

Je pense
Que pour l'hymen mes soins ne vous déplairont pas.

M. LE BLANC.

Tant s'en faut.

ANGÉLIQUE.

Je vais tout disposer de ce pas;
Et, pour vous faire voir combien je veux vous plaire:
L'Espérance?

SCÈNE IX.

L'ESPÉRANCE, ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE.

L'ESPÉRANCE.

Monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Va querir un notaire;
Je vous fais marier dans ce même moment.

M. LE BLANC.

Me marier, Monsieur l'Espérance ?

ANGÉLIQUE.

Comment !

M. LE BLANC.

Ne précipitons rien, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cette voie
En nous comblant d'honneur, assûre votre joie,
Et quand l'amour est fort, il est hors de saison....

M. LE BLANC.

N'importe, différons de grâce, & pour raison.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi différer ? Va, dépêche, & l'amène.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC.

M. LE BLANC.

(*Bas.*) (*Haut.*)
AH! me voilà gâté! N'en prenez pas la peine.
Demeurez. Attendez. Ah, morbleu! que d'ennuis!

ANGÉLIQUE.

Quelle eſt votre raiſon?

M. LE BLANC.

Monſieur....

ANGÉLIQUE.

Hé bien?

M. LE BLANC.

Je ſuis
Un homme.... qui....

ANGÉLIQUE.

Comment? Quelles mines vous faites!

M. LE BLANC.

Je vous dis que je ſuis....

ANGÉLIQUE.

Ma ſœur dit que vous êtes
Un honnête bourgeois, & m'aſſûre, de plus,
Que votre revenu monte à deux-mille écus.

M. LE BLANC.

Il eſt vrai....

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux pas sçavoir davantage.

M. LE BLANC.

Mais, Monsieur.... Vous sçaurez....

ANGÉLIQUE.

Cela suffit.

M. LE BLANC, *à part.*

J'enrage.

ANGÉLIQUE.

Mais pour être assuré de ma sœur & de vous,
Je prétends qu'à l'instant vous soyez son époux:
C'est vous parler François; si votre amour m'oblige,
Ces détours à la fin....

M. LE BLANC.

Monsieur, je suis, vous dis-je.....
J'ai pour certaine affaire.... un certain embarras....
Attendons à demain.

ANGÉLIQUE.

Cela ne se peut pas;
Demain je prends la poste, & je retourne en Flandre;
Ma sœur, ainsi que moi, se lasseroit d'attendre,
Et je veux aujourd'hui vous la voir épouser.

M. LE BLANC.

Ah! je vois bien qu'en vain je veux temporiser.
Hé bien? si vous voulez en sçavoir davantage,
Je suis....

ANGÉLIQUE.

Quoi?

M. LE BLANC.

Marié, Monsieur, & j'en enrage.

ANGÉLIQUE.

Vous avez une femme, & subornez ma sœur!
Ah, ventre! vous mourrez.
(*Elle tire l'épée.*)
Ah! la vie.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, *retenant Angélique.*

EH, Monsieur! Quartier.

ANGÉLIQUE.

Moi, l'épargner? Non, non; il faut qu'il meure.

M. LE BLANC.

Miséricorde, hélas!

L'ESPÉRANCE.

Comme ce vieux fou pleure!

ANGÉLIQUE.

Il mourra de ma main.

L'ESPÉRANCE.

Eh! ne le tuez pas:
Morgué, vous sçavez bien qu'il nous faut vingt soldats,
Je n'en ons que dix-neuf, qu'il fasse le vingtième.
Il portera fort bien un mousquet.

M. LE BLANC.

Moi?

L'ESPÉRANCE, *à part, à M. le Blanc.*

Vous-même.

M. LE BLANC.

Je suis trop pacifique, & c'est mon grand défaut.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! j'en suis d'accord: qu'on l'enrôle au plutôt;
Et le conduis demain, avecque la recrûe,
A notre garnison.

M. LE BLANC.

Ah! cet ordre me tue.
Me mener à la guerre! Ah! j'aime autant périr,
J'y mourrai tous les jours de la peur de mourir.
Monsieur, de bonne-foi, je suis poltron en diable.
Ayez pitié de moi, je suis inconsolable.

ANGÉLIQUE, *à l'Espérance.*

Tu répondras de lui.

M. LE BLANC.

J'aime autant le trépas,
Que d'aller à la guerre.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! tu n'iras pas;
Tu seras satisfait; & je te vais, infâme,
Faire, à travers ton corps, un passage à ton âme.
(*Mettant la main à son épée.*)

M. LE BLANC.

J'irai, Monsieur, j'irai, quoique poltron & vieux;
Et mourir pour mourir, le plus tard vaut le mieux.

LUCINDE.

Vous avez une femme?

ANGÉLIQUE, *à Lucinde.*

Évitez ma présence;
Coquette, & redoutez l'éclat de ma vengeance.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

ANGÉLIQUE.

(*A M. le Blanc.*) (*A l'Espérance.*)
Tu prends le bon parti. Qu'on le faſſe ſans bruit
Partir devant le jour, ou même cette nuit.
Fais-le équiper de tout.

L'ESPÉRANCE, *bas, à Angélique.*
J'aurai ſoin de l'aubade;
Repoſez-vous ſur moi. Suivez-moi, camarade.

M. LE BLANC.
Camarade! Le gueux! ce goujat, ſans façon,
Vit avec moi déja de pair & compagnon.

L'ESPÉRANCE.
Je ſuis, parbleu! ravi que vous ſoyez des nôtres.

M. LE BLANC.
Fort bien. Avec le temps nous en verrons bien d'autres.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, DAMON.

DAMON.

ST-IL bien vrai, Madame?

LUCINDE.

Oui, je viens de ſçavoir
Que mon frère, au plus tard, arrivera ce ſoir.

DAMON.

Mon malheur déſormais n'a plus rien qui m'étonne;
Et charmé de l'eſpoir que ce retour me donne,
Je me flatte de voir que mon cœur & mes ſoins,
Après un tel aveu, ne vous plairont pas moins;
Qu'en faveur d'un amour que vous avez fait naître,
Vous voudrez bien permettre au vôtre de paroître,
Et ſouffrir que j'ajoûte, en me donnant à vous,
Au nom de votre amant, celui de votre époux.

LUCINDE.

Si je ſçais juſqu'où va pour moi votre tendreſſe,
Vous connoiſſez pour vous combien je m'intéreſſe;
Je ne puis juſques-là vous rien dire de plus:
Mais, ſans perdre de temps en diſcours ſuperflus,
Voyons par quel moyen nous pourrons faire en ſorte
D'avoir pour cet hymen l'aveu qui nous importe.

Ma cousine est là-haut, &, sans sortir d'ici,
Nous en pourrons sçavoir....

DAMON.

Madame, la voici.

SCÈNE II.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, DAMON, MADAME LE BLANC.

ANGÉLIQUE.

VOus craignez?

Mᵉ LE BLANC.

Oui, je crains, quand vous serez connue...;

ANGÉLIQUE.

Ne vous alarmez point, je réponds de l'issue.

DAMON.

Votre cousine sent son petit libertin.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! ai-je bon air à faire le mutin?

DAMON.

Oui sans doute. Que fait monsieur le Blanc? Je pense...

ANGÉLIQUE.

Il est entre les bras du brave l'Espérance:

Il eſt, quoique groſſier, aſſez dépayſé;
Il en rendra bon compte.

DAMON.

Il ſera donc aiſé....

ANGÉLIQUE.

Je vous ai tantôt dit ce que vous devez faire.

DAMON.

Il m'en ſouvient, Madame, & j'en fais mon affaire.

ANGÉLIQUE.

Catos ſecondera vos ſoins. Quant à l'effet....
L'Eſpérance paroit, ſçachons ce qu'il a fait.

SCÈNE III.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, DAMON, MADAME LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, *en riant.*

CE que j'ons fait? Morgué! j'avons fait des merveilles:
Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.
Votre monſieur le Blanc eſt un drôle de corps!
Il voudroit, pour un bras, pouvoir être dehors;
Je viens de l'enrôler, & d'orner ſa figure,
En me divertiſſant, d'un bon habit de bure;
De l'équiper de tout: mais le régal étoit

De voir, en l'habillant, comme il se tourmentoit;
Pour en venir à bout, il falloit des machines;
Et c'étoit le plaisir, car il faisoit des mines
Et des contorsions qui vous auroient fait peur:
J'en ai ri tout mon soû. Je voudrois de bon cœur
Que vous l'eussiez pu voir: la peste me renie!
Cela valoit, morgué! mieux qu'une comédie.
Il tâche à se résoudre, & croit que de ce pas....

ANGÉLIQUE.

Mais où l'as-tu laissé?

L'ESPÉRANCE.

Je l'ai laissé là-bas
Avec ces aigrefins que je mène à l'armée;
Qui lui soufflent au nez du tabac en fumée;
Plus ils faisont les fous, plus il est sérieux.

ANGÉLIQUE.

Il est bien étonné de se voir avec eux?

L'ESPÉRANCE.

Oui, ma foi; car ce sont d'assez bonnes figures.

ANGÉLIQUE.

Ah! que pour mon dessein j'ai mal pris mes mesures!
Avecque son épée il blessera quelqu'un.

L'ESPÉRANCE.

Bon! son épée, & rien, Madame, c'est tout un.
Vous verrez là-dessus son attente trompée;
J'ai tantôt fait river le bout de son épée.

ANGÉLIQUE.

Le brave l'Espérance entend à demi-mot;

L'ESPÉRANCE.

Je ne nous mouchons pas de la patte d'un sot,
Madame ; & Dieu merci j'y mettons bien la nôtre.

ANGÉLIQUE.

Il faut que ce discours fasse place à quelqu'autre.
Commençons.

L'ESPÉRANCE.

Je l'entends, il a fait bande à part.
Si vous voulez bien rire, écoutez-le à l'écart.
(*Ils se retirent tous dans un des coins du théâtre.*)

SCÈNE IV.

M. LE BLANC, seul, avec son habit de soldat.

QUel équipage ! hélas ! ma peine est sans seconde,
Il faut aller en Flandre ou bien en l'autre monde ;
Me voir en garnison, pour me sauver de pis,
Et quitter pour jamais la vie, ou mon pays.
C'en est fait, me voilà, malgré ma résistance,
Soldat de la façon de monsieur l'Espérance :
Ce frippon m'a donné deux écus malgré moi,
M'a fait boire sans soif à la santé du Roi,
A paré vingt pié-plats de semblables jaquettes,
A mis, en marmotant, mon nom sur ses tablettes ;
A troqué de son chef, sans consulter mon choix,
En habit de goujat, mon habit de bourgeois ;
S'est moqué du malheur où mon amour m'expose,
Et s'est fait mon parrein, pour m'appeller la Rose.

Si, pour me consoler, & pour servir le Roi,
Tous les cocus venoient en Flandre avecque moi,
Je pourrois me vanter, malgré la raillerie,
D'aller en garnison en bonne compagnie.
Si je trouvois moyen de sortir de céans....
Mais j'apperçois Catos, prenons mieux notre temps.

SCÈNE V.

M. LE BLANC, CATOS.

ELle pleure, je crois. Qu'as-tu, ma chère? Écoute.

CATOS, *faisant la pleureuse.*

Vous avez mis céans, Monsieur, tout en déroute,
Et notre maître....

M. LE BLANC.

Hé bien?

CATOS.

Il est pis qu'enragé:
Là-haut, en vous quittant, il a tout ravagé;
Lucinde auroit sans nous essuyé sa colère;
Il la vouloit tuer. Voyez la belle affaire!

M. LE BLANC.

Il n'en a rien fait?

CATOS.

Non; mais, devant qu'il soit nuit,
Il la veut du logis faire emmener sans bruit,
Et veut que.... La douleur m'empêche la parole.

M. LE BLANC.

Hé bien ! dis : que veut-il ?

L'ESPÉRANCE, *dans le fond du théâtre.*

Elle fait bien son rôle.

CATOS.

Qu'elle aille, pour pleurer ses funestes amours,
Passer dans un couvent le reste de ses jours.

M LE BLANC.

Quel malheur ! je croyois que tu m'allois apprendre
Qu'il l'eût fait enrôler, pour l'envoyer en Flandre.

CATOS.

Où voyez-vous qu'un homme à qui l'on s'est fié,
Cherche à tromper les gens, quand il est marié ?

M. LE BLANC.

Mais où diable vois-tu, toi qui me fais la mine,
Qu'on enrôle les gens pour aimer leur voisine ?

CATOS.

Sans vous flatter, Monsieur, vous le méritez bien.
Vous êtes bien heureux....

M. LE BLANC.

Quittons cet entretien ;
Et me dis (aussi-bien le souvenir m'en blesse)
S'il n'est aucun moyen de tenir ta promesse
Touchant cette Beauté qui venoit visiter....

CATOS.

Elle est là-haut, Monsieur ; elle y vient de monter.

M. LE BLANC.

Elle vient visiter monsieur le capitaine ?

CATOS.

Voyant qu'à l'adoucir notre adresse étoit vaine,
Ne sçachant plus que faire, ou de quoi m'aviser,
Je la viens d'amener, afin de l'appaiser.

M. LE BLANC.

Si tu veux voir mes maux mêlés de quelque joie,
Catos, fais, s'il se peut, qu'un moment je la voie.
Tu m'as fait espérer....

CATOS.

Comment faire, Monsieur ?

M. LE BLANC.

Que fait le capitaine ?

CATOS.

Il est avec sa sœur.

M. LE BLANC.

Profitons de ce temps, Catos.

CATOS.

Comment s'y prendre ?

M. LE BLANC.

Comment ? Va de sa part la prier de descendre ;
Dis-lui qu'il est ici.

CATOS.

Ne verra-t-elle pas ?...

M. LE BLANC.

J'éteindrai la chandelle, & lui parlerai bas ;

Je n'attends, pour partir, dedans cette occurrence,
Que la commodité de monsieur l'Espérance:
Il est nuit; à mes feux cesse de t'opposer,
Va....

CATOS.

Je n'ai pas le cœur de vous rien refuser;
Je risque tout pour vous. Je vais querir la Belle;
Quand vous nous entendrez, éteignez la chandelle.

SCÈNE VI.

MONSIEUR LE BLANC, seul.

Mieux que je n'espérois, mes soins ont réussi,
Et j'aurai le plaisir de partir éclairci.
Il vaut mieux, à mon sens, quelque soin qu'il en coûte,
Être sûr une fois, qu'être toujours en doute;
Cet éclaircissement peut-être produira.....

SCÈNE VII.

L'ESPÉRANCE, M. LE BLANC.

L'ESPÉRANCE.

Hé, la Rose?

M. LE BLANC.

Plaît-il?

L'ESPÉRANCE.

Que diable fais-tu là?

M. LE BLANC.

Ah! j'enrage; mon corps va changer de demeure.

L'ESPÉRANCE.

Je nous en vons partir.

M. LE BLANC.

Quand partir?

L'ESPÉRANCE.

Tout-à-l'heure.
As-tu ce qu'il te faut dedans ton havre-sac?
T'es-tu fait acheter des pipes, du tabac?

M. LE BLANC.

Non; & n'ai point mangé depuis que l'on me traite....

L'ESPÉRANCE.

Va, je boirons un coup tantôt à la Villette;
Marche à moi. (*Il fait semblant de marcher.*)

M. LE BLANC.

Comment donc! partir si promptement!
Différons, s'il se peut, d'une heure seulement.

L'ESPÉRANCE.

Il est, morgué! plaisant: veux-tu que, pour te plaire,
Avec mon commandant je me fasse une affaire?
Marche.

M. LE BLANC.

Mais....

L'ESPÉRANCE, *le tirant par le bras.*

Marche donc, ou tu ſeras traité....

M. LE BLANC.

Prenez ces trois louis pour boire à ma ſanté,
Et ne me forcez point.....

L'ESPÉRANCE, *ôtant ſon chapeau, & lui faiſant la révérence.*

Ah! Monſieur de la Roſe,
Deux heures, plus ou moins, ne font rien à la choſe;
Je partirons tantôt, puiſque vous le voulez;
Je m'en vais boire un coup en attendant.

M. LE BLANC.

Allez.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR LE BLANC, ſeul.

SAns argent, mille coups relançoient ma prière.
J'entends venir quelqu'un, éteignons la lumière.

SCÈNE IX.

CATOS, MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC.

CATOS.

MOnsieur, voilà Madame.

M. LE BLANC.

Il suffit, laisse-nous.

SCÈNE X.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC.

M. LE BLANC.

ECoutons.

Me LE BLANC.

Vous voyez ce que je fais pour vous;
Je fais tous mes plaisirs du bonheur de vous plaire.

M. LE BLANC.

(*A part.*) (*Haut.*)
C'est elle, c'est sa voix; Dieu me damne! Ma chère,
Je brûlois de vous voir, & ce dernier aveu
Va porter à l'excès ce que je sens de feu;
Vos bontés me font voir qu'il n'a rien qui vous blesse.

Me LE BLANC.

Non; vous ne sçavez point jusqu'où va ma tendresse,
Combien de vous aimer je me fais une loi,
Ni combien votre amour a de charmes pour moi.
Jamais....

M. LE BLANC.

Pour le bonheur que votre amour m'annonce,
Souffrez que ce baiser me serve de réponse.
(*A part.*)
L'effrontée! elle croit être avec son amant,
Et reçoit ces báisers fort amiablement.

Me LE BLANC.

M'aimerez-vous toujours? Hélas! que j'appréhende....

M. LE BLANC.

Si je vous aimerai? La plaisante demande!
On dit que vous avez un singe de mari:
N'auriez-vous point pour lui le cœur trop attendri?
Sur quelque empressement que mon espoir se fonde,
C'est votre époux.

Me LE BLANC.

Hors vous, tous les hommes du monde,
Quelque soin que l'on prît à me prouver leurs feux,
Ne peuvent rien avoir de charmant à mes yeux:
Enfin vous êtes seul le maître de mon âme;
Mon cœur ne sent d'amour que pour vous.

M. LE BLANC. (*Bas.*)

(*Haut.*) Ah, l'infâme!
Vous passerez la nuit céans; & votre époux....

M. LE BLANC.

Je le veux bien, pourvu que ce soit avec vous.

M. LE BLANC, *bas.*

C'eſt parler ſans énigme, & j'en ai pour mon compte.

(*Il veut tirer ſon épée & ne peut.*)

Ton ſang, âme ſans foi, va réparer ma honte;
Je ſuis ſuffiſamment inſtruit de tes amours.
Le voilà cet époux.

Me LE BLANC, *s'enfuyant.*

Au ſecours!

SCÈNE XI.

MONSIEUR LE BLANC, CATOS.

CATOS.

AU ſecours!
A l'aide! Ces tranſports vous ſont-ils ordinaires?
Êtes-vous fou, Monſieur?

M. LE BLANC.

Chacun ſçait ſes affaires.

SCÈNE XII.

MONSIEUR LE BLANC, CATOS, DAMON.

DAMON.

QUi cauſe un tel déſordre en ce logis?

CATOS.

Monſieur!

DAMON.

Mon oncle?

M. LE BLANC.

Vous ſçaurez....

DAMON.

En un tel équipage!
Vous, aller à la guerre!

M. LE BLANC.

On m'a fait....

DAMON.

A votre âge!
Un notable bourgeois, un homme de bon ſens,
Quitter à notre inſçu, maiſon, femme, parens!

M. LE BLANC.

C'eſt un tour....

DAMON.

Auriez-vous quelque méchante affaire?
Quel déſeſpoir vous chaſſe avec tant de myſtère?

M. LE BLANC.

C'eſt un affront, vous dis-je....

DAMON.

Ah! non; vous n'irez point.

M. LE BLANC.

Peſte du babillard!

DAMON.

Je ſuis ferme en ce point.

M. LE BLANC.

Je n'ai pu m'en dédire, on m'a pris....

DAMON.

Il n'importe:
Vous ne ſçauriez avoir de raiſon aſſez forte.

M. LE BLANC.

Je prétends me venger....

DAMON.

Vengez-vous autrement.

M. LE BLANC.

Ah, le maudit cauſeur!

DAMON.

Et ſongez ſeulement
Que vous devez....

M. LE BLANC.

Je ſçais tout ce que je dois faire,
Avant que vous fuſſiez le fils de votre père,
Pédagogue importun, dont le zèle indiſcret
Me fait, malgré mes dents, gardien d'un ſecret.

On vous dit que céans on me fait violence ;
Qu'on m'a fait enrôler malgré ma réſiſtance,
Qu'avec une recrûe un certain grand pendard
M'alloit mener en Flandre un quart-d'heure plus tard.

DAMON.

Qui l'a fait enrôler ?

CATOS.

Monſieur le capitaine.

DAMON.

Je m'en vais lui parler.

CATOS.

N'en prenez pas la peine ;
Je le vais avertir.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR LE BLANC, DAMON.

DAMON.

L'Auriez-vous inſulté ?

M. LE BLANC.

Jamais. Mais vous ſçaurez que ce jeune éventé.....
Le voici, vous allez en ſçavoir davantage.

SCÈNE XIV.

DAMON, MONSIEUR LE BLANC, ANGÉLIQUE, CATOS.

ANGÉLIQUE.

JE ſuis fâché, voulant me venger d'un outrage,
Que le ſort ſoit tombé ſur un de vos parens;
Mais je vous en viens faire excuſe, & vous le rends:
Malgré ce qu'il a fait, je vous en fais le maître,
Et l'aurois épargné, s'il ſe fût fait connoître.

DAMON.

Qu'a-t-il fait? Quel outrage? Et ſur quoi cette peur?

ANGÉLIQUE.

Comment! venir céans pour ſuborner ma ſœur!
Chez moi, morbleu! chez moi, la ſœur d'un capitaine!
Par la mort!... Mais enfin je conſens qu'on l'emmène
Ou chez vous, ou chez lui, prêt à nous allier;
En faveur du parent. je veux tout oublier;
Je l'aime, ſans ſçavoir même comme on le nomme.
Sa figure me plaît, je le trouve brave homme:
Au rang de ſes amis je me mets aujourd'hui,
Et veux, morbleu! caſſer un verre avecque lui.
A l'hymen de ma ſœur puiſqu'il n'eſt plus contraire,
Qu'on la faſſe venir.

M. LE BLANC.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas qu'une telle union?....

M. LE BLANC.

Il est vrai, j'y consens, mais à condition....

DAMON.

Faites que promptement....

ANGÉLIQUE.

Dites-nous, quelle est-elle?
Quelque difficulté?...

M. LE BLANC.

C'est une bagatelle;
Mais jamais mon neveu ne sera son époux,
Qu'il ne se soit coupé la gorge avecque vous.
C'est la condition que je mets à la chose.

DAMON.

D'un tel emportement, qui peut être la cause?
Mon oncle, voulez-vous me mettre au desespoir?

M. LE BLANC.

J'ai mis la Belle à prix, & c'est à vous à voir....

DAMON.

A vouloir son trépas, quel motif vous engage?
En avez-vous reçu quelque sensible outrage?

M. LE BLANC.

Oui.

DAMON.

J'ai, pour vous venger, le cœur assez hardi;
Mais je prétends sçavoir....

M. LE BLANC.

C'eſt que cet étourdi,
Qui fait le goguenard, qui rit, & qui ſe cache,
Me fait....

DAMON.

Hé bien?

M. LE BLANC.

Cocu, puiſqu'il faut qu'on le ſçache.

DAMON.

Lui? Votre femme a pu....

ANGÉLIQUE.

Je réponds de ſa foi,
Tant qu'elle n'aura point d'autre galant que moi.

M. LE BLANC.

Cependant je le ſuis, & Monſieur la gouverne....

ANGÉLIQUE.

Si c'eſt de ma façon, je veux que l'on me berne;
Vous le mériteriez.... mais un certain défaut....

M. LE BLANC.

Fort bien. Vous n'avez pas une Belle là-haut,
Qui vous vient viſiter, qui ſouffre vos careſſes?

ANGÉLIQUE.

Nous autres officiers manquons-nous de maitreſſes?
Il eſt vrai, j'en conviens: mais....

DAMON.

Mais enfin ſçachons...

ANGÉLIQUE.

Elle n'eſt point ſa femme, & je vous en réponds.

M. LE BLANC.

Non; car elle eſt la vôtre.

DAMON.

Il faut la voir, & prendre...

ANGÉLIQUE.

Je le veux bien. Catos, qu'on la faſſe deſcendre.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

SI de la Belle en fait je me trouve l'époux,
Hem?

ANGÉLIQUE.

Vous l'emmenerez tout doucement chez vous.

M. LE BLANC.

Je ſerois aſſez ſot!...

ANGÉLIQUE.

Calmez cette colère:
Je veux vous faire voir combien j'ai ſçu lui plaire;

Vous montrer jusqu'où vont les transports des amans;
Que vos yeux soient témoins de nos embrassemens;
Lui donner devant vous des marques de ma flamme,
En avoir des faveurs. Et, si c'est votre femme,
Lorsque quelqu'autre objet aura sçû me charmer,
Que las de ses faveurs, ou cessant de l'aimer,
Pour m'en débarrasser, je voudrai vous la rendre,
Vous serez trop heureux encor de la reprendre.

M. LE BLANC.

Hé bien! vous l'entendez?

DAMON.

C'est un jeune emporté;
Mais nous lui rabattrons tantôt sa vanité:
Quand nous aurons de tout une entière assurance.
Vous verrez quelle part je prends dans cette offense.

ANGÉLIQUE.

Je l'entends, vous serez à l'instant satisfait.

M. LE BLANC.

Qu'en dites-vous?

DAMON.

Je crois que c'est elle en effet.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, DAMON, M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, CATOS.

ANGÉLIQUE.

PErmettez qu'à leurs yeux, quelque soin qui les touche,
Je prenne deux baisers sur cette belle bouche.

M. LE BLANC.

La baiser à mes yeux! Ventre!

(*Il met le pied sur la garde de son épée pour la tirer, & ne peut.*)

DAMON.

Dans sa maison!

M. LE BLANC.

Oui, je veux tout tuer.

DAMON.

Vous n'avez pas raison.

M. LE BLANC.

Qu'importe? Ame sans foi, peste de ta famille!

Me LE BLANC.

Pouvez-vous me blâmer de baiser une fille?

DAMON.

Une fille !

ANGÉLIQUE.

Oui, ma foi, c'eſt à mon grand regret ;
Auſſi-bien eſt-il temps d'éventer ce ſecret.

M. LE BLANC.

Quoi ! c'eſt une fille ?

DAMON.

Oui, la choſe eſt aſſurée.

M. LE BLANC.

Ah ! ſi je l'avois ſçu, que je l'euſſe bourrée !
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce beau déguiſement ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ? Pour vous montrer à faire le galant ;
Et vous apprendre, ayant une femme bien faite ;
A n'aller point ailleurs débiter la ſornette,
A vous tenir content du nom de ſon époux,
Sans chercher à tromper des gens plus fins que vous.

M. LE BLANC.

Elle a parbleu raiſon, & l'aventure eſt drôle ;
Elle a, pour l'en blâmer, trop bien joué ſon rôle :
Mais puis-je m'aſſurer, parent, que cet aveu
Ne ſoit point un moyen de mieux couvrir leur jeu ?

DAMON.

Non ; vous pouvez l'en croire, après cette aſſurance.

M. LE BLANC.

Il ſeroit bon de voir ; la choſe eſt d'importance.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin : voilà votre garant.

M. LE BLANC.

Songeons à ſon repos, pour celui qu'il me rend.

SCÈNE DERNIÈRE.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, DAMON, LUCINDE, ANGÉLIQUE.

LUCINDE.

MOn frère eſt arrivé, nous voilà hors de peine.

ANGÉLIQUE.

Comment ! le capitaine ?

Mᵉ LE BLANC.

Encore un capitaine !
Je penſe qu'il en pleut. Votre hymen ſe fera,

Mais ce ſera demain, ou quand il vous plaira;
J'y conſens. Cependant je vais reprendre haleine,
Et ſalue humblement LA FILLE CAPITAINE.

FIN.

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE:

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES;

Mélée de trois Intermèdes comiques.

AU LECTEUR.

CETTE Tragédie a été représentée dans le même ordre que vous l'allez trouver imprimée. Elle est en trois actes, & mêlée de trois Intermèdes comiques, dont chacun renferme un sujet séparé & fini. Ce mélange n'est pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas ordinaire sur notre théâtre; & comme c'est un usage établi de tout temps chez les Espagnols, je veux bien avouer que leurs poëmes dramatiques m'ont servi de modèle; que le plaisir que m'ont donné la lecture que j'en ai faite, & les représentations que j'en ai vues, m'ont persuadé qu'un pareil mélange pourroit avoir autant d'agrément sur notre scène, que de beautés sur leur théâtre; & que, l'ayant regardé comme un moyen d'aspirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le sérieux, sans renoncer à celui de divertir ceux qui n'aiment que le comique, je me suis hasardé à travailler sur cette idée à l'imitation des poëtes de cette nation.

Toutes leurs pièces ſont en trois actes ſéparés par des Intermèdes comiques, mêlés de muſique & de danſe, en quoi ils ſemblent s'être en quelque façon aſſujettis aux préceptes d'Horace, Chorus medios intercinat Actus, *& n'avoir pas peu de rapport avec les chœurs mêlés de voix, d'inſtrumens & de flûtes, dont les Latins ſéparoient leurs actes, à l'exemple de Sophocle, quoique, ſelon l'avis d'Ariſtote, les chœurs ne duſſent rien chanter qui n'eût quelque rapport & même quelque liaiſon avec le ſujet de la pièce. La crainte que j'avois que les Intermèdes de celle-ci, qui n'en ont aucun avec ce qui les précède, n'interrompiſſent l'attention de l'auditeur pour le ſérieux, me fit croire que je ne pourrois l'empêcher, qu'en faiſant choix d'un ſujet fort connu. C'eſt ce qui me fit jetter les yeux ſur le quatrième livre de l'Enéide, où Virgile renferme les amours & la mort de Didon : outre que cette matiere eſt extrêmement connue, l'antiquité ne nous a point laiſſé d'idée d'une paſſion ni plus forte ni plus touchante ; & je me ſentois ſi charmé des beautés de cet excellent ouvrage, que je le regardois comme un original d'après lequel il étoit preſque impoſ-*

sible de faire une méchante copie. Comme ce sujet avoit été mis au théâtre par Estienne Jodelle, le premier qui ait fait des Tragédies en notre langue, & depuis même par des auteurs dont la réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris de le traiter, si je n'eusse appris d'Horace que les œuvres d'Homere & de Virgile sont des trésors dont il est permis à tout le monde de s'enrichir, & que les sujets connus, qui sont à tous ceux qui s'en veulent servir, deviennent propres & particuliers à celui qui les traite.

Rectiùs Iliacum carmen deducis in Actus,
Quam si proferres ignota, indictaque primus.
Publica materies privati juris erit....

Je ne sçais si cette nouveauté aura quelque agrément sur le papier ; mais je me tiendrai assez heureux, si le lecteur peut avoir pour elle même indulgence que l'auditeur, & si la lecture qu'il en fera ne détruit point l'estime que près de trente représentations consécutives lui ont acquise.

ACTEURS.

DIDON, Reine de Carthage.
ÉNÉE, Prince Troyen.
ACHATE, ami d'Énée.
HIARBE, Prince Africain.
BARSINE, confidente de Didon.
PHILON, capitaine des Gardes de Didon.

La Scène eſt à Carthage.

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE;

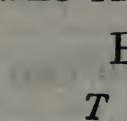
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.



OUI, de quelque façon dont mon œil envisage
Le favorable accueil qu'on nous fait dans Carthage,
Je ne vois qu'à regret, que, dans ce long séjour,
La gloire a moins de part que Didon & l'Amour.

La rigueur de l'hiver, dont votre politique
Prétexte le séjour des Troyens en Afrique,
Découvre trop d'éclat de votre nouveau feu.
Fuyons, Seigneur, fuyons de ce funeste lieu;
Portons plus loin l'espoir, flattés par tant d'oracles:
L'hiver, pour des héros, n'a que de vains obstacles.
Nos Troyens ont bravé trop de périls divers,
Pour craindre, en vous suivant, la rigueur des hivers.
Ces illustres témoins de votre destinee
N'attendent, pour partir, que les ordres d'Énée;
Leur intrépidité ne perd qu'avec douleur
Le temps que votre amour dérobe à leur valeur.
Chacun d'eux..... Car enfin, croyez-vous qu'on ignore
Que vous aimez la Reine?

ÉNÉE.

Achate, je l'adore;
Notre amitié me force à vous le déclarer:
Mais, hélas! qui pourroit ne la pas adorer?
Prince, quand je pourrois mettre en oubli, sans peine,
Le favorable accueil de cette aimable reine,
Nos Troyens échappés à la rage des vents,
Comblés de ses bontés, comme de ses présens;
La part qu'en nos malheurs elle se plaît à prendre,
Le respect qu'en ces lieux sa faveur nous fait rendre,
Et que, malgré nos soins, sans elle nos vaisseaux
Cédoient à la fureur des orages, des eaux;
Verrois-je, sans amour, qu'en ce climat barbare,
La Nature a formé la beauté la plus rare,
Dont l'éclat surprenant puisse frapper les yeux?
Verrois-je, sans amour, qu'en elle tous les dieux,
Prodigues des vertus de son sexe & du nôtre,
Joignant l'orgueil de l'un à la douceur de l'autre,
Semblent autoriser ma flamme & mon séjour?
Princ e (& vous le sçavez) la nature & l'amour

Ont joint dans cet objet qui nous prête un asyle,
Tous les appas d'Hélène à la fierté d'Achille.
Jamais ce même dieu qui cause mon ardeur,
N'a joint tant de mérite avec tant de grandeur,
N'a de tant de vertu soutenu sa tendresse,
N'a fait voir tant de gloire avec moins de foiblesse;
Tant de douceur unie à tant de fermeté,
Ni tant de charmes joints à tant de majesté.

ACHATE.

La reine a des appas, tout vous parle pour elle;
Mais, Seigneur, autre part la gloire vous appelle:
C'est sur les bords du Tibre, où la faveur des dieux
Nous promet avec vous un destin glorieux;
C'est du sang précieux de vous, de vos ancêtres,
Que l'univers entier doit recevoir des maîtres.
Le sort, dont les décrets secondent nos desseins,
Destine à vos neveux l'empire des Romains;
Et, lorsque sa faveur nous réserve la joie
De rétablir la gloire & la grandeur de Troye,
Bornerez-vous l'effort de votre ambition
A la douceur d'aimer & de plaire à Didon?
Ne vous a-t-il sauvé des périls, du naufrage,
Que pour vous voir, aux pieds d'une reine à Carthage,
Négliger tout pour elle, & trahir à ses yeux
Les Destins, votre sang, les Troyens, & les dieux?
Ah! souffrez que mon zèle offre à votre mémoire
L'effort que vous devez aux soins de votre gloire,
Aux mânes des héros dont vous tenez le jour.

ÉNÉE.

Hélas! ne dois-je rien, Achate, à mon amour?
Ne sçaurois-je accorder, sans me couvrir de blâme,
L'intérêt des Troyens, & celui de ma flamme?
L'Afrique, pour flatter mes vœux, & leurs projets,
Nous offre sur ses bords un trône & des sujets;

Et, lorſque mon amour nous préſente une voie
D'élever dans Carthage une nouvelle Troye,
Faut-il aller chercher dans les champs des Latins
Un ſceptre & des États ſur la foi des Deſtins;
Oppoſer à mes feux, forcé par tant d'obſtacles,
Le ſcrupule d'avoir fait mentir des oracles;
Et m'acquérir, prenant Achate pour ſecond,
Le titre glorieux de prince vagabond?
Non, non; puiſque l'Amour, ſecondant mon attente,
Me rend maître du cœur d'une reine charmante,
Régnons; que mille autels élevés en ces lieux.....

ACHATE.

Et quel ſecours, Seigneur, nous promettre des dieux?
Des charmes de Didon, quand votre âme eſt touchée,
Vous ſouvient-il que c'eſt la veuve de Sichée,
Dont le deuil ſignalé, loin de finir pour vous,
Rend le cœur ſi fidèle aux mânes d'un époux?
Pour voir avec nos jours finir notre eſpérance,
Votre amour & les Grecs ſont-ils d'intelligence?
Tant d'obſtacles vaincus, de périls affrontés,
Vos jours dedans nos murs par le feu reſpectés,
Tant de ſecrets avis d'oracles, de préſages
Du ſort qui vous attend, ſont-ils de foibles gages?
Avec tous ces objets, Seigneur, figurez-vous,
Au nom des Phrygiens, Achate à vos genoux.
Voulez-vous qu'à vos yeux tout le ſang qui leur reſte,
Soit de leur déſeſpoir l'interprète funeſte;
Et qu'aux yeux de Didon, de vous & de ſa cour,
Leur bras venge ſur eux leur perte & votre amour?
Loin de faire éclater des feux qui les outragent,
Songez à quoi, pour eux, vos ſermens vous engagent;
Que l'amour que Didon s'efforce à vous donner....

ÉNÉE.

Hé bien! Achate! hé bien, il faut l'abandonner:

Immolons aux Troyens l'amour qui les arrête,
Qu'à fuir dès cette nuit notre flotte soit prête;
Aux décrets du Destin il faut s'assujettir:
Donnez l'ordre par-tout, je suis prêt à partir.

SCÈNE II.

ÉNÉE, seul.

A Partir? Et mon cœur se peut faire une joie
D'abandonner le sien à ses douleurs en proie!
J'aurai sçu, prodiguant mes sermens dans sa cour,
Pour trahir ma Didon, lui donner tant d'amour!
Hélas! près d'un hymen où cette reine aspire,
De quel front l'aborder? Que penser, que lui dire?
Non, non; si j'ai promis de trahir tant de feu,
Mon cœur & mon amour en révoquent l'aveu:
Je veux d'un tel dessein m'épargner la bassesse,
Lui jurer une ardeur égale à sa tendresse,
Et, laissant de mes jours la conduite au hasard,
Qu'elle pleure ma mort plutôt que mon départ.
Allons, par une ardeur à ses soupirs mêlée,
Raffermir à ses yeux ma constance ébranlée;
Par de nouveaux sermens allons nous engager....
A quoi, lâche? A forcer le ciel à s'en venger?
Prétends-tu démentir, par un tel hymenée,
Ce que le Sort attend de la vertu d'Énée;
Et pouvoir dans les bras de Didon, en ces lieux,
Braver impunément les Destins & les dieux;
Trahir le sang des tiens, & souiller ta mémoire
Par les soins d'un amour si fatal à ta gloire?
Rougis, lâche, rougis d'avoir tant combattu;

Laisse sur ton amour décider ta vertu,
Donne de cet effort une marque éclatante.....
Mais la reine paroît: ô dieux, qu'elle est charmante!

SCÈNE III.

ÉNÉE, DIDON, BARSINE.

DIDON.

VEnez, prince, il est tems de faire un noble éclat:
L'amour doit l'emporter sur les raisons d'État.
Des princes Africains c'est trop craindre la plainte,
Il est temps que nos feux agissent sans contrainte,
Et que de mes sujets le respect & la foi
Reconnoissent en vous mon époux, & leur roi:
Faisons que notre hymen nous joigne & les détrompe;
Que la magnificence en seconde la pompe,
Et que je puisse voir dans ce jour fortuné,
Par les mains de Didon, un héros couronné.
C'est peu faire pour vous. Plût au ciel que mon âme,
Par un plus grand effort, pût vous marquer sa flamme,
Soumettre avec mon cœur tout l'univers en paix....

ÉNÉE.

C'est porter mon bonheur plus loin que mes souhaits,
Madame; & mon amour assuré de vous plaire,
Après un tel hymen, n'a plus de vœux à faire:
Mais....

DIDON.

Quoi! Vous vous troublez, Prince, lorsque pour vous....

ÉNÉE.

Oui, quoi qu'offre à mes yeux le nom de votre époux,
Prévoyant où ce choix vous expose & m'élève,
Contre moi, malgré moi, ma vertu se soulève.
Carthage sous vos loix, secondant votre espoir,
A rendu mille rois jaloux de son pouvoir,
Madame. Quand je vois contre mes feux timides
Les Gétules armés pour se joindre aux Numides,
Le fier Pigmalion préparer contre vous
Un fer qui fume encor du sang de votre époux,
Hiarbe dans ces lieux réduit par cette offense
A régler sur ce choix celui de sa vengeance;
Mon amour, pour vos jours justement alarmé,
Craint de perdre Didon, pour m'en voir trop aimé.
Ces rois, vous le sçavez, ne cherchent qu'à vous plaire;
L'espoir de votre main retient seul leur colère.
Si mon bonheur m'élève au rang de votre époux,
Que n'attenteront point leurs mouvemens jaloux?
Votre État est un bien que leur orgueil regarde....

DIDON.

Quand je ferme les yeux sur ce que je hasarde,
Que j'immole à mes feux la peur de les aigrir,
Est-ce Énée, est-ce lui qui me les doit ouvrir?
Laissez, laissez armer tous les princes d'Afrique;
L'amour, quand il est fort, est-il si politique?

ÉNÉE.

Votre trône, Madame, encor mal affermi,
Soutiendroit mal l'effort d'un puissant ennemi.
Malgré tous vos refus, Hiarbe vous adore;
Il n'est point alarmé d'un amour qu'il ignore.
Ce prince, après ce choix, peut troubler vos États,
Madame: ménageons son esprit & son bras;
Laissez-moi, par des soins que je me veux prescrire,
Fortifier vos murs, affermir votre empire,

Aguerrir vos sujets, afin qu'en votre État
Nous puissions soutenir ce choix avec éclat.
Pour lors de notre hymen & la pompe & la gloire
Feront voir....

DIDON.

C'est vous seul que mon cœur en veut croire,
Prince; & si mon amour m'a caché le danger
Où mon choix & ma main me peuvent engager,
J'aime mieux que toujours il le cache à ma vue,
Que d'en voir ma tendresse altérée, ou vaincue.
Allez, qu'un si beau feu ne perde plus de temps,
Que tous vos soins m'en soient des gages éclatans:
Donnez l'ordre par-tout, & souffrez que mon âme,
Par vos empressemens, juge de votre flamme.

ÉNÉE.

Je dois sacrifier mes jours à mon espoir,
Et je vais accorder ma flamme & mon devoir.

SCÈNE IV.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

DE quelqu'heureux succès qu'un tel espoir vous flatte,
Madame, je crains bien qu'un tel amour n'éclate;
Du joug d'un étranger vos sujets indignés,
Peuvent s'intéresser pour des rois dédaignés.

DIDON.

Dussé-je, après ce choix, pour croître mes alarmes,

Voir au pied de mes murs tout l'univers en armes ;
Dût le lit nuptial devenir mon tombeau,
Un tel époux rendra mon destin assez beau ;
Et mon amour sçaura braver ma destinée,
Si Didon peut mourir femme du grand Énée.
Ne m'offre point des maux que je me veux cacher.
Tu ne sçais point, Barsine, à quel point il m'est cher ;
Tu ne sçais point l'état où l'amour m'a réduite ;
Ma mort, ou notre hymen, en doit être la suite.
Sa perte est le seul mal que ma tendresse craint.
Jamais de tant d'amour un cœur ne fut atteint ;
Aussi jamais le ciel, témoin de sa victoire,
N'a produit un héros couvert de tant de gloire.
Je crois (& son aveu ne dément point nos yeux)
Qu'il est formé du sang des héros ou des dieux.

BARSINE.

Hiarbe, dont les soins.... Mais je le vois paroître.

SCÈNE V.

HIARBE, DIDON, BARSINE.

HIARBE.

QUelque amour qu'en mon cœur vos charmes aient fait naître,
Madame, vos froideurs ne m'ont que trop instruit
Que mon sort est d'aimer sans espoir & sans fruit.
En vain de ma douleur mon âme possédée,
Voudroit de tant d'amour vous tracer quelque idée,
D'un impuissant effort je flatterois mon feu,
Votre haine suivroit de trop près mon aveu.
Avant que votre hymen vous donnât à Sichée,

Mon âme de vos traits ſenſiblement touchée,
Madame, vous offrit Hiarbe pour époux,
Mon cœur s'étoit flatté de l'eſpoir d'être à vous;
Et quoiqu'un autre choix en fût la récompenſe,
Sans perdre mon amour, je perdis l'eſpérance.
La mort, de votre hymen ayant détruit les nœuds,
Réveillant dans mon cœur mon eſpoir & mes feux,
Mes ſoupirs & mes ſoins crurent toucher votre âme,
Toujours mêmes refus ont combattu ma flamme,
Toujours de mon amour l'injurieux mépris,
D'une ſi pure ardeur eſt devenu le prix.
Je ne viens point troubler, me plaignant de leur cauſe,
La tranquille froideur que votre cœur m'oppoſe,
Ni tâcher à forcer l'eſpoir d'un nœud ſacré,
De vaincre des refus dont je ſuis aſſuré.
De quelque rude coup dont je ſente l'atteinte,
Si je n'éteins mon feu, j'étoufferai ſa plainte;
Et votre haîne peut m'épargner en ce lieu,
Puiſque je ne m'y rends que pour vous dire adieu.

DIDON.

Quand le cœur de Didon, pour un roi magnanime,
Changeroit en amour ce que je ſens d'eſtime,
Prince, je vous l'ai dit, une ſévère loi
M'ôte la liberté de diſpoſer de moi:
L'Ombre de mon époux que j'adore en ſa cendre,
Aux loix d'un autre hymen me défend de prétendre.
Oublirois-je pour vous les ſermens ſolemnels
Que mon cœur prodigua juſqu'au pied des autels,
De ne mêler jamais d'autres ardeurs aux flammes
Dont les nœuds ſi chéris unirent nos deux âmes?
Je l'avoûrai, Seigneur, pour cet indigne effort,
Malgré vos feux, le mien ne peut être aſſez fort:
Des ſermens violés ſouvent le ciel s'offenſe.

HIARBE.

La douleur les fait faire, & l'amour en diſpenſe;

Et

Et, quel que soit le fruit que Sichée en reçoit,
Sa mort, sur votre cœur, ne lui laisse aucun droit;
Le souvenir d'un feu dont la mort nous dégage,
Ne présente à nos yeux qu'une funeste image;
Et l'amour dans un cœur qui prend un tel parti,
Ne peut former de nœud que trop mal assorti.
Voulez-vous, étouffant des mouvemens si tendres,
Au mépris d'un beau feu, soupirer pour des cendres?
Croyez-vous, quelqu'éclat dont vous couvre son nom,
Qu'un désespoir sans fruit doive forcer Didon,
Pour des mânes errans dans des demeures sombres,
D'être sourde aux soupirs, & fidelle à des Ombres?
Non, non; c'est s'imposer une trop dure loi,
Ce cœur se peut donner sans lui manquer de foi;
Et, de quelque fierté que votre cœur se pique,
Madame, il est encor des héros en Afrique.

DIDON.

Seigneur, laissez agir ma vertu librement;
Devenez mon appui, sans être mon amant;
Opposez aux tyrans qui s'arment pour ma perte,
L'ardeur de m'en venger que vous m'avez offerte:
Bravons-en, s'il se peut, l'orgueil de tant de rois,
Énée est un héros fameux par mille exploits;
Qu'à seconder son bras votre valeur s'apprête.
Sa main, en ma faveur, à s'armer toute prête,
Deviendra de mon trône un si puissant appui....

HIARBE.

Vous vous flattez, Madame, ou jugez mal de lui;
Et pour vous sa valeur foiblement s'intéresse.

DIDON.

Je réponds de son cœur: que cette crainte cesse;
Je connois sa vertu.

HIARBE.

Ceſſez de vous flatter,
Votre intérêt n'a rien qui le puiſſe arrêter ;
En vain un tel ſecours flatte votre eſpérance,
Des ſoins de votre État ſon départ le diſpenſe ;
Un devoir plus preſſant le dérobe à nos yeux,
Et ce héros enfin abandonne ces lieux.

DIDON.

Seigneur, que dites-vous ?

HIARBE.

Que la flotte d'Énée
S'apprête à faire voile, & ſuit ſa deſtinée ;
Que, pour quitter ces bords, cette nuit, au plus tard,
Ses ordres ſont déja donnés pour ſon départ.

DIDON.

Pour ſon départ ! Holà, gardes, qu'on cherche Énée.
Prévenons la douleur d'en être abandonnée ;
Dans ſon éloignement mon cœur prend trop de part ;
Ma mort ſuivroit de près ce funeſte départ.

HIARBE.

Dieux ! qu'entends-je ?

DIDON.

Oui, Seigneur, il n'eſt plus temps de feindre,
J'ai forcé trop long-tems ma flamme à ſe contraindre.
Je l'adore, & le perds, ce perfide ! Seigneur,
Si vous ſçavez aimer, jugez de ma douleur.

HIARBE.

Plût au ciel que ce cœur accablé de la ſienne,
Jugeât en ma faveur auſſi-bien de la mienne !

DIDON.

D'un sort bien différent nous nous plaignons tous deux.
Jamais d'aucun espoir je n'ai flatté vos feux;
Je n'ai jamais tâché d'unir avec adresse
Le secours des sermens à ma feinte tendresse:
Mais, Seigneur, cet ingrat qui s'apprête à partir,
M'a donné tout l'amour qu'il feignoit de sentir.
Ses soins & ses sermens, prodigués sans scrupule,
Auroient surpris peut-être une âme moins crédule:
Ses soupirs me marquoient tant d'amour, qu'en secret
Mon cœur, pour s'acquitter, ne voyoit qu'à regret
Que la main de Didon, à l'hymen toute prête,
N'avoit qu'une couronne à mettre sur sa tête.
Et l'ingrat me trahit! O dieux! dont la rigueur.....
Va le trouver, Barsine, & lui peins ma douleur;
Sur un départ si prompt, il faudra qu'il s'explique.
Dis-lui que sans sujet il fuit les bords d'Afrique;
Qu'aucun de mes Sujets par ses coups abattu,
Sous les drapeaux des Grecs n'a jamais combattu;
Qu'aucun d'eux, de sa mort ne s'est fait une joie;
Que jamais Tyrien n'a vu les murs de Troie.
Soulève les remords de ce perfide amant,
Barsine, & le conduis dans mon appartement.

SCÈNE VI.

HIARBE, seul.

QUe vois-je? Quel transport vient d'agiter son âme!
Quel éclat! c'est donc là le fruit de tant de flamme!
L'ingrate! c'est donc là l'effet de ses sermens!
Sa douleur a trahi tous ses déguisemens,

Et ce coup imprévu, forçant sa retenue,
Ne m'a que trop instruit d'une flamme inconnue.
Quoi! lorsqu'elle a besoin, méprisant tant de rois,
Du secours de ses pleurs pour soutenir son choix;
Quand notre aveuglement, malgré toute sa haîne,
La rend de notre sort arbitre souveraine,
Un étranger pourra, séduisant ses desirs,
Jouir impunément du fruit de nos soupirs!
Didon, jusqu'à ce jour si sensible à la gloire,
Pourra, par un hymen fatal à sa mémoire,
Au mépris de nos feux, admettre dans son lit
Un prince fugitif que les dieux ont proscrit!
Il faut que notre amour, comme le sien, s'explique.
Hélas! sans moi ce prince abandonnoit l'Afrique;
Mon imprudence seule a causé cet éclat.
Mais puisque, sans la voir, il quittoit son État,
Le cœur de ce héros, peu sensible à ses charmes,
Redoute sa fureur plus qu'il ne craint ses larmes,
Sans doute; & son amour répond mal à son feu;
Secondons ses desseins, pour en tirer l'aveu.
S'il veut fuir de ces lieux, favorisons sa fuite,
Mettons-le hors d'état d'en craindre la poursuite:
Et, s'il faut que l'hymen soit le fruit de leurs feux,
Rendons-en le moment funeste à tous les deux.

Fin du premier Acte.

LE NOUVEAU *MARIÉ*,

PREMIER INTERMÈDE.

ACTEURS.

MONSIEUR VILAIN, Conseiller d'un Présidial.

MADAME BRIONET, veuve.

MADEMOISELLE LUCIE, sa fille.

MONSIEUR DAMIS, son fils.

SANS-SOUCI, valet de M. Vilain.

La Nourrice du logis.

La Scène est chez Madame Brionet, à Paris.

LE NOUVEAU MARIÉ,

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. VILAIN, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

JE vous le dis, Monsieur, dussé-je vous déplaire,
Votre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire.
Quel déplaisir secret vous rend mortifié?
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.
A peine a-t-on fini cette cérémonie,
Et, loin de faire honneur à votre compagnie,
Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens
De ce que vous avez d'amis & de parens,

Quand, pour vous embraſſer, chacun ſe fait de fête,
Vous vous mordez les doigts, & ſecouez la tête;
Et, quoi qu'en votre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaiſir qu'à réver à l'écart.
Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de noces?

M. VILAIN.

Oui, morbleu! je ſuis las de voir tous ces carroſſes
Fondre de toutes parts ici plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des courtiſans profès,
Dont l'abord, à mes ſoins fourniſſant de matière,
Joint au fracas de cour leur humeur familière;
Et qui, ſans être amis, conviés, ni parens,
Accablent ma moitié de leurs ſaluts fréquens.

SANS-SOUCI.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne s'en peut défendre;
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et, ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous vous aurez fait retraite;
Car Madame a du bien, elle eſt jeune & bien faite;
Vous, le fils d'un marchand opulent & légal,
Et conſeiller, de plus, d'un bon Préſidial,
Rempli de gens ſçavans, qui, ſur quoi qu'on conteſte,
Entendent preſque tout le Code & le Digeſte,
Et qui, quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne ſommes que ſept qui ne l'entendons point:
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'eſt que ma femme veut, pour achever la fête,
Avoir la comédie ici ce ſoir.

SANS-SOUCI.

Tant-mieux.

M. VILAIN.

Ces fadaiſes n'ont rien pour moi que d'ennuyeux;
Ce ſont amuſemens pour le peuple ſtupide,
Dont la plaiſanterie eſt toujours inſipide;
De plus, la comédie attirera céans
Des maſques importuns, des coquets fainéans,
Qui croiſſent mon chagrin, lorſque leur joie augmente.
Ma femme à coqueter a déja quelque pente,
Et quelquefois l'appas d'un diſcours engageant....
Enfin il ſeroit bon d'épargner cet argent.
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire.
J'en vais dire à l'inſtant quatre mots à ſa mère,
L'en dégoûter, de peur que, ſi l'on la prévient,
Elle ne ſoit d'avis.... Mais je la vois qui vient.

SCÈNE II.

MONSIEUR VILAIN, MADAME BRIONET, SANS-SOUCI.

Mᵉ BRIONET.

QUoi, Monſieur! quand chacun à danſer s'étudie,
Faire le ſix derriere, & fauſſer compagnie!
Quelle raiſon vous force à vous cacher de nous?
Allons, je veux danſer les cinq pas avec vous:
Nos violons ſont bons, leur ſymphonie eſt douce;
Venez, pour m'imiter, mettre bas votre houſſe,
Mettre le monde en train de ſe bien divertir.

M. VILAIN.

S'il ſe divertit mal, Madame, il peut ſortir.

L'hymen a ſes chagrins, & ſa cérémonie
Réduit aſſez ſouvent la joie à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.

Mᵉ BRIONET.

A quoi bon ce diſcours? En êtes-vous fâché,
Vous, dont l'empreſſement d'entrer en ma famille,
Témoignoit tant d'amour & de ſoins pour ma fille?

M. VILAIN.

Madame, ce n'eſt pas faute d'empreſſement;
Mais je ſuis ſon époux, & j'étois ſon amant;
Et depuis que ſur moi ce nouveau titre opère,
J'ai bien à ſoutenir un autre caractère:
Elle eſt jeune, il pourroit n'y faire pas trop ſûr,
Et ſa tête eſt un fruit qui n'eſt pas encor mûr.

Mᵉ BRIONET.

Être femme à quinze ans, n'eſt pas choſe nouvelle:
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la choſe alloit,
Et que dès ce temps-là votre honneur chanceloit.

Mᵉ BRIONET.

Quand vous pouvez trouver quelque trait de ſatyre,
Vous chercheriez les gens quinze jours pour leur dire;
Et toujours le diſcours vous ſemble mal tourné,
Si de vingt mots piquans il n'eſt aſſaiſonné.
Toujours votre chagrin, qui s'en fait une étude,
De quelque coup de dent attaque la plus prude:
Votre bile, acharnée à déchirer les gens,
Donne à tout ce qu'on fait toujours un mauvais ſens;
Et l'aigreur de l'eſprit que cette tête loge,
Verſe ſouvent du fiel juſques ſur un éloge.

Mon gendre (car enfin je puis vous parler franc)
Cela ne ſied point bien aux gens de notre rang :
Uſez-en comme moi, laiſſez-là la ſatyre ;
Je connois vos défauts. Quelqu'un m'entend-il dire
Qu'un gendre tel que vous n'étoit pas bien mon fait ;
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait ;
Que, pour être cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſelle & la bride ?
Ce ſont des vérités, vous le ſçavez fort bien :
Cependant je les ſçais, & ſi, je n'en dis rien.
Imitez ma méthode, & que chacun ſe loue....

M. VILAIN.

Votre diſcrétion eſt grande, je l'avoue ;
Mais vous m'obligerez, Madame, ſur ce point,
De ne me dire plus que vous n'en parlez point.
Cependant dites-moi ſi cette comédie,
Que votre fille veut avoir, quoi qu'on en die,
Eſt un régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait de quoi régaler votre caducité ?

Me BRIONET.

Pourquoi non ? Quoique vieille, il en eſt de riſibles,
Où les plus ſérieux peuvent être ſenſibles,
Pleines de mots plaiſans.

M. VILAIN.

Du comique, morbleu !
Du comique chez vous ! Cela n'eſt bon qu'au feu.
Ces mots que vous nommez plaiſans, ſont des ſottiſes,
Qui n'ont point pour témoins de femmes bien appriſes.
Les poſtures des gens, leurs grimaces, leurs tons,
Sont à craindre céans, pour plus de cent raiſons.

Me BRIONET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en déſeſpère,
Et qu'au bout de neuf mois notre épouſe très-chère,
Par les impreſſions que l'eſprit y reçoit,
Nous faſſe des magots comme ceux qu'on y voit?
Eſt-il rien ſi contraire aux jeunes mariées?

Mᵉ BRIONET.

Hé bien! il en faut voir qui ſoient moins égayées,
Quelque pièce en machine, & le faire ſçavoir....

M. VILAIN.

Fi! c'eſt pis quatre fois. Le grand plaiſir de voir,
Sur des monſtres formés d'oſier & de détrempe,
Des dieux plus mal montés qu'un ſablonnier d'Etampe,
Pendus dans des cartons comme dans des étuis,
Qui deſcendent du ciel comme un ſceau dans un puits!
On ne voit applaudir de ſemblables caprices,
Que par des Allemans, ou des courtauds novices,
Par des badauds errans dans leur oiſiveté,
Qui croyent, décidant ſur chaque nouveauté,
Être honorés, après leurs viſites fréquentes,
Du nom de bel-eſprit, par des lettres patentes:
Mais les gens de bon goût....

Mᵉ BRIONET.

Pour vous voir ſatisfait,
Un ſujet ſérieux ſera mieux notre fait.

M. VILAIN.

Que penſez-vous y voir? Un héros à nazarde,
Amant triſte & dolent d'une amante braillarde;
Entêté d'un objet où ſon cœur s'eſt fixé,
Plus contrit quatre fois qu'un procureur taxé:

Des rois dont l'on ne craint l'effort ni les menaces,
Guindés sur de grands mots comme sur des échâſſes,
Qui font briller aux yeux d'un ſpectateur ſurpris,
Des vertus de théâtre, ainſi que des habits.
Pour des gens éclairés, ce plaiſir eſt trop mince.

Mᵉ BRIONET.

Ah! ſi Monſieur Damon n'étoit point en province,
Il nous feroit jouer quelque pièce de lui:
C'eſt le premier auteur; par un goût d'aujourd'hui,
Il nous lit ce qu'il fait; & les délicateſſes....

M. VILAIN.

Ah, bon! je le connois, il fait de bonnes pièces!
On diſoit qu'il étoit au bout de ſon rollet;
Mais il en fait venir la charge d'un mulet,
Et s'achette un brevet (ou la nouvelle eſt fauſſe)
De poëte en magaſin, pour les vendre par groſſe:
Mais puiſqu'il eſt abſent, c'eſt pour une autre fois.
Nous pourrons, l'attendant, faire à loiſir un choix;
Et, ſi vous m'en croyez, Madame, quoi qu'on die,
Nous n'aurons point céans, ce ſoir, la comédie.

Mᵉ BRIONET.

Hé bien! n'en ayons point, puiſque c'eſt votre avis;
Je vais en avertir & ma fille, & mon fils;
L'un & l'autre pourroient avoir donné quelqu'ordre.

M. VILAIN.

L'un ni l'autre, ma foi, n'en voudront pas démordre;
Si vous ne vous ſervez de votre autorité.

Mᵉ BRIONET.

Cela vaut fait, Monſieur, c'eſt un point arrêté;

Puiſque vous le voulez, je vais vous ſatisfaire.
Adieu.

M. VILAIN.

C'eſt m'obliger, je ne ſçaurois m'en taire.

SCÈNE III.

M. VILAIN, SANS-SOUCI.

M. VILAIN.

CEci va bien. La vieille étant de mon parti,
Ma femme en pourra bien avoir le démenti:
Je ferai, ſupprimant céans la comédie,
Avorter les projets de leur galanterie.

SANS-SOUCI, *bas.*

Madame vient.

M. VILAIN.

Bien-tôt nous en ſçaurons l'effet.
C'eſt elle.

SCÈNE IV.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCI.

LUCIE.

ENfin, Monsieur, vous êtes satisfait:
De ces façons d'agir que voulez-vous qu'on die?
Comment! nous marier sans voir la comédie,
En carnaval, des gens de notre qualité!
Je ne vous comprends pas, Monsieur, en vérité.
Vous la contremandez, & la chose est possible.
L'ordre, je vous l'avoue, est du dernier terrible.
Il falloit donc d'abord s'en être défendu.

M. VILAIN.

Écoutez, entre nous, c'est de l'argent perdu:
Mais je sçais un secret que personne ne trouble;
De la voir tous les jours, sans qu'il en coûte un double;
Ce secret va gâter tous les comédiens.

LUCIE.

Vous sçavez des secrets....

M. VILAIN.

En voici les moyens.
Il faut, pour s'en servir, sans insulter sa bourse,
Chercher, en gens d'esprit, le plaisir dans sa source;
Rire aux dépens des fous dont on voit en tous lieux,
De ces originaux qui nous crèvent les yeux,
De qui les jours, semés d'aventures folâtres,

De cent sujets plaisans fourniſſent les théâtres.
Sans se voir en ces lieux condamnés aux dépens,
Il faut étudier les sottiſes du temps;
Et, suivant à dauber sa pente naturelle,
S'en faire chaque jour une pièce nouvelle.
C'est par ce beau secret que l'on peut aujourd'hui,
Sans débourser d'argent, rire aux dépens d'autrui.

LUCIE.

Pour moi la comédie est toujours fort plaisante,
J'y trouve des beautés dont le plaisir enchante;
Rien ne peut égaler celui que j'y reçoi,
Et le métier d'un poëte a des charmes pour moi,
Qui me font admirer tout ce qui s'y demêle.

M. VILAIN.

C'est un métier gâté, tout le monde s'en mêle;
Quand j'y songe, morbleu! je tombe de mon haut.
Il n'est pas aujourd'hui jusqu'au moindre courtaud,
Dans la démangaison d'exercer son génie,
Qui ne soit le bourreau d'un vers qu'il estropie:
La rage de rimer, qui le tient au collet,
Lui fait craindre de voir sa Minerve au filet;
Sa tête croit pouvoir, avec quelque grimace,
Au bout de son comptoir transplanter le Parnasse;
On le voit marmotant quelque bisarre ton,
Près d'accoucher d'un vers qu'il veut mettre en chanson,
Et qui, fier des beaux arts dont son esprit se pique,
Aune son drap en vers, & le coupe en musique.

LUCIE.

Mais, dites-moi, Monsieur, à quoi bon ce courroux?
Cela n'est pas nouveau, vous en étonnez-vous?
Ils rencontrent toujours quelqu'un qui les en loue;
Outre qu'assez souvent....

M. VILAIN.

Il eſt vrai, je l'avoue;
Cela n'eſt pas nouveau, car chacun aujourd'hui
Néglige ſon métier, & fait celui d'autrui:
Mais, depuis l'artiſan juſqu'aux gens à carroſſe,
Le medecin bavard veut parler de négoce;
Le marchand veut parler de caſſe & de ſéné;
Le peintre, d'un concert bien ou mal ordonné;
L'ignorant hobereau, de Térence & de Plaute;
Le maltôtier, de vers; le poëte de maltôte;
L'homme de cour, de l'air dont on fait un contrat;
L'abbé, de contr'eſcarpe. On voit un avocat
Faire le courtiſan, dépouillé de ſoutanne;
Le gendarme Ecoſſois, qui parle de chicane;
Le drapier, qui décide en petit potentat,
Du fond d'un magaſin, des affaires d'État;
Et le marchand de vin, de qui l'eſprit s'exerce,
Qui met d'abord un muid de nouvelles en perce.

LUCIE.

Les gens qu'on a priés, Monſieur, pourront crier;
Après s'être attendus....

M. VILAIN.

Il faut les déprier.

LUCIE.

Mais on n'en uſe point à Paris de la ſorte;
Ils ſe tiendront choqués.

M. VILAIN.

Choqués, ſoit; que m'importe?

LUCIE.

Par ces ordres donnés, Monſieur, à contre-temps,

Voulez-vous apprêter à rire à tous venans?
Voulez-vous que de nous tout le monde se rie?

M. VILAIN.

Tant-mieux, ils n'auront pas besoin de comédie.

LUCIE.

Quoi que vous en disiez, s'ils se moquent de nous,
C'est un affront pour moi qui retombe sur vous.

SCÈNE V.

M. VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCI, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

MAdame, venez voir....

LUCIE.

Que voulez-vous, nourrice?

LA NOURRICE.

Vive les gens de cœur, & meure l'avarice!
Je viens de voir venir tous les comédiens,
Il en vient d'arriver trois carrosses tout pleins;
Ils sont tretous dorés comme ces beaux carrosses,
Et nous rirons tantôt, dit-on, tant qu'à des noces.
Votre père les vient d'amener.

M. VILAIN.

Le pendard!
Nourrice, va, morbleu! lui dire de ma part,

Qu'il peut les renvoyer, ou que, devant qu'on sorte,
Les fenêtres céans leur serviront de porte.
Les mander malgré moi! c'est donc pour m'insulter?
Dis-leur que, si je suis obligé d'éclater....

LA NOURRICE.

Je n'ai garde, Monsieur, de leur aller rien dire.

M. VILAIN.

Pourquoi non?

LA NOURRICE.

On m'a dit qu'ils nous feront tant rire....

LUCIE.

Puisqu'ils sont arrivés....

M. VILAIN.

J'entends à demi-mot;
Du frère & de la sœur c'est un secret complot:
Mais s'il faut qu'à les voir vous soyez destinée,
Vous y pourrez, ma foi, rire pour une année.
Votre frère paroît. Je le vais relancer.

SCÈNE VI.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, LA NOURRICE, DAMIS.

DAMIS.

Monsieur, la comédie est prête à commencer.

M. VILAIN.

Enfin, malgré mes dents, contrariant beau-frère,

Votre esprit jusqu'au bout soutient son caractère.
Et les comédiens venus à mon insçu....

DAMIS.

Vous les contremandiez; mais je ne l'ai point sçu;
Et lorsqu'on m'a céans cherché pour me l'apprendre;
J'étois déja sorti, de peur de faire attendre.

M. VILAIN.

Vous aimez le grand bruit, beau-frère, & les grands frais:
Mais quels comédiens sont-ce?

DAMIS.

Ceux du marais.

M. VILAIN.

Du marais! du marais! Je crois qu'on s'étudie....

DAMIS.

Comment!

M. VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la comédie?

DAMIS.

Ont-ils accoutumé de la donner *gratis?*

M. VILAIN.

Iroit-on autrement, mon cher, à votre avis?

DAMIS.

Moi, je les ai cru bons, leur équipage est riche;
Leurs pièces....

M. VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'affiche?
Les acteurs inconnus de ce lieu déserté

Sont d'un plant qui jamais n'eſt bon que tranſplanté.
Jamais, ſortant chez eux d'une pièce nouvelle,
Entend-on : Hé ! laquais de Madame une telle ?
Y trouve-t-on jamais ce cortége nombreux
De pages, de laquais, de carroſſes pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautés d'un ouvrage.
Jamais auteur de nom leur donna-t-il un vers ?
Il faut que le beau-frère ait l'eſprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des auteurs, & ce ſont des indices....

M. VILAIN.

Oui, l'on dit qu'il leur vient cinq ou ſix auteurs Suiſſes.
Pauvre dupe !

DAMIS.

Il falloit plutôt me l'avoir dit.

M. VILAIN.

Mais, ſi je puis céans avoir quelque crédit,
C'eſt en les renvoyant que la choſe ſe prouve.

DAMIS.

Ils ſont payés, Monſieur.

M. VILAIN.

C'eſt le pis que j'y trouve.
Ils ſont payés ? Cela ſe peut-il pardonner ?
Et quelle pièce encor nous faites-vous donner ?

DAMIS.

Leur *Ambigu Comique ;* on dit que cette idée.....

M. VILAIN.

Je ſçais bien : autrement c'eſt la *Didon* lardée

D'intermèdes, dit-on, n'êſt-il pas vrai?

DAMIS.

Fort bien.

M. VILAIN.

La troupe du marais!.... Cela ne vaudra rien.

DAMIS.

L'idée en eſt nouvelle; & même je m'étonne
Qu'elle ne ſoit tombée en l'eſprit de perſonne,
Et comment quelqu'auteur ne s'eſt point aviſé....

M. VILAIN.

A cela, qui, morbleu! voudroit s'être expoſé?
Qui voudroit avoir eu la viſion fantaſque
D'habiller ſans reſpect la tragédie en maſque,
D'en faire avec la farce un mariage impur?
L'idée a quelque choſe en elle de ſi dur,
Qu'un ſemblable projet, en bonne politique,
Devroit s'être attiré la cenſure publique.
Je n'en ſçaurois, morbleu! parler qu'avec chaleur:
Mais ſi pour mes péchés Dieu m'avoit fait auteur,
J'aurois fait trop de fond ſur mes délicateſſes,
Pour appeller la farce au ſecours de mes pièces:
Un ſemblable projet ne m'eût jamais tenté;
Et, quelque grand ſuccès qui pût m'avoir flatté,
Je n'aurois jamais pu, pour les voir applaudies,
En poëte cuiſinier farcir mes tragédies.

DAMIS.

Je ne veux point ici combattre vos raiſons;
Mais voyons-la, Monſieur, & nous en jugerons.
Quelquefois ſans ſujet on a l'âme obſedée.

M. VILAIN, *à Madame Brionet, montrant Damis.*

La troupe du marais, & la Didon lardée!

Juste ciel! non, morbleu! je n'en puis revenir.

DAMIS.

Peut-être que tantôt vous pourrez convenir
Que la troupe & la pièce ont de quoi satisfaire.

M. VILAIN.

Des badauds comme vous; qu'en dites-vous, beau-frère?

SCÈNE DERNIÈRE.

MADAME BRIONET, M. VILAIN, DAMIS, LA NOURRICE, &c.

Mᵉ BRIONET.

Allons donc, mes enfans; que faites-vous là tous?
Entrez; pour commencer, on n'attend plus que vous.
Allons, mon gendre, allons, quoique vieille & ridée....

M. VILAIN.

La troupe du marais, & la *Didon lardée!*

Mᵉ BRIONET.

Que nous va-t-il conter? Allons.

M. VILAIN.

J'entre avec vous.
Mais, si l'on m'y retient, qu'on me donne cent coups.

Fin du premier Intermède.

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE;

TRAGÉDIE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

Ous le verrez, Madame, & Philon vous l'amène.

DIDON.

Non; cette trahiſon ne ſe conçoit qu'à peine.
Se peut-il que ma gloire, & ſes foibles appas,

Aient mis dans un héros des sentimens si bas ;
Et que, malgré l'état où l'ingrat m'a réduite,
Il n'ait feint de m'aimer que pour hâter sa fuite ?
Se peut-il ?....

BARSINE.

Ce héros peut n'avoir point de part
Aux soins que les Troyens prennent pour leur départ ;
Votre crainte vous rend votre douleur trop chère.

DIDON.

Hélas ! que cette erreur auroit de quoi me plaire,
Si ce cœur, trop sensible aux maux que je prévoi,
Ne pouvoit justement se plaindre que de moi !
De ses lâches desseins je suis trop bien instruite ;
Achate avoit donné ses ordres pour sa fuite ;
L'ingrat me fuit sans peine, & me perd sans regret.
Les siens, de son départ avertis en secret,
Prêts à quitter les lieux dont je fais leur asyle,
Pour rentrer dans leurs bords, abandonnoient la ville.
Je l'ai sçu ; c'est en vain que je voudrois flatter
L'amour que j'ai pour lui, du plaisir d'en douter.
Mes feux, pour cet ingrat, ont de trop foibles charmes.

BARSINE.

Croyez-vous que son cœur tienne contre vos larmes,
Madame, & que ses yeux, fermés sur tant d'amour,
Le laissent sans douleur partir de cette cour ?
Avec tant de beauté vous ne devez pas craindre....

DIDON.

Hélas ! Barsine, hélas ! qu'une amante est à plaindre,
Qui croit que sa beauté puisse parfaitement
Répondre à la fierté du cœur de son amant !
Nos charmes, de leurs cœurs sont de trop foibles gages ;
Les plus rares objets font des amans volages ;
Et, quelqu'éclat qu'on doive à la faveur des dieux,

Le cœur n'eſt pas toujours d'accord avec les yeux:
Auſſi n'ai-je pas cru, ſur la foi de mes charmes,
Avoir ſoumis l'ingrat qui fait couler mes larmes;
Ses ſermens redoublés, & ſes ſoins aſſidus,
Ses ſoupirs & les miens ſi ſouvent confondus,
Sa tendreſſe ſans ceſſe à me plaire occupée....
Hé! quelle autre que moi ne s'y ſeroit trompée?
Ses regards empreſſés, ſes vœux, ſa feinte ardeur,
Avoient, pour me trahir, ſéduit juſqu'à mon cœur.

BARSINE.

Peut-être que ſenſible à l'ennui qui vous preſſe,
Madame, ſes ennuis vous rendront ſa tendreſſe.

DIDON.

Barſine, il me la doit; tu ſçais tout mon ſecret.
Qu'ai-je pu pour l'ingrat, que mon amour n'ait fait?
Ai-je rien négligé dans l'ardeur de lui plaire,
Pour me le rendre aimable, ou pour me rendre chère?
Le perfide a-t-il vu ſon amour combattu?
Ai-je caché le mien? Par quel crime ai-je pu,
Immolant tout au feu que je ſens pour Énée,
Mériter la douleur d'en être abandonnée?
Hélas! hors cet amour qui me le rend trop cher,
Mon cœur ne ſe peut rien juſtement reprocher.

BARSINE.

De lui-même bien-tôt vous le pourrez apprendre;
Il doit ſe rendre ici.

DIDON.

Qu'il eſt lent à s'y rendre!
Et que de ſa froideur mon amour effrayé,
Me fait craindre le prix dont je le vois payé!
Il vient. A ſon aſpect ma crainte ſe redouble.
(*Après l'avoir obſervé.*)
Barſine!... Ah! mon malheur ſe lit dedans ſon trouble;
Mais apprenons à quoi mes feux ſont deſtinés.

SCÈNE II.

DIDON, ÉNÉE, BARSINE.

DIDON.

HÉ bien ! il est donc vrai que vous m'abandonnez,
Ingrat ! & que vos soins, me cachant votre fuite,
Me livrent aux ennuis où vous m'avez réduite !
Quoi ! pour vous retenir, tant de soupirs ardens,
Ma tendresse, vos soins, mes larmes, vos sermens,
Ni l'offre d'une foi que je reçus pour gage
D'un hymen qui devoit s'accomplir dans Carthage,
Ni la mort de Didon réduite au désespoir,
Sur ce cœur endurci ne trouve aucun pouvoir !
Car enfin, trop d'amour règle ma destinée,
Pour survivre un moment à la perte d'Énée.
Vous le sçavez, cruel ! l'espoir d'un tel époux
Ne m'a laissé de cœur, ni des yeux que pour vous :
Mes refus pour des rois, de qui l'amour s'explique,
Ont armé contre moi tous les princes d'Afrique :
Mes sujets, irrités de me voir engager
A soumettre Carthage aux loix d'un étranger,
Ont joint insolemment le murmure à la plainte.
Ce scrupule à mes feux n'a point donné d'atteinte ;
J'ai forcé, vous rendant plus cher & moins suspect,
Leur murmure au silence, & leur zèle au respect ;
Je vous ai, dans ces murs, contre votre espérance,
Offert, avec mon cœur, mon trône & ma puissance ;
Vos souhaits n'ont jamais prévenu mes bontés ;
Cependant, cependant, ingrat ! vous me quittez !

ÉNÉE.

De ces bontés pour moi j'ai trop prévu la suite,

Pour fonder mon bonheur sur l'espoir de ma fuite ;
Et je n'ai prétendu, Madame, dans ce jour
Vous cacher mon départ, non plus que mon amour.
Les dieux me sont témoins, que jamais tant de flâme,
Pour un objet si cher, n'a triomphé d'une âme.
Avec combien d'horreur je me sens préparer
Au funeste moment qui m'en doit séparer !

(*La voyant pleurer.*)

Hélas ! le désespoir qu'à mes ennuis ajoûte
Le cours précipité des pleurs que je vous coûte ;
Ne me laisse rien voir d'égal à sa rigueur,
Madame, & vous pouvez en croire ma douleur.
Si le ciel, dont la loi vous trahit & me presse,
M'eût laissé sur mon choix consulter ma tendresse,
J'aurois avec éclat sacrifié mes jours
Aux douceurs d'un hymen si cher à nos amours :
Mais, loin de vous trahir, pour me charger d'un crime,
Aux volontés des dieux je me livre en victime ;
Ils ont mis le destin des Troyens dans mes mains,
Leur faveur nous promet l'empire des Romains,
Et qu'un jour de ce sang, que leur bonté seconde,
Il naîtra des héros maîtres de tout le monde.
Réduit à vous aimer, & forcé d'obéir,
Jugez si mon amour aspire à vous trahir :
Des décrets des Destins instruit par tant d'Oracles,
Que pourrois-opposer ?....

DIDON.

Tu crains ces vains obstacles,
Crédule ! & satisfait, pour des projets si grands,
D'avoir, de ta grandeur, les Destins pour garants,
Tu veux donc, immolant ta flamme à leur caprice,
De mes jours & des tiens leur faire un sacrifice,
Et croire aveuglément, en me manquant de foi,
Quelque dieu que les Grecs ont séduit contre toi ?
Veux-tuque tes malheurs nous fassent voir Énée,

Eſclave des Deſtins, & monarque en idée,
Sacrifier ſes jours au deſir tant vanté
De donner des héros à la poſtérité,
Et faire ſon bonheur, à la merci de l'onde;
Du chimérique eſpoir d'être maître du monde?
Si de quelque bonheur le ciel flatte tes vœux,
Ingrat! attirons-en tout l'effet ſur nos feux;
Partage dans ces lieux, le forçant d'y ſouſcrire,
Ton bonheur avec moi, comme moi mon empire;
Et ne va point commettre à la rigueur des flots
Tes Pénates, tes jours, ma vie & mon repos.
Si ta Didon en pleurs ne peut forcer ton âme
A ſoumettre à l'hymen....

ÉNÉE.

Eh! le puis-je, Madame;
Que puis-je en ſa faveur, quand la rigueur des dieux
Preſſe l'inſtant fatal de nos triſtes adieux?
A ce mot, la douleur qui s'offre à votre vue,
Vous peut être un témoin de l'ennui qui me tue:
Malgré de ſi beaux feux, un rigoureux devoir
Me prive pour jamais de l'eſpoir de vous voir;
Ma mort ſeule à mes maux peut donner du remède;
A de ſi rudes coups toute ma vertu cède.
Je mourrai du regret d'avoir pu vous trahir;
L'horreur m'en fait frémir; mais il faut obéir.
L'eſpoir de voir l'hymen nous unir l'un & l'autre
Flatteroit vainement ma douleur & la vôtre.
Un ordre ſouverain me dérobe à vos yeux.

DIDON.

Non, traître! tu ne fus jamais du ſang des dieux;
Pour ſe mêler au tien, la ſource en eſt trop pure;
Ta vanité, perfide, en ſoutient l'impoſture.
Mais ſi, malgré Didon qui tâche à t'arrêter,
Tu te fais un plaiſir du ſoin de la quitter,

De voir couler les pleurs d'une reine affligée;
Traître! crains la fureur d'une amante outragée.
Mon pouvoir, dans ces murs, a de quoi me flatter;
Je puis.... Ne force point ma douleur d'éclater,
Cruel! ne deviens point à toi-même contraire;
Ton cœur peut d'un soupir désarmer ma colère.
Laisse-moi consulter l'amour que j'ai pour toi;
Ne souffre pas, ingrat! qu'en me manquant de foi,
L'ardeur de t'en punir ait pour moi quelques charmes;
Ma vengeance à mes yeux coûteroit trop de larmes.

ÉNÉE.

Si mes jours vous sont chers, ne me contraignez plus
D'opposer à vos feux ma gloire & mes refus;
Ne souffrez pas qu'un cœur que le Destin entraîne,
En méprisant les dieux, se charge de leur haîne.
Madame, leur courroux, à mes douleurs égal,
Rendroit à votre amour notre hymen trop fatal:
Immolez aux malheurs dont ma flamme est suivie
Votre ressentiment, comme je fais ma vie.
Ma flamme ne sçauroit y songer sans trembler;
Mais enfin quelqu'ennui qui nous doive accabler,
Quelqu'affreux désespoir que le vôtre me cause,
Quelques sévères loix que tant d'amour m'impose,
Tout ce qu'a de douceurs l'offre de votre main,
Est un bonheur pour moi dont je me flatte en vain.
La rigueur de mon sort me défend d'y prétendre,
Madame; il faut partir, je ne m'en puis défendre;
Mon cœur jusqu'à la mort sçaura me reprocher.....

DIDON.

Hé bien! puisque de moi rien ne te peut toucher,
Perfide, souviens-toi que Didon méprisée
Peut trouver dans ses murs jusqu'à ta perte aisée;
Du sang de tes Troyens faire rougir nos eaux;
Mettre en cendre; d'un mot, à tes yeux, tes vaisseaux;

Réduire dans ce cœur, où je n'ai plus de place,
Ton orgueil impuissant, au besoin de ma grâce;
Aux yeux de tout mon peuple, & de toute ma cour,
Punir ta perfidie, & venger mon amour;
Mettre, malgré le Sort, ton espoir, tes Oracles,
Entre le Tybre & toi d'invincibles obstacles;
Et, malgré tous les dieux armés en ta faveur,
Disposer de tes jours, au défaut de ton cœur.
Après m'avoir vanté les loix que tu m'imposes,
Trahis-moi, si tu peux; & me fuis, si tu l'ôses.

ÉNÉE, *l'arrêtant.*

Madame, demeurez.

DIDON.

Que je demeure, ingrat!
Veux-tu de ma douleur un plus funeste éclat?
Est-il pour l'augmenter quelque nouvel outrage,
Dont ta bouche & ton cœur m'aient réservé l'image?
Crois-tu pouvoir plus loin porter mon désespoir?
Ingrat! tu n'auras plus le plaisir de le voir.

ÉNÉE, *l'arrêtant encore.*

Non, Madame; arrêtez, & jugez mieux d'une âme
Sensible à vos ennuis, & sensible à sa flâme.
Mon cœur, de tant de pleurs, doit arrêter le cours;
S'il a tant résisté, c'est qu'il craint pour vos jours:
Cet hymen sur le trône, où votre amour me place,
Vous va livrer aux coups du sort qui me menace;
Et peut-être, à mes yeux, les dieux, mal obéis,
Me puniront en vous, de les avoir trahis.
Je frémis de l'horreur qu'un tel objet me donne:
Mais puisque ces périls n'ont rien qui vous étonne,
Tant d'amour, je l'avoue, & si peu mérité,
Triomphe de l'effort dont je m'étois flatté.
Contre le cœur d'Énée, avecque tant de charmes,

Vous n'avez pas besoin du secours de vos larmes,
Madame; il vous adore, &, fidèle à sa foi,
C'est de son amour seul qu'il veut prendre la loi.
Didon, avec le Sort, peut entrer en balance;
Oui, vos pleurs ont forcé mon devoir au silence,
Madame; & votre amour, prêt à me couronner,
En demande une preuve, il faut vous la donner.
Pour céder au devoir dont la loi vous irrite,
Trop d'amour en secret pour vous me sollicite;
Et je n'aspire plus qu'à soumettre ce cœur
Aux loix de notre hymen.

DIDON.

De notre hymen, Seigneur!
Ce m'est de votre amour une preuve assez ample.
Qu'on fasse préparer le palais & le temple,
Qu'on en change le deuil en pompeux appareil;
Je veux que mes Sujets, avec un soin pareil,
Signalant à nos yeux leur respect & leur zèle,
Rendent de ce grand jour la mémoire éternelle;
Je veux de tant d'éclat soutenir mon ardeur,
Que rien n'en ait jamais égalé la splendeur,
Et qu'un si grand hymen force la destinée
A respecter les noms de Didon & d'Énée.
Va, Barsine. Et vous, Prince, instruisez vos Troyens
Du projet glorieux de vos feux & des miens;
Et, venez, sur l'espoir que mon amour vous donne,
Recevoir, à leurs yeux, ma main & ma couronne.

SCÈNE III.

ÉNÉE, seul.

Il est temps que mon cœur mette sa flamme au jour :
Mes efforts ont en vain combattu tant d'amour ;
Des scrupules si vains n'ont plus rien qui m'arrête.

SCÈNE IV.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

Notre flotte à partir, Seigneur, est toute prête,
Et nos Troyens épars, rassemblés dans nos bords,
En recevant votre ordre, ont fait voir leurs transports.
Le vent même, à nos vœux s'étant rendu propice,
Semble de ce dessein vouloir être complice ;
Et nous pourrons dans peu nous éloigner sans bruit,
A la faveur du vent, des flots, & de la nuit.

ÉNÉE.

Qu'en ma faveur les vents & les flots se déclarent ;
Que tous les dieux garants du sort qu'ils me préparent,
Attachent mon bonheur à la loi de partir,
Achate, mon amour n'y sçauroit consentir.
Je viens de voir la reine, & mes yeux dans ses larmes
Ont avec tant d'amour vu tant de nouveaux charmes,
Que mon cœur, attendri, n'a pu lui témoigner
Que la douleur d'avoir voulu m'en éloigner.
Tant d'éclat....

ACHATE.

Eſt-ce là ce que la Deſtinée
Promet aux Phrygiens de la vertu d'Énée?

ÉNÉE.

En vain vous m'oppoſez ma gloire & mon devoir:
Non, Prince; cet effort n'eſt point en mon pouvoir.
J'abandonne à l'amour le ſoin de ma conduite;
Le trépas de Didon ſuivroit de près ma fuite;
Ses ſoupirs & ſes pleurs ne m'ont que trop inſtruit
De l'état où pour moi ſon amour l'a réduit:
Auſſi pour mériter une flamme ſi pure,
L'effort de mon amour ſur le ſien ſe meſure.
Mon bras, de ſon État, veut devenir l'appui;
Je demeure en Afrique, & l'épouſe aujourd'hui.

ACHATE.

Vous l'épouſez, Seigneur? Ce dernier coup de foudre
Ne vous laiſſe plus rien contre nous à réſoudre.
Mon zèle n'a que trop vainement combattu
Un amour dont l'éclat ſouille tant de vertu;
Cet amour, qui détruit toute notre eſpérance,
Sur un hymen conclu me condamne au ſilence.
Hé bien! ſoyez l'appui d'un trône prêt à cheoir,
Immolez à Didon vos jours & notre eſpoir;
Fermez, fermez les yeux ſur les reſtes de Troie:
Mais ſi le ſort nous rend témoins de votre joie,
Si cet hymen s'achève aux yeux des Phrygiens,
Leurs bras armés contre eux, à l'exemple des miens,
Près de venger ſur eux un hymen qui les trompe,
En pourront à vos yeux enſanglanter la pompe.
Ces héros deſtinés à de ſi grands projets....

ÉNÉE.

Épargnez à mes yeux ces funeſtes objets;
Je me charge du ſoin de la grandeur de Troie.

Prince, ne mêlez point d'amertume à ma joie;
Secondez ma valeur, sans condamner mon choix;
Et, si le sort enfin réserve à nos exploits
Un empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Commençons par Carthage à triompher du monde.
Qu'importe quel climat porte nos premiers fers,
Si mon sang doit un jour asservir l'univers;
Et, s'il peut sous nos loix ranger la terre entière,
Que la conquête en soit un peu moins régulière?
Epargnez ma douleur, Achate, & votre sang;
Partagez en ces lieux ma puissance & mon rang;
Portez à nos Troyens cette grande nouvelle,
Et ménagez pour moi leur courage & leur zèle.

SCÈNE V.

ACHATE, seul.

O Dieux! sur lui mes soins ne font qu'un vain effort;
Et contre sa vertu son amour est trop fort.
Instruisons les Troyens du sort qui les menace,
Offrons-les à ses yeux, pleins d'une noble audace;
Et, prévenant sa perte, & le courroux des dieux,
Empêchons cet hymen, ou mourons à ses yeux.

DOM PASQUIN D'AVALOS:

SECOND INTERMÈDE.

ACTEURS.

DOM PASQUIN D'AVALOS;
DOM LOPE, amant de Lucie.
LUCIE.
MARINE, ſuivante de Lucie.
GUSMAN, valet de Dom Paſquin;
PICARD, laquais de Lucie.

La Scène eſt à Burgos.

DOM PASQUIN D'AVALOS:

SECOND INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÉRE.

LUCIE, MARINE.

LUCIE.

ME dis-tu vrai, Marine?

MARINE.

On a vu dans Burgos
Votre époux prétendu, Dom Pasquin d'Avalos,
Lui-même.

LUCIE.

Ah! c'eſt pour moi la plus cruelle atteinte....

MARINE.

Le temps nous eſt trop cher pour l'employer en plainte.
Il n'eſt que ce moyen pour vous en garantir.
Si vous aimez Dom Lope, il y faut conſentir.

LUCIE.

Mais tu ſçais que mon oncle, en perdant la lumière,
A ces conditions, me fit ſon héritière;
Que par ſon teſtament il m'en fit une loi,
Qu'avec ce Dom Paſquin il engagea ma foi,
Et qu'encor qu'il ne fût neveu que de ſa femme,
Cet oncle, qui l'aimoit, tout près de rendre l'âme,
A ſa ſucceſſion l'appellant des premiers,
De nous deux, en mourant, fit ſes ſeuls héritiers,
Pourvu (ſes volontés ont engagé la nôtre)
Que l'hymen dans ſix mois nous joindroit l'un à l'autre.

MARINE.

J'ai vu le teſtament, qui dit même qu'au cas
Que l'un des deux mourût, ou qu'il ne voulût pas
Se marier, le bien retourneroit à l'autre:
Mais n'en déplaiſe au mort, Dom Lope ſera vôtre;
Et, malgré Dom Paſquin, je prétends aujourd'hui
Vous conſerver ce bien, ſans vous donner à lui.
Notre adreſſe ſera d'un bon ſuccès ſuivie.

LUCIE.

Si tu romps cet hymen, je te devrai la vie.

MARINE.

Voyez! ce vieux fou d'oncle avoit bien du bon ſens!
C'eſt bien à faire aux morts à gêner les vivans!

LUCIE.

Ce bien me demeurant, mon père....

MARINE.

Votre père
Eſt aux champs pour ſix jours tout au moins?

LUCIE.

Je l'eſpère.

MARINE.

Il ne l'a jamais vu?

LUCIE.

Jamais.

MARINE.

Cela ſuffit.
Obſervez ſeulement ce que je vous ai dit.

LUCIE.

Dom Lope pourra-t-il?....

MARINE.

J'engage ma parole,
Qu'avec ce Dom Paſquin il jouera bien ſon rôle.
Il a couru d'abord ſçavoir s'il eſt ici;
Il eſt au déſeſpoir.... Mais enfin le voici:
Depuis cette nouvelle, il n'eſt pas connoiſſable.

SCÈNE II.

LUCIE, MARINE, D. LOPE.

D. LOPE.

MAdame, mon malheur n'eſt que trop véritable ;
A force de chercher, j'ai trouvé mon rival,
Il eſt proche d'ici deſcendu de cheval :
C'eſt un homme à berner ; &, ſi notre artifice,
De cet amant brutal ne vous fait pas juſtice,
Je mourrai du regret de le voir votre époux.

LUCIE.

Le verrons-nous bien-tôt céans ? qu'en croyez-vous ?

D. LOPE.

Sans doute. Jel 'ai vu dans ſon hôtellerie ;
Il a changé d'habit même dans l'écurie,
De crainte, diſoit-il, de tarder trop long-temps ;
Et je crois que bien-tôt vous le verrez céans.

MARINE.

Traveſtiſſez vous donc, & faites diligence ;
Et laiſſez tout le ſoin du reſte à ma prudence.

D. LOPE.

Madame, pourrez vous approuver nos efforts,
Les ſeconder ?

MARINE.

Allez, j'en réponds corps pour corps ;
Dépêchez.

SCÈNE III.

MARINE, LUCIE.

MARINE.

QUant à vous, pour vous voir satisfaite;
Aujourd'hui, s'il vous plaît, vous ſerez ma ſoubrette.
Puiſqu'à me ſeconder votre amour ſe réſout,
Je ferai la maitreſſe, & me charge de tout.
Je vais jouer, Madame, un gaillard perſonnage:
Mais quoi! pour vous ſervir, je ferois davantage.
Je vais, en votre nom, recevoir Dom Paſquin.
Ne nous connoiſſant point, à moins qu'être devin....

LUCIE.

C'eſt beaucoup hazarder, Marine, & j'appréhende....

SCÈNE IV.

MARINE, LUCIE, PICARD.

PICARD.

DOm Paſquin d'Avalos, Madame, vous demande.

MARINE.

Inſtruiſez ce laquais; &, puiſque le voici,
Allez le recevoir, & l'amenez ici.

SCÈNE V.

MARINE, seule.

DOnnons à nos attraits un peu plus d'étalage;
Dedans ma poche ici j'ai tout mon équipage;
(*S'ajustant & se mirant.*)
Cela va bien. Je crois, avec un peu de soin,
Que je pourrois passer pour marquise au besoin.
Et mes mouches? J'allois les oublier, je jure:
Sans les mouches, je dis nargue de la parure:
C'est la clef du bel-air; & sans mouches jamais
La plus rare Beauté n'offre d'attraits complets.
Je l'entends, commençons....

SCÈNE VI.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

MARINE.

QUoi! mon bonheur m'envoie
Dom Pasquin d'Avalos, mon époux! Quelle joie!
(*Elle l'embrasse.*)

D. PASQUIN.

C'est faire connoissance assez commodément:
C'est bien fait: faisons-nous crédit du compliment,

Et m'accordez encor ces deux baiſers ſans honte.
Sur notre hymen futur, je vous en tiendrai compte.
Vos regards ont ſurpris toute mon amitié ;
Vos yeux.... Je vous croyois plus laide de moitié,
Dieu me damne! & quelqu'un m'a voulu faire entendre....

MARINE.

Il eſt toujours des gens....

D. PASQUIN.

Ce ſont des gens à pendre.
D'un fauteuil que voilà, je veux me régaler.
Si vous en voulez un, vous ſçavez bien parler.
Seoyez-vous. Contons-nous quelque choſe pour rire ;
Jaſez. Voyons un peu ce que vous ſçavez dire,
Et ſi votre cerveau, comme il ſe voit ſouvent,
A travers de ce chef n'auroit point pris d'évent.

MARINE.

A me voir près de vous, je trouve trop de joie,
Pour négliger un bien que mon bonheur m'envoie.
Pour moi votre entretien a des charmes trop doux,
Qu'il m'ennuyoit, Monſieur, de me voir loin de vous
Et que, ſi j'avois pu, dans mon impatience,
Accorder ma tendreſſe avec la bienſéance,
Le chagrin que j'en ai vous eût été connu ;
L'amour que j'ai pour vous vous auroit prévenu.
J'euſſe été dans Tolède ; &, pour me ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Guſman, je crois, parbleu! qu'elle pourra me plaire ;
Je ſuis fort ſatisfait de ce commencement.

(*Tirant une tabatière fort groſſe, & prenant du tabac.*)

MARINE.

Vous prenez du tabac, Monſieur, abondamment,

Et votre tabatière eſt en fort grand volume.

D. PASQUIN.

Je n'en prends preſque plus, je m'en déſaccoutume;
Et, quoiqu'il ſoit aſſez en crédit à la cour,
Je ne la fais remplir que quatre fois par jour.
Si cela vous déplaît....

MARINE.

Moi, Monſieur, vous contraindre!
Ah! c'eſt ce que de moi vous ne devez pas craindre.
De votre volonté je me fais un arrêt;
Tout me charme de vous, Monſieur, & tout m'en plaît;
Et vous m'êtes ſi cher, que, pour vous ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Elle a, parbleu! trouvé le ſecret de me plaire;
Et depuis un moment que je m'en ſens charmé,
D'hymen, plus que jamais, je me trouve affamé.
Quand épouſerons-nous?

MARINE.

Quoi que l'on en ordonne,
Pas ſi-tôt que mon cœur le voudroit.

D. PASQUIN.

La fripponne!
Ce ſera dès demain. Las de vous voir languir,
Je veux guérir le mal que je vous fais ſouffrir.

MARINE.

Hélas! qu'à mon amour cette eſpérance eſt chère!
Marine, promptement cours avertir mon père.

SCÈNE VII.

MARINE, DOM PASQUIN.

MARINE.

QU'il aura de plaiſir de nous ſçavoir ici !

D. PASQUIN, *prenant du tabac.*

Le bon-homme eſt-il vieux ?

(*Il prend du tabac dans toute la ſcène par intervalles.*)

MARINE.

Eh !...

D. PASQUIN.

Bon. Couſſi, couſſi ?
Eſt-il riche en bon ſens ?

MARINE.

Eh !...

D. PASQUIN.

C'eſt quelque pécore.
A-t-il force ducats ?

MARINE.

On le croit riche encore.

D. PASQUIN.

Vous êtes fille unique ?

MARINE.

Il n'a que moi d'enfans.

D. PASQUIN.

N'a-t-il point de procès ?

MARINE.

Depuis plus de dix ans
Il n'en a plus.

D. PASQUIN.

Tant-mieux. Eſt-il chargé de dettes ?

MARINE.

Non.

D. PASQUIN.

Le beau-père étant tel que vous me le faites,
Il faut, par un contrat bien ſigné de ſa part,
Qu'il s'oblige à mourir dans ſix mois au plus tard.
J'ai beſoin dans ce temps d'une certaine ſomme....

MARINE.

On pourra ſans ſa mort....

D. PASQUIN.

Mais voici le bon-homme.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

DOM PASQUIN, MARINE, LUCIE, DOM LOPE, GUSMAN.

D. LOPE, *vêtu en vieillard.*

DOm Pasquin d'Avalos, Marine, est arrivé ; (*L'embrassant.*)
Mon gendre.

D. PASQUIN.

Doucement.

D. LOPE, *lui heurte rudement la tête, feignant de l'embrasser.*

Soyez le bien trouvé.

D. PASQUIN.

Ah, le maudit vieillard ! qui vient par ses caresses,
De sa tête de bœuf, mettre la mienne en piéces !

D. LOPE.

Mon bonheur à mon zèle a causé ce transport.

D. PASQUIN.

Tout mon crâne confus me rend à demi mort.

D. LOPE.

Qu'il est jeune & galant ! sa mine est sans seconde.

D. PASQUIN.

Le bon-homme pourtant sçait assez bien son monde.

D. LOPE, *feignant de le caresser, le soufflette.*
Ma fille, qu'il est frais !

D. PASQUIN.
Ah, le traître !

MARINE.
Comment ?

D. PASQUIN.
J'en ai pour quatre dents, mon ange, assurément.

D. LOPE.
Le plaisir que je sens de voir....

D. PASQUIN.
Veux-tu te taire ;
Ou t'ôter de mes yeux, gendricide beau-père !

D. LOPE.
Puisque je vous déplais, & qu'il vous faut laisser,
Pour la dernière fois je veux vous embrasser.

D. PASQUIN.
Trop fort, trop fort, vous dis-je. Il m'enfonce une côte ;
Je jouerai des coûteaux, morbleu ! si l'on ne l'ôte.
De sa vie aujourd'hui je ne vous réponds pas,
S'il se montre à mes yeux plus près que de vingt pas.

D. LOPE.
Je fuis l'emportement où ce courroux m'expose,
Et vais pour votre hymen disposer chaque chose :
C'est pour vous appaiser un secret dont je vais....

D. PASQUIN.
Allez vous faire pendre, & nous laissez en paix.

SCÈNE IX.

DOM PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

POur peu qu'en careſſant vous teniez du beau-père,
La Belle, nous pourrons ne nous approcher guère:
Le vieux reître, morbleu! m'a diſloqué les dents.

MARINE.

C'eſt ſa façon, Monſieur, de careſſer les gens:
Mais daignez l'excuſer en ma faveur. Il penſe....

D. PASQUIN.

Qu'il ne ſe montre plus, ou je romps l'alliance.

MARINE.

J'ai le ſang tout glacé, de vous voir en courroux.

D. PASQUIN.

Pour vous remettre un peu, je m'approche de vous;
Car je me ſens pour vous un certain fond de tendre....

MARINE.

Pourquoi, ſi vous m'aimez, m'avoir fait tant attendre?
Car vous m'aviez promis de venir dans un mois,
Et depuis, cependant, il s'en eſt paſſé trois.

D. PASQUIN.

Je vous l'avoit promis! quand?

MARINE.

Lorsque j'eus la joie
De vous voir dans mes bras.

D. PASQUIN.

Moi!

MARINE.

Que faut-il qu'on croie
De votre étonnement? A-t-il l'esprit blessé?
Quoi! la dernière fois que je vous embrassai....

D. PASQUIN.

Vous m'avez embrassé? Vous?

MARINE.

Moi-même.

D. PASQUIN.

En idée.

MARINE.

Avec trop de raison j'en suis persuadée.

D. PASQUIN.

Gusman!

GUSMAN.

Plaît-il, Monsieur?

D. PASQUIN.

Je crois, en vérité,
Que la future épouse a le timbre gâté.
Je ne vous vis jamais.

MARINE.

Vous ne m'avez point vue?

D. PASQUIN.

Non, ma foi.

MARINE.

Quoi! jamais?

D. PASQUIN.

Non; la peſte me tue.

MARINE.

Quoi! vous ne vîntes pas de Tolède une nuit?
Et vous ne fûtes pas dans ma chambre introduit,
Diſant que dans Burgos vous aviez eu querelle?
Qu'ayant bleſſé quelqu'un de bleſſure mortelle,
Vous cherchiez un aſyle, & vouliez quelque temps....

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle fait des vers, ou des romans.
Et qui m'introduiſit chez vous?

MARINE.

Ce fut Marine.

D. PASQUIN.

Toi?

LUCIE.

Vraiment oui, Monſieur, moi-même.

D. PASQUIN.

La coquine!

LUCIE.

J'en eus ſix bons ducats, il m'en ſouvient fort bien.
Pour ce qui ſe paſſa, je ne vous en dis rien.

D. PASQUIN.

Comment! Se paſſa-t-il entre nous quelque choſe?

MARINE.

Pourquoi s'en étonner, si vous en fûtes cause?
Suffit que vous devez en être satisfait.

D. PASQUIN.

Mais que se passa-t-il enfin? Venons au fait.

MARINE.

Le fourbe! il feint, je crois, de ne me pas entendre!
De vos empressemens je ne pus me défendre,
Vous me fûtes trop cher, pour vous refuser rien:
Et, sûre d'un hymen....

LUCIE.

Ne le sçait-il pas bien?
Monsieur est honnête-homme, il vous tiendra parole.

MARINE.

C'est, dedans mon malheur, tout ce qui me console.

LUCIE.

Il vous épousera, ne vous alarmez plus.

D. PASQUIN.

Ma foi, j'en interjette appel comme d'abus.
Écoutez. Si quelqu'un, instruit de mon absence,
Sur l'espoir d'un hymen vous a fait quelqu'avance,
Il peut vous épouser, comme il vous l'a promis:
Pour moi, je sois pendu, si jamais je vous vis.
Puisque votre caquet, & le ciel par sa grâce,
D'un masque de bélier ont préservé ma face,
Je fais vœu de laisser mon amour au filet;
Je retourne à Tolède, & suis votre valet.

MARINE, *l'arrêtant.*

M'abandonner, le traître! hélas! que dois-je faire?
Que dira-t-on de moi?

D. PASQUIN.

Que vous ne valez guère.
Vous trouverez quelqu'un plus traitable que moi,
Pour lequel votre honneur ſera de bon aloi,
Qui ſe tiendra content du plaiſir de vous plaire.

MARINE.

En l'état où je ſuis? Cela ſe peut-il faire?

D. PASQUIN.

Comment! en quel état?

MARINE.

Quoi! groſſe de trois mois,
Comment puis-je prétendre à faire un autre choix?
Comment puis-je eſpérer que quelqu'un ſe marie?...

D. PASQUIN.

Groſſe? Parbleu, ceci paſſe la raillerie.

MARINE.

Tous mes parens pourront, ſur le moindre ſoupçon....

D. PASQUIN.

Je veux être pendu, ſi c'eſt de ma façon;
Et je vous dis ceci (la peſte me confonde!)
De la meilleure foi qui fut jamais au monde.

MARINE.

Votre feinte eſt aſſez facile à pénétrer;
De la ſucceſſion vous voulez me fruſtrer;
Et vous croyez, traitant ce que je dis de conte,
Vous aſſurer ce bien, en publiant ma honte.
Voilà de quel ſuccès vous flattez votre eſpoir,
Vieux ſinge! Mais enfin c'eſt ce qu'il faudra voir.

D. PASQUIN.

Il faudra, compulsant la minute & la grosse,
Voir si le testament dit que vous serez grosse:
En ce cas j'aurai tort; mais je crois autrement
Que vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

MARINE.

Enfin je le vois bien; vous ne voulez plus, lâche!
M'épouser à présent.

D. PASQUIN.

Moi? Non pas que je sçache.

MARINE.

Hé bien! puisqu'aujourd'hui vous me poussez à bout,
Je vais trouver mon père, & lui vais dire tout,
Implorer ses bontés, lui confesser ma faute,
Me jetter à ses pieds, juqu'à ce qu'on m'en ôte.
Ensuite, nous verrons, par son ressentiment,
Si vous vous moquerez des gens impunément.

SCÈNE X.

DOM PASQUIN, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

Elle a le diable au corps avecque sa grosseſſe.

LUCIE.

Le déſeſpoir, Monſieur, où je vois ma maîtreſſe,
Va cauſer un éclat, & pour elle & pour vous.

D. PASQUIN.

Que veux-tu ?

LUCIE.

Mais l'ayant abusée, entre nous,
Vous êtes obligé, Monsieur, en conscience,
A l'épouser.

D. PASQUIN.

Enfin, je perdrai patience.
Quoi ! tu peux soutenir qu'avec elle une nuit....

LUCIE.

Oui, vous vîntes céans avec Guſman sans bruit;
Un peu devant le jour Guſman vous fit descendre,
De peur qu'en vous cherchant, quelqu'un ne pût vous prendre.
Vous partites. Pourquoi faire tant l'étonné ?
Voyez, semble-t-il pas que je l'ai deviné,
Ou que la chose soit une histoire inventée ?

D. PASQUIN.

Hé bien ! fut-il jamais gueuse plus effrontée ?

LUCIE.

Tel maître, tel valet, dit-on avec raison;
Car Guſman cependant en bas dans la maison....

D. PASQUIN.

Il étoit près de toi ?

LUCIE.

Nous fîmes connoissance.

D. PASQUIN.

Il fit le doucereux, sans doute?

LUCIE.

En apparence.

D. PASQUIN.

Vous étiez tous deux seuls?

LUCIE.

Nous étions en repos.

D. PASQUIN.

Il t'en voulut conter?

LUCIE.

Nous en dîmes deux mots.

D. PASQUIN.

Vous causâtes long-temps?

LUCIE.

Quand il faut qu'on attende....

D. PASQUIN.

Il voulut badiner?

LUCIE.

Vraiment, belle demande!

D. PASQUIN.

Et le drôle.....

LUCIE.

Il faisoit assez le radouci.

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle en a pour ſes neuf mois auſſi.

LUCIE.

Je ne m'y fiai pas.

D. PASQUIN.

En deux mots, comme en mille,
Je réponds à cela, ſans m'échauffer la bile,
Que tout ce que tu dis, ſont des contes pour moi;
Que, ſi jamais je vis ta maitreſſe, ni toi;
Si par moi ſa beauté fut jamais au pillage;
Si jamais dans Burgos je fis d'autre voyage,
Je veux, pour t'en jurer par le plus grand ſerment,
Être, après mon trépas, damné comme un ſergent.
Allons faire brider nos chevaux, & qu'enſuite.....

LUCIE.

Quoi! vous croyez ainſi, Monſieur, en être quitte?
Vraiment, il s'en faut bien. On vous va régaler,
Et vous allez trouver, Monſieur, à qui parler.

(*Elle rentre, & ferme une porte aux verroux.*)

SCÈNE XI.

DOM PASQUIN, GUSMAN.

GUSMAN.

NOus voilà pris, Monſieur; il faut changer de gamme.
Pourquoi ne vouloir pas en faire votre femme?

D. PASQUIN.

L'épouſer?

GUSMAN.

Il y va de trente-mille écus;
Et j'en vois qui, pour moins, voudroient être cocus.

D. PASQUIN.

Pour un peu plus de bien, veux-tu que l'on me nomme?...

GUSMAN.

Ceux qui le ſont pour rien, le vont-ils dire à Rome?

D. PASQUIN.

Sçais-tu, quand je t'ai pris, toi qui veux babiller,
Que j'ai pris un valet, non pas un conſeiller?

GUSMAN.

Conſeiller, ou valet, duſſé-je vous déplaire,
Monſieur, ſur ce ſujet, je ne ſçaurois me taire;
Nous ſommes enfermés, on nous tient à ſouhait,
Et vous êtes venu vous prendre au trébuchet.

D. PASQUIN.

Il a parbleu raiſon. Que la peſte & la rage
Puiſſe crever le mort qui fit le mariage !
Je ne comprends plus rien, ma foi, dans tout ceci ;
Mais de force, ou de gré, je veux ſortir d'ici ;
Je veux être allongé de dix pieds, ſi l'envie
Me prend de me pourvoir de femme, de ma vie.
Mettons la porte à bas ; je veux dans mon courroux....

(*Il heurte rudement à la porte.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

D. PASQUIN, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE, *en vieillard.*

TOut doucement, Monſieur, je vais parler à vous.

D. PASQUIN.

M'enfermer aux verroux ! parbleu ! je vous admire :
Serviteur. Jaſez ſeul, je n'ai rien à vous dire.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

Un mot. Il faut avant qu'enfiler le dégré....

D. PASQUIN.

Que faut-il, grand papa d'un fruit prématuré ?

D. LOPE.

M'écouter. Sçavez-vous, Monſieur, comme on me nomme ?

D. PASQUIN.

A-peu-près.

D. LOPE.

Sçavez-vous que je ſuis gentil-homme?

D. PASQUIN.

Sçavez-vous que je ſuis déja las d'écouter?
Venons au fait.

D. LOPE.

Avant que de faire éclater
L'affront que votre amour a fait à ma famille.....

D. PASQUIN.

Vous venez me parler d'épouſer votre fille?

(*Mettant la main ſur la garde de ſon épée.*)

Par la mort! ſi quelqu'un eſt aſſez effronté
Pour m'en parler jamais....

D. LOPE.

Vous êtes emporté.

D. PASQUIN.

Le vieux penard, qui joint à ſon ton pacifique,
Pour me faire cocu, ſa vieille rhétorique!
Qu'on ne m'en parle plus, ou je ſuis réſolu....

D. LOPE.

Je vois que ma douleur, Monſieur, vous a déplu,
Et je crois, vous voyant faire le diable à quatre,
Que votre humeur guerrière aimera mieux ſe battre.
Voyons ſi nous pourrons vous voir changer de ton.

(*Tirant l'épée.*)

D. PASQUIN.

Malepeſte! Voici bien une autre chanſon.

GUSMAN, *à Dom Pasquin, bas.*

Vous vous perdez, Monsieur.

D. PASQUIN.

Que veux-tu que je fasse?
O le mutin vieillard! tout mon sang qui se glace....

D. LOPE, *le pressant.*

Dégaînez, dégaînez, c'est trop de temps perdu.

D. PASQUIN.

Je ne me suis jamais marié, ni battu,
Et ne veux essayer ni de l'un, ni de l'autre.
Beau-père, accommodons mon affaire & la vôtre.

D. LOPE.

Quel accommodement, quand ma confusion?...

D. PASQUIN.

Écoutez, je renonce à la succession:
Vous pourrez, à ce prix, rencontrer plus d'un gendre.

D. LOPE.

Non; vous dégaînerez, je n'y sçaurois entendre:
Pour trouver un époux, il lui faut plus de bien.

D. PASQUIN.

Hé bien! je donne encor dix-mille écus du mien;
Et m'y vais obliger à l'instant pour vous plaire,
Par un acte passé par-devant tel notaire
Qu'il vous plaira choisir.

D. LOPE.

Hé bien! j'en suis d'accord;
Quoique l'affront soit grand, je me fais cet effort;
Vous ne méritez pas d'entrer en ma famille.
Allons signer cet acte; & tout dire à ma fille.

D. PASQUIN.

Faut-il devant ma mort, en partageant mon bien,
Faire mon héritier, un fils qui ne m'eſt rien?
Oui, puiſque je n'ai point ici d'autre reſſource,
Garantiſſons le front aux dépens de la bourſe.
Il faut, dit-on, choiſir le moindre de deux maux.

(*A Guſman.*)

Allons. Toi, cependant, fais brider nos chevaux.

Fin du ſecond Intermède.

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE;

TRAGÉDIE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, seul.

HÉ bien! que leur rigueur s'arme pour mon supplice;
Venez, que tout mon sang, offert à leur caprice,
Laisse un exemple illustre à la postérité,
Et des malheurs d'Énée, & de leur cruauté:
Mais je le perds de vue, & ma frayeur redouble.

SCÈNE II.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

JE l'apperçois. Seigneur, d'où vous vient tant de trouble ?

ÉNÉE.

Il faut que je me livre au caprice du Sort;
Les dieux & les Destins ont conspiré ma mort;
Le ciel, par un arrêt dont la rigueur éclate,
Met au prix de mon sang l'espoir dont je me flatte;
Le Sort à notre hymen ne veut pas consentir:
Il faut perdre Didon, Achate, il faut partir,
Et je vais pour jamais me charger de sa haine.

ACHATE.

Seigneur, par quel bonheur ?...

ÉNÉE.

Près d'entrer chez la reine;
Pour me voir de sa main couronné dans ces lieux,
L'Ombre d'Anchise mort s'est offerte à mes yeux;
Ses yeux étincelans, joints à son air sévère,
Ne m'ont qu'à peine en lui laissé connoître un père;
Et mon trouble, à l'aspect de cette Ombre en fureur,
A passé sans effort, de mes yeux, dans mon cœur.
Tandis que je l'observe, à pas lents il s'avance;
Puis d'un ton plein d'effroi rompant ce long silence:
Fuis, ingrat! m'a-t-il dit; l'objet de tes amours
Ne te peut couronner qu'aux dépens de tes jours.

Ton ardeur ſe peut voir de ton hymen ſuivie;
Mais il t'en doit coûter & la gloire & la vie;
Et l'ordre que de moi tu reçois en ces lieux,
Eſt le dernier effet de la bonté des dieux.
Il n'ajoûte à ces mots, en m'impoſant ſilence,
Que l'effort menaçant d'un regard qu'il me lance;
Il me fuit, & ſa fuite, & mes ſens interdits,
Ne me laiſſent rien voir que le trouble où je ſuis.

ACHATE.

Ah! ne hazardons plus une tête ſi chère:
Partons, Seigneur, cédez aux volontés d'un père;
Votre amour pour Didon n'a que trop balancé:
Voyez de quel deſtin vous êtes menacé!

ÉNÉE.

Ah! ſi le déſeſpoir dont ma flamme eſt ſuivie,
Pouvoit, en la quittant, finir avec ma vie,
Mes yeux accoutumés à voir de près la mort,
Achate, pourroient bien la braver ſans effort:
Mais je me vois forcé, par une loi cruelle,
A reſpecter des jours que j'abhorre ſans elle;
Et la rigueur des dieux m'ôte la liberté
De laver dans mon ſang mon infidélité;
Leur cruauté rendra mon malheur ſans exemple.
Hélas! Didon m'attend pour la conduire au temple;
Ses ſoldats, à l'envi, rangés ſous leurs drapeaux,
En ont ſemé l'abord de feux & de flambeaux;
Le peuple à ſes tranſports mêle des cris de joie,
D'unir, par cet hymen, Carthage au ſort de Troie;
Mon bonheur fait ici le public entretien;
Le palais retentit de ſon nom & du mien;
Et dans le même inſtant que Didon s'y prépare,
Achate, pour jamais, le Deſtin m'en ſépare.
Un tel coup va trouver ſa raiſon ſans effort;
L'amour qu'elle a pour moi, me répond de ſa mort,

Et ſa fureur ſçaura m'en faire une victime.

ACHATE.

Les dieux veulent de vous un effort magnanime;
Et, ſans vous attendrir par la peur de ſa mort,
Repoſez-vous ſur eux, Seigneur, de tout ſon ſort:
Ne perdons plus de temps, puiſque la Deſtinée
Dans ces derniers momens a mis le ſort d'Énée.
Vous oppoſerez-vous aux volontés des dieux?

ÉNÉE.

Non; je vois, comme vous, qu'il faut quitter ces lieux:
Mais dans le triſte état où ma flamme eſt réduite,
Sans hazarder vos jours, puis-je cacher ma fuite?
Ce bruit, malgré nos ſoins, s'eſt déja répandu.

ACHATE.

Puiſque c'eſt un arrêt que les dieux ont rendu,
Les Deſtins qui vous ont ſauvé des feux de Troie,
Du Tibre, ſur les flots, vous ouvriront la voie:
Nous pouvons tout braver avec un tel ſecours.

ÉNÉE.

Hé bien! Achate, allons leur immoler mes jours;
Fuyons, puiſque le Sort trahit mon eſpérance....

ACHATE.

Hiarbe vient à nous, évitons ſa préſence.

SCÈNE III.

ÉNÉE, HIARBE, ACHATE.

HIARBE.

JE vous cherchois, Seigneur.

ÉNÉE.

Daignez me dispenser,
Seigneur: un soin pressant me force à vous laisser;
Je dois aux soins de Troie un si fameux exemple....

HIARBE.

Je sçais que tout est prêt pour votre hymen au temple,
Qu'opposant des sermens aux feux de tant de rois,
La reine sur vous seul a fait tomber son choix;
Que pour vous son amour a vaincu les scrupules
Dont elle a combattu des amans trop crédules;
Que sa joie & ses feux n'ont que trop éclaté:
Mais si le bruit qui court ne m'a point trop flatté,
Votre cœur, peu sensible aux bontés de la reine,
Ne voit dans ses transports qu'un amour qui vous gêne,
Ne trouve dans Didon qu'un objet mépriſé.

ÉNÉE.

Ah! si vous l'avez cru, soyez désabusé.
Le ciel ne vit jamais d'ardeur si violente;
Je l'adore, Seigneur, cette reine charmante;
Contre un objet si cher, ni le temps, ni la mort,
Ne sçauroient faire agir qu'un impuissant effort;
Toujours, Seigneur, toujours mon âme possédée

De ce qu'offre à mes sens une si chère idée,
Malgré ce que m'ordonne un rigoureux devoir....

HIARBE.

Cependant vous partiez.

ÉNÉE.

Ah! c'est mon désespoir.
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous le dis encore,
Didon m'aime & sa flamme a paru; je l'adore;
Son amour à sa main me permet d'aspirer:
Cependant pour jamais il faut m'en séparer.
Sans vouloir pénétrer le secret qui me chasse,
Profitez, s'il se peut, ici de ma disgrace;
Et lorsque je m'immole au bonheur de vos jours,
Prêtez-moi, pour la fuir, Seigneur, votre secours.
Vous avez des vaisseaux dans le port de Carthage;
Vous seul pouvez troubler la fuite où je m'engage;
Aux transports de Didon préparez votre cœur;
Ne mettez point, Seigneur, d'obstacle à mon malheur;
Et, quoi que vous donniez à l'ardeur de lui plaire,
Surprenez son amour, sans servir sa colère:
Du malheur qui me suit le cours interrompu
Armeroit les Destins contre votre vertu;
L'effort qui flatteroit cette reine éperdue,
Attireroit sur vous la peine qui m'est dûe;
Ou, quelque espoir enfin qui pût flatter vos vœux,
Ma présence seroit trop fatale à vos feux.

HIARBE.

Venez, partez, Seigneur, je me charge du reste;
Votre retardement vous peut être funeste.

ACHATE.

O dieux! Didon paroît, Seigneur, & je prévois....

ÉNÉE.

Que je la voye au moins pour la dernière fois.

ACHATE.

Il n'eſt plus temps, Seigneur, & notre deſtinée....

ÉNÉE.

Hé bien! fuyons. Adieu, Princeſſe infortunée!

SCÈNE IV.

DIDON, BARSINE, PHILON.

DIDON.

ENfin voici l'inſtant ſi cher à mon amour;
Nos feux vont à jamais ſignaler ce grand jour.
Cet hymen met ma flamme à couvert des alarmes.
Mon bonheur, il eſt vrai, m'a coûté bien des larmes;
Mais quand à notre amour tout nous force à céder,
Les pleurs ont des appas que l'on peut haſarder;
Il eſt doux quelquefois de voir par leur uſage,
Juſqu'où va le pouvoir d'une ardeur qu'on partage;
Et, malgré la fierté qui s'oppoſe à leur cours,
De devoir ce bonheur à ce tendre ſecours.
Quelque ennui qui les verſe, on trouve mille charmes
Dans la douceur de voir, à travers de nos larmes,
Juſques au fond d'un cœur ſenſible à nos douleurs,
Le trouble d'un amant attendri par nos pleurs.

BARSINE.

Ces pleurs vous ont rendu la tendreſſe d'Énée,

Malgré ce que ſon bras doit à ſa deſtinée:
Votre amour....

DIDON.

Oui, depuis qu'un frère trop cruel
Au ſein de mon époux porta le coup mortel,
Ce prince trop charmant a fait ſeul dans mon âme
Renaître les tranſports de ma première flâme;
Et dans les mouvemens qui régnent dans mon cœur
Je reconnois l'éclat de ma première ardeur;
Rien n'égale mes feux, que mon impatience;
Ce cœur que tant d'amour a trouvé ſans défenſe,
Ne reſpire qu'après le moment bienheureux
Qui doit le couronner & nous unir tous deux.
La gloire où par ce choix je me vois deſtinée....
C'eſt trop la différer; Philon, cherchez Énée;
Nous devons l'un & l'autre aux ſoins de nous unir
Ces momens que je perds à m'en entretenir;
Et mon amour m'en fait en ſecret un reproche.
Dites-lui que l'inſtant de ſon bonheur approche;
Et que, dedans l'eſpoir d'en hâter le moment,
Ma tendreſſe ſe plaint de ſon retardement.

SCÈNE V.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

DEs ordres du Deſtin ſon âme combattue
A ſuſpendu long-temps ſa flamme irréſolue:
Vos ennuis m'en faiſoient redouter le ſuccès;
Vos plaintes s'entendoient par-tout dans ce palais.

Ce

Ce front dont les attraits charment tant de monarques,
Du plus grand déſeſpoir portoit toutes les marques.
Ah! ſi dans ſes refus juſqu'au bout obſtiné,
Ce héros à ſon ſort ſe fût abandonné,
Ou que rien en ces lieux n'eût prévenu ſa fuite,
A quoi votre douleur eût-elle été réduite?

DIDON.

A venger ſur mon ſang ma honte & ma douleur;
A mourir de ma main. As-tu jugé ce cœur
Capable de ſurvivre à tant d'ignominie?

(*Elle lui montre un poignard*)

Regarde le ſecours dont je m'étois munie.

BARSINE.

Dieux!

DIDON.

Si, malgré mes pleurs, ma flamme & mes bienfaits,
Le Deſtin l'eût réduit à trahir mes ſouhaits,
Dans l'aveugle fureur dont j'étois agitée,
Par l'effort de ce fer, ma mort précipitée....

BARSINE.

Ce funeſte deſſein me fait frémir d'horreur!

DIDON.

Barſine, ſes remords m'ont rendu tout ſon cœur;
Sûre d'un tel époux, je me ſuis réſolue
A garder ce témoin pour l'offrir à ſa vue,
Afin que ce héros abſolu dans ma cour,
Par un tel déſeſpoir juge de mon amour.
Je ne puis refuſer, dans l'eſpoir qui m'anime,
Le généreux oubli que je dois à ſon crime;
Mon amour raſſuré par l'offre de ſa foi,

S'applaudit de l'effort que le ſien fait pour moi.
Un héros dont la gloire a fait la deſtinée....
Mais quoi ! Philon ſi-tôt de retour ſans Énée !
Le trouble où je le vois alarme mon amour.

SCÈNE VI.

DIDON, BARSINE, PHILON.

DIDON, *à Philon.*

QUel motif peut ſans lui hâter votre retour ?

PHILON.

Madame....

DIDON.

Quoi ? Parlez.

PHILON.

Je tremble à vous le dire.

DIDON.

Oſeroit-on troubler le bonheur où j'aſpire ?
Que fait Énée enfin ? L'avez-vous averti ?

PHILON.

Madame, il eſt parti.

DIDON.

Barſine, il eſt parti !
Dieux ! à mon déſeſpoir ce perfide me livre,
Et ſi près d'un hymen.... Qu'on s'apprête à le ſuivre.

Oui, je veux voir, portant le feu dans ſes vaiſſeaux,
A la merci des vents ſes cendres ſur les eaux.
Ce n'eſt que dans ſon ſang que mon âme abattue
Peut trouver du remède à l'ennui qui me tue:
Il me fuit, & l'orgueil de ce cœur endurci
A pu.... Qu'on cherche Hiarbe, & qu'on l'amène ici.

SCÈNE VII.

DIDON, BARSINE.

DIDON.

LE ciel ſeroit-il ſourd à des plaintes ſi juſtes?
Quoi! vous l'avez ſouffert, dieux cruels, dieux injuſtes!
Vous fûtes les témoins des ſermens qu'on m'a faits,
Vous avez vu trahir ma flamme & mes bienfaits,
Et vous n'avez point fait, vous en rendant les maîtres,
De nos flots entr'ouverts, des tombeaux à ces traîtres!
Un Parjure odieux que j'ai trop bien ſervi,
Fier de l'impunité dont ſon crime eſt ſuivi,
Se rit de ſes ſermens tandis que le tonnerre
D'un murmure impuiſſant épouvante la terre!
Ah! qu'attendre des dieux en ces extrémités?
Mes ennuis ſont des maux que j'ai bien mérités:
Mes yeux n'ont-ils pas dû, quoi qu'il fît pour me plaire,
De ſes feintes ardeurs pénétrer le myſtère?
Ses ſoupirs languiſſans m'en avoient aſſez dit;
Je devois m'aſſurer du traître qui me fuit,
Immoler ſes Troyens & ſa flotte à ma rage;
Du Tybre pour jamais lui fermer le paſſage;
Et, malgré le bonheur qu'il s'y croit préparé,
Faire mentir ces dieux qui l'en ont aſſuré.

Voilà ce qu'il falloit opposer à sa fuite.
Barsine, tu le vois, le barbare me quitte:
Ni l'offre de ma main, ni la peur de ma mort,
N'ont fait, pour l'arrêter, qu'un inutile effort.
Après avoir offert au traître qui me laisse,
Ma couronne, mon cœur, mon hymen, ma tendresse,
Il aime mieux se voir, en me manquant de foi,
A la merci des flots, que régner avec moi.
L'excès de mon amour que ce mépris accable,
Ne me laisse rien voir qui lui soit comparable.
Vains & foibles appas, dont l'éclat tant vanté
A sçu de tant d'espoir soutenir ma fierté;
Et vous que j'appellois, prévoyant tant de larmes,
Pour plaire à cet ingrat, au secours de mes charmes,

(*Elle arrache & jette ses perles & ses diamans.*)

Ornemens précieux, au milieu de ma cour,
Vos efforts impuissans ont trahi mon amour.
Allez, de votre éclat, dans l'espoir qui me reste,
J'abhorre pour jamais l'usage trop funeste,
Et ne sçaurois le voir, dans mon ressentiment,
Que comme une victime à mon emportement.

BARSINE.

Madame....

DIDON.

Conçois-tu que c'est lui qui m'outrage,
Après avoir sauvé les Troyens du naufrage?
Hélas! après l'avoir si tendrement chéri,
Non, Barsine; un rocher en seroit attendri;
Pour cet amant sans foi, ma mort seule a des charmes.

BARSINE.

Vos pleurs pour un ingrat....

DIDON.

Laisse couler mes larmes:

Quelque effort dont le ciel seconde mes souhaits,
Rien ne peut réparer la perte que je fais :
Je le vois, & ton zèle en secret en murmure,
Que je pleure un ingrat, un perfide, un parjure,
Qu'en faveur de Didon l'Amour n'a pu toucher ;
Mais avec tous ces noms, Barsine, il m'étoit cher.
Il a vu mes Sujets jusques dedans le temple,
Signaler par leurs cris, leur joie, à mon exemple ;
L'éclat dont mon amour prétendoit soutenir
Le moment bienheureux qui devoit nous unir,
Mon ardeur à mon choix sans relâche obstinée,
Mes soupirs empressés ; & dans l'instant qu'Énée,
Pour être couronné, doit se rendre au palais,
Le barbare me quitte, & me fuit pour jamais !
Ah ! ma rage, à ce mot, augmente avec mes larmes ;
Contre un si rude coup ma raison n'a point d'armes ;
Et dans l'accablement où me met aujourd'hui....
Hiarbe ne vient point, cours au-devant de lui,
Barsine ; mes ennuis ont besoin de remède.

SCÈNE VIII.

DIDON, seule.

LA fureur, dans mon âme, à tant d'amour succède :
Heureuse, si mes soins l'ayant privé du jour....

SCÈNE IX.

DIDON, HIARBE.

DIDON.

VEnez, Seigneur, venez ſignaler votre amour:
On me ſuit, on me hait, on brave ma vengeance;
Seigneur, il faut du ſang pour laver cette offenſe;
Ma honte juſqu'à vous aura ſans doûte été;
Pour vous être inconnue, elle a trop éclaté.
Du traître qui me fuit faites votre conquête;
Je vous offre ma main, ſi vous m'offrez ſa tête.
Pour vous aſſujettir & mon cœur & mon rang,
Montrez-vous à mes yeux tout couvert de ſon ſang;
Je ſuis à vous, Seigneur, ſi l'ardeur qui vous guide
Peut me faire un préſent du cœur de ce perfide,
Ce cœur, ce lâche cœur, percé de mille coups....

HIARBE.

Il eſt aſſez puni par ce qu'il perd en vous,
Madame; & la froideur d'un amant qui vous quitte,
Ne veut pas que vos pleurs ſoient le prix de ſa fuite.
Sans céder aux tranſports de ce cœur agité,
De vos mépris, Madame, armez votre fierté;
Que votre fermeté ſerve à jamais d'exemple.
Le peuple vous attend pour votre hymen au temple;
Souffrez que votre cœur laiſſe agir en ce jour
Le ſoin de votre gloire au défaut de l'amour;
Que mon ſort, dont le ciel vous a rendu l'arbitre,
Vous donnant un époux, m'en réſerve le titre,
Madame; & que mon feu, malgré ce grand éclat,
Tâche à porter votre âme à l'oubli d'un ingrat.

DIDON.

Ah! d'un pareil effort mon cœur eſt-il le maître?
Lâche, indigne des feux que mes yeux ont fait naître,
Eſt-ce là le ſecours qu'on prête à ma douleur?
Me refuſer le bras, quand on m'offre le cœur!

HIARBE.

Songez, Madame....

DIDON.

O dieux! qui m'avez condamnée
A donner tant de pleurs à la perte d'Enée;
Si juſqu'aux bords du Tybre il peut être conduit,
Qu'au dernier des malheurs ſon orgueil ſoit réduit;
Que ce fleuve, qui doit voir ſes ondes captives,
Du ſang de tous les ſiens voye teindre ſes rives:
Que la mort de ce traître égale mes tourmens,
Et qu'il n'ait pour tombeau que des ſables mouvans;
Que la poſtérité que mon ſort doit ſurprendre,
Puiſſe voir naître un jour un héros de ma cendre,
Dont la valeur funeſte à l'orgueil des Romains,
Dans les fleuves de ſang répandu par ſes mains....
Mais quelle indigne ardeur m'agite & me tranſporte,
Alors que ma main peut ſe venger d'autre ſorte?
Mettons avec éclat mon déſeſpoir au jour.

(*S'éloignant d'Hiarbe, & prenant ſon poignard.*)

Voici de quoi venger & punir tant d'amour;
Ce miniſtre eſt trop ſûr, pour en chercher un autre.

(*A Hiarbe.*)

Vous, qu'inſpiroit l'ardeur d'unir mon ſort au vôtre,
Si mêmes vœux encore échauffent votre ſein,
Lâche, recevez-en l'exemple de ma main.

HIARBE, *la ſoutenant.*

Dieux!

SCÈNE DERNIÈRE.

DIDON, HIARBE, BARSINE, PHILON.

HIARBE.

BArsine, l'éclat où sa fureur aspire....

BARSINE.

Madame, ses ennuis....

HIARBE.

Juste ciel! elle expire;
Et son emportement s'est en vain observé.
Dieux! à quel désespoir m'avez-vous réservé!

FIN.

LE SEMBLABLE A SOI-MÊME:

TROISIÈME INTERMÈDE.

ACTEURS.

LE BAILLI DU VILLAGE.
THIBAUT, collecteur des tailles du village.
PERRINE, femme de Thibaut.
LUCIE, nièce de Thibaut.
CLÉANTE, amant de Lucie.
LA BRIE, valet de Cléante.
MATHURIN, valet du Bailli.
CATOS, servante de Thibaut.

La Scène eſt dans un village proche du Mans.

LE SEMBLABLE A SOI-MÊME:

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA BRIE.

LA BRIE, *sortant d'un côté du théâtre.*

JE m'en vais retrouver mon maître, & je prévoi....

CLÉANTE, *sortant de l'autre.*

Pourquoi me laisser seul, quand j'ai besoin de toi?
Que ne m'as-tu suivi?

LA BRIE.

Quand j'ai vu ce village,
Vous ſçachant réſolu de loger au Sauvage;
Mon cheval étant las, je vous ſuivois de loin;
Sûr de vous y trouver, quand il ſeroit beſoin:
Outre qu'en arrivant en ce lieu de plaiſance,
Quoique nouveau venu, j'ai trouvé connoiſſance,
Qui, me menant d'abord au prochain cabaret,
M'a fait goûter *gratis* du blanc & du clairet.

CLÉANTE.

Je le crois. Ce village eſt fertile en canailles.

LA BRIE.

Canailles! C'eſt pourtant le collecteur des tailles.

CLÉANTE.

D'où le connois-tu donc? Eſt-il de tes parens?

LA BRIE.

Non. Il m'a vu laquais chez un Élu du Mans;
Il y venoit ſouvent. Le maître & la maîtreſſe
Ne ſe laſſoient jamais de lui faire careſſe;
Enfin ils le traitoient comme un de leurs amis;
Mais il ne venoit point ſans coq-d'Inde au logis;
Il m'a prié de noce, & j'y veux faire rage;
Il doit donner ſa nièce au bailli du village.

CLÉANTE.

Je le ſçais, & c'eſt-là d'où vient mon déſeſpoir.

LA BRIE.

Comment donc?

CLÉANTE.

Je ne ſuis ici que pour la voir.

Je l'aime, cette nièce, & je ſuis aimé d'elle.

LA BRIE.

Vous avez le goût fin; elle eſt jeune, elle eſt belle.
D'où la connoiſſez-vous? On dit qu'elle a du bien.

CLÉANTE.

Son père étoit du Mans, & logeoit près du mien:
Sa beauté dès ce temps me donna dans la vûe;
J'aimai, je fus aimé; mais la mort imprévûe
De ſon père augmenta ma flamme & mon ſouci.
Elle eſt depuis ce temps avec ſon oncle ici,
Qui, par un choix fatal au feu qui nous engage,
Eſt ſi fort entêté du bailli du village,
Et croit que cet hymen eſt ſi bien aſſorti,
Qu'il veut le préférer à tout autre parti.
Sa femme, en ma faveur depuis peu prévenue,
Souffre que quelquefois, quand la nuit eſt venue,
J'entretienne ſa nièce, & me fait eſpérer
De rompre cet hymen.

LA BRIE.

Je ceſſe d'ignorer
Où vous couriez ſans moi les ſoirs bride abattue.

CLÉANTE.

Je cherchois du remède à l'ennui qui me tue.

LA BRIE.

Mais la femme & la nièce....

CLÉANTE.

Elles m'ont fait ſçavoir
Qu'il falloit en ce lieu me rendre pour les voir.
Apprenons, s'il ſe peut, ce que l'on veut me dire.

LA BRIE.

Je vois le collecteur, Monsieur.

CLÉANTE.

Je me retire.
M'a-t-il vu?

LA BRIE.

Peut-on voir au travers de mon corps?

CLÉANTE.

Tâchons d'entrer chez lui, tandis qu'il est dehors.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRINE.

THIBAUT.

TE taiseras-tu point? Peste de la pécore!

PERRINE.

Tiens, mon pauvre Thibaut, je te le dis encore,
Ce Monsieur le Bailli n'est point ce qu'il nous faut
Pour ta nièce. Vois-tu! c'est un âne, un nigaud,
Qui juge sans sçavoir; qui, pour cinq sols d'épice,
Trahiroit....

THIBAUT.

Chut. Portez respect à la Justice,
Ne parlez de ces gens que la main au bonnet:
Puisque je l'ai promis, je te le dis tout net,
Il sera son mari.

PERRINE.

La voilà bien chanceuse !

THIBAUT.

Que lui manque-t-il donc, Madame la cauſeuſe?
N'eſt-il pas Avocat, hé! bête? L'on croiroit....

PERRINE.

On dit que pour cent francs notre âne le ſeroit.

THIBAUT.

Encore?

PERRINE.

L'autre jour, preſſé ſur une affaire
Qu'avoit Simon Martin avec le grand compère,
Il mit, ſans la ſçavoir, leurs ſacs de deux côtés,
Et prit, pour la juger, un cornet & trois dez,
Diſant que ſur le champ il bailleroit ſentence.
A la premiere raffle, il amenit, je penſe,
Dix pour le demandeur, & puis en même temps
Dix pour le défendeur. Hors de cour, ſans dépens,
Dit-il. Ne voilà pas bien juger une cauſe?

THIBAUT.

Enfin juſqu'à demain il faudra qu'elle cauſe.
Tout ce que tu dis-là, ma femme, eſt bon & beau;
Mais du vin répandu ne vaut pas de bonne eau;
Je crois que ta raiſon vaut bien mieux que la mienne;
Mais, puiſque je le veux, il n'eſt raiſon qui tienne.

PERRINE.

Tiens, quand on ſeroit prêt à me couper le cou,
Je veux, malgré tes dents, en jaſer tout mon ſâou.
Ce galant morfondu, la ſemaine dernière,

Disoit que pour la noce il attendoit son frère,
Qui doit être un magot.

THIBAUT.

Pourquoi?

PERRINE.

Ce bel oiseau,
Lui ressemble, dit-il, comme deux gouttes d'eau,
Sans doute, comme lui, c'est quelque barbe-sale.
Quand il faut épouser, le voilà qui détale;
Et, se moquant de nous toujours de pis en pis,
Il dit qu'il faut, devant, qu'il s'en aille à Paris.
Il nous a dit adieu. Mais je suis bien lassée....

THIBAUT.

Il en enrage assez; mais la chose est pressée,
Depuis que j'ons touché dans la main l'autre jour,
Il te feroit pitié, parlant de son amour:
Car, vois-tu! là-dessus, il jase comme un livre:
Il dit que sans ma nièce il ne sçauroit plus vivre.
Il consomme, dit-il, tout son temps à gémir;
Passe les nuits sans boire, & les jours sans dormir;
Il en est si troublé qu'il n'est pas connoissable,
Il n'a plus de repos qu'au lit, ou bien à table;
Il soupire toujours. Enfin, si nan l'en croit,
Ses yeux varsont plus d'eau que sa bouche n'en boit.

PERRINE.

Reviendra-t-il bien-tôt?

THIBAUT.

Les poulaillers du Maine
Le rammanront, dit-il, la semaine prochaine.
Je vais boire avec lui, s'il est encore ici,
Le vin de l'étrier.

PERRINE.

Moi, j'entre.

THIBAUT.

Ah! le voici.

SCÈNE III.

THIBAUT, LE BAILLI, MATHURIN.

THIBAUT.

JE vous allois chercher.

LE BAILLI.

Cette peine m'honore.

THIBAUT.

Vous n'êtes pas parti?

LE BAILLI.

Vous voyez; pas encore.
Mais me voilà tout prêt à partir de ces lieux:
Je viens chez mes parens de faire mes adieux,
Il faut toujours garder quelque mesure honnête...
Mathurin, hé?

MATHURIN.

Monsieur.

LE BAILLI.

Qu'on me selle ma bête.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI.

HÉ bien! comment vous va, Monsieur le collecteur?

THIBAUT.

Pour vous servir, Monsieur le bailli, de bon cœur.

LE BAILLI.

Couvrez-vous.

THIBAUT, *faisant la révérence & tournant son chapeau.*

Je sçavons....

LE BAILLI.

Réformez votre stile.

Couvrez-vous.

THIBAUT *fait la révérence.*

J'ons....

LE BAILLI.

Couvrez votre cerveau débile,
Vous dit-on, & changez en termes plus polis
Cette fluidité de termes mal construits.

THIBAUT.

Je parlons le patois que nan parle au village.

LE BAILLI.

Vous verrai-je toujours fier d'un jargon ſauvage,
De deux toiſes de long tirer un pied de veau,
Rire au nez en parlant, tourner votre chapeau,
N'avoir qu'un air benêt pour toute contenance,
Et coudre une ſottiſe à chaque révérence?
Si vieillard & griſon vous ne vous corrigez....

THIBAUT.

Écoutez, je parlons tout comme vous jugez,
A notre fantaiſie.

LE BAILLI.

Enfin, quoi qu'il arrive;
Il n'en rabattra rien, c'eſt perdre ſa leſſive.
Ne voulant pas partir, ſans vous avoir parlé
De mon frère....

THIBAUT.

Ah! s'il vient, il ſera régalé;
Il logera chez nous, & je veux qu'à ſon aiſe....

LE BAILLI.

Parbleu! c'eſt m'obliger.

THIBAUT.

Mais....

LE BAILLI.

Quoi?

THIBAUT.

Ne vous déplaiſe;
Afin qu'il ſoit reçu, nous faiſant cet honneur,
Selon votre mérite, & ſuivant ſon humeur,
Pour voir à le ſervir comme il faut qu'on en uſe,

Dites-moi, s'il vous plaît, je vous demande excuse;
Quel homme est-ce, à-peu-près?

LE BAILLI.

C'est un original.
Il est marchand de toile, & demeure à Laval;
Il veut être à la noce, & même hier j'eus nouvelle....

THIBAUT.

Son nom?

LE BAILLI.

Monsieur Vilain.

THIBAUT.

D'âge...?

LE BAILLI.

Il en a dans l'aîle.
Quant au reste, écoutez franchement, entre nous,
C'est un rustre, un lourdaud, à-peu-près comme vous.

THIBAUT.

On m'avoit pourtant dit, Monsieur, qu'il vous ressemble.

LE BAILLI.

Oui, du visage. A moins que de nous voir ensemble,
Pour faire de nous deux un bon discernement,
A moins que d'observer nos traits également,
On s'y trompe, & souvent on nous prend l'un pour l'autre.

THIBAUT.

J'entends bien, c'est qu'il a de mon air & du vôtre.

LE BAILLI.

Écoutez. Ces discours n'auront jamais de fin;

Voilà votre logis, & voilà mon chemin,
Compère; & nous n'avons qu'un mot à dire ensemble.
Mon frère doit venir, je l'aime, il me reſſemble;
Il logera chez vous juſques à mon retour.
A Paris, pour huit jours, je m'en vais faire un tour.
Nous ſongerons après à notre mariage;
Cependant je vous ſuis ſerviteur.

THIBAUT.

Bon voyage.
Boirons-je point un coup? Il ſeroit bon beſoin.

LE BAILLI.

Hé, morbleu! détalez, l'abbreuvoir n'eſt pas loin.

SCÈNE V.

LE BAILLI, ſeul.

ENfin j'en ſuis défait; & ſuivant mon idée....

SCÈNE VI.

LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN.

VOtre bête, Monſieur, eſt ſellée & bridée.

LE BAILLI.

Il faut à ce valet confier mon ſecret;

Il eſt bien ingénu, pour être fort diſcret:
Mais quoi! j'en ai beſoin. Écoute, il faut te taire,
Entends-tu? Parle donc. Le cheval!

MATHURIN.

Comment faire?
Auſſi quand je me tais, Monſieur, je ne dis mot.

LE BAILLI.

Le valet d'un bailli peut-il être ſi ſot?
C'eſt-à-dire qu'il faut ne parler à perſonne
De ceci.

MATHURIN, *ſe couvrant.*

J'entends bien. Votre raiſon eſt bonne.

LE BAILLI.

Tu ſçais bien que j'ai dit à mes meilleurs amis,
Que j'allois pour huit jours faire un tour à Paris;
Qu'aujourd'hui je partois, & qu'en cet équipage
J'ai déja fait deux fois tout le tour du village.

MATHURIN.

Hier je vous en ouïs, m'eſt avis, marmoter.

LE BAILLI.

Je voulois que l'on crût que j'allois m'abſenter;
Mais je me moquois d'eux.

MATHURIN.

Pargué! le tour eſt drôle.

LE BAILLI.

Je veux, avant la nuit, jouer un autre rôle.
J'ai dit de plus ici qu'un mien frère venoit,
Pour être à notre noce, & qu'il me reſſembloit.

MATHURIN.

Oui.

LE BAILLI.

Que je l'attendois ici sur sa parole.

MATHURIN.

Oui.

LE BAILLI.

Je n'en eus jamais.

MATHURIN.

Pargué ! le tour est drôle.

LE BAILLI.

Je prétends, sous le nom de ce frère, aujourd'hui,
Et voir le collecteur, & demeurer chez lui ;
Et, sans que le lourdaud s'en doute ni s'en lasse,
Voir, sous un autre habit, chez lui ce qui se passe.

MATHURIN.

Qu'en avez-vous affaire ? Avec cet attirail....

LE BAILLI.

Il m'importe beaucoup d'en sçavoir le détail.
Je suis près d'épouser sa nièce, & je soupçonne
Certain drôle de voir trop souvent la fripponne.
Depuis huit ou dix jours je me suis apperçu
Qu'il sortoit sur le soir du logis. Je l'ai vu,
Le nez dans un manteau, doucement disparoître ;
Sans avoir jusqu'ici jamais pu le connoître ;
Et je veux, pour me voir guéri de ce soupçon,
Leur jouer de ce tour.

MATHURIN.

Têtegué, qu'il est bon !

Vous avez, vous tout seul, plus d'esprit en partage;
Que n'en avont, morgué! tous les bœufs d'un village.

LE BAILLI.

Je pourrois, négligeant d'en être convaincu,
Devenir.... Que sçait-on?

MATHURIN.

Quoi devenir?

LE BAILLI.

Cocu.
De pareils animaux trompent les plus habiles.

MATHURIN.

Vous, cocu dans un bourg? Bon dans ces grandes villes,
Où tout le monde l'est.

LE BAILLI.

Enfin, par ce moyen
Je puis m'en éclaircir, sans risquer rien du mien.
Pour m'aller installer chez cette tête dure,
Je vais me dérober, & changer de figure.
J'entends sortir quelqu'un de chez le collecteur;
C'est sa femme. Rentrons.

SCENE

SCÈNE VII.

LABRIE, PERRINE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Tout trahit notre ardeur
Quoi donc ! le collecteur prétend toujours combattre ?

PERRINE.

Je vous l'ai déja dit, il n'en veut rien rabattre ;
Et le bailli, tout sot & tout brutal qu'il est,
Pour s'en faire un neveu, le contente & lui plaît.

CLÉANTE.

Mais sur quoi l'amitié qui les unit ensemble ?
D'où vient qu'il l'aime tant ?

PERRINE.

Parce qu'il lui ressemble.
Chacun n'aime-t-il pas son semblable ? Écoutez.
Puisque j'agis pour vous....

CLÉANTE.

Tant de difficultés,
Malgré votre faveur, alarment ma tendresse.
Mais enfin j'apperçois votre charmante nièce.

SCÈNE VIII.

LUCIE, PERRINE, CLÉANTE, LA BRIE.

LUCIE.

CLéante eſt bien exact.

CLÉANTE.

Moins exact qu'amoureux.
Je viens ſçavoir de vous le deſtin de mes feux.

LUCIE.

Si ſur mes volontés je réglois ma conduite,
Cléante, de ces feux l'hymen ſeroit la ſuite;
Et mon cœur, qui vous plaint, uniroit en ce jour
L'effort de ma tendreſſe, aux ſoins de votre amour.
Vous ſçavez que l'époux qu'on me force de prendre....

PERRINE.

Pour l'être, le bailli pourra long-temps attendre.
Il eſt allé, dit-on, à Paris pour huit jours;
Et je ſçais un moyen de ſervir vos amours,
Tandis qu'il eſt abſent, qui pourra, ce me ſemble....
N'entends-je pas Thibaut qui vient ici? Je tremble;
C'eſt lui-même.

CLÉANTE.

Que faire?

LUCIE.

Où le cacher? Il faut....

PERRINE.

(*A Cléante.*) (*A Lucie.*)

Entrez dans cette chambre. Et, vous, montez là-haut.

(*Cléante se cache, & Lucie rentre dans un des coins du théâtre.*)

SCÈNE IX.

THIBAUT, PERRINE.

PERRINE.

QU'as-tu, Thibaut? Viens-çà, tu me ſembles tout triſte.

THIBAUT.

Je ſongeois qu'aujourd'hui, peut-être à l'improviſte,
Le frère du bailli pourroit venir.

PERRINE.

Hé bien?
Qu'eſt-ce que cela fait?

THIBAUT.

Eh! cela ne fait rien:
Il logera céans, je l'ai dit à ſon frère.

PERRINE.

Eſt-il parti?

THIBAUT.

Vraiment, il eſt bien loin. J'eſpère
Qu'il ſe trouvera bien dans cette chambre-là.

(*Montrant l'endroit où eſt caché Cléante.*)

Voyons en quel état elle eſt. Je veux....

PERRINE, *l'arrêtant.*

Viens-çà.

THIBAUT.

Pourquoi m'arrêter?

PERRINE.

J'ai quelque choſe à t'apprendre;

THIBAUT.

Oh morgué! je n'ai pas le loiſir de l'entendre.

PERRINE, *le careſſant.*

Eh, Thibaut! je t'en prie.

THIBAUT.

Elle eſt folle de moi,
Je veux voir cette chambre, & puis je ſuis à toi.

PERRINE.

Tu la verras tantôt.

THIBAUT.

Pourquoi pas tout-à-l'heure?

(*Bas.*) PERRINE.

Tout eſt perdu. Catos te veut parler, demeure.

SCÈNE X.

PERRINE, CATOS, THIBAUT.

CATOS.

LE frère du Bailli vient d'arriver là-bas;
Il a voulu d'abord assommer Nicolas.
C'est le bailli tout fait. Il s'est mis en colère;
Parce qu'on a, dit-il, laissé partir son frère.

THIBAUT.

Je vais, pour l'appaiser, lui parler quelque temps.

PERRINE.

Va.

CATOS.

Vous n'irez pas loin, je crois, car je l'entends.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, PERRINE, THIBAUT.

THIBAUT, *le saluant.*

AH, Monsieur!

LE BAILLI.

Enfin donc, collecteur de misère;
Vous avez sottement laissé partir mon frère;

Et sans considérer que, sans égard aux frais,
Je viens, étant mandé, de Laval tout exprès;
Que, sans envisager la peine que me donne
Le desir d'honorer cet hymen en personne....

THIBAUT.

Votre frère a voulu partir. Si vous voulez....

LE BAILLI.

Mon frère est un cheval.

THIBAUT.

Que vous lui ressemblez!

PERRINE.

Si l'on n'étoit certain qu'il est parti, je pense
Qu'on vous prendroit pour lui.

LE BAILLI.

Trève de ressemblance.
Vous daubez le prochain, la Belle, en niaisant.
Est-ce là la moitié dont on lui fait présent?

THIBAUT.

C'est ma femme.

LE BAILLI.

A vous seul? Sur ses seules œillades
Je crois que votre front a d'étranges aubades,
Compère, & votre honneur me semble en grand danger.

THIBAUT.

Qu'y ferois-je?

LE BAILLI.

A propos, peut-on enviſager,
Du bailli, mon cadet, l'épouſe prétendue ?

THIBAUT.

Ma nièce ? Oui-dà. Pourquoi n'eſt-elle deſcendue ?
Je m'en vais l'avertir.

LE BAILLI.

Je vous ſuis. Je prétends....

THIBAUT.

Hé bien ! ſoit, je pourrons boire un coup tout d'un temps.

SCÈNE XII.

PERRINE, ſeule.

PRofitons de ce temps, & ſoyons diligente.
Pendant qu'ils n'y ſont plus, faiſons ſortir Cléante.
St ! Sortez.

SCÈNE XIII.

PERRINE, CLÉANTE.

PERRINE.

DU bailli le frère eſt arrivé :
Sans cela, là-dedans Thibaut vous eût trouvé.
Il y vouloit entrer ; je n'en ſuis pas remiſe,
Et cette peur me fait craindre quelque ſurpriſe :
Un quart-d'heure plus tard, tout étoit découvert.

SCÈNE XIV.

PERRINE, CLÉANTE ; LE BAILLI, dans une entrée.

LE BAILLI.

CEpendant que Thibaut fait mettre le couvert,
Obſervons.... Un galant ! il faut que je l'écoute.

PERRINE.

Sans ce magot, Thibaut vous eût trouvé ſans doute :
Il eût entré là, rien ne l'en eût empêché.
Quel vacarme il eût fait, s'il vous eût vu caché !

LE BAILLI.

Caché !

PERRINE.

J'en tremble encor, je n'avois point d'excuſe.

CLÉANTE.

Le frère du bailli....

PERRINE.

Cependant qu'il l'amuſe,
Afin de ménager quelque moment plus doux,
Sortez, & ſoyez ſûr que je ſuis toute à vous,
Et qu'enfin il n'eſt rien que pour vous je n'eſſaie.

LE BAILLI.

Le bois du collecteur eſt de haute futaie.

CLÉANTE.

Par quel excès d'amour puis-je aſſez dignement
Reconnoître des ſoins?...

PERRINE.

Trève de compliment.

LE BAILLI.

Faiſons du bruit, je veux empêcher qu'il ne ſorte.

PERRINE.

J'entends quelqu'un, rentrez, & refermez la porte.
Pour le mettre dehors prenons mieux notre temps.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, seul.

Malepeſte ! qu'il eſt céans de fines gens !
Le collecteur en tient, & je me perſuade....
Lui dirai-je ? Oui, morbleu ! je veux qu'il ait l'aubade :
Je me fais un plaiſir de voir comme un lourdaud
Apprend qu'à ſon inſçu ſon honneur fait le ſaut.

SCÈNE XVI.

THIBAUT, *LE BAILLI*.

THIBAUT.

Que faites-vous là ſeul ? Venez ſonger à rire.
Ma nièce.....

LE BAILLI.

Auparavant j'ai deux mots à vous dire ;
Et comme je me vois preſque votre allié....

THIBAUT.

Çà, de quoi s'agit-il ?

LE BAILLI.

Vous êtes marié ?

THIBAUT.

Oui-dà, ma femme auſſi.

LE BAILLI.

Comme un homme bien ſage,
Vous ſçavez quels chagrins ſuivent le mariage;
Que le front eſt ſujet à certains accidens....

THIBAUT.

J'entends bien. Palſangué! nous voilà bien dedans.
(*A part.*)
Ne me voudroit-il point parler de notre nièce?
La coquine ſans doute aura fait quelque pièce.

LE BAILLI.

Mais quand cet accident nous arrive une fois,
Et qu'on voit de ſes yeux ſon front fertile en bois....

THIBAUT.

Bon! Voilà bien de quoi! N'an dit que c'eſt la mode.

LE BAILLI.

Mais, s'il vous arrivoit, ſeriez-vous ſi commode?

THIBAUT.

Je m'en ſoucîrois moins que de mon vieux pourpoint:
Notre honneur dépend-il de ceux qui n'en ont point?

LE BAILLI.

En effet, s'en fâcher c'eſt être ridicule.

THIBAUT.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pourquoi ce préambule?

LE BAILLI.

Eh! pour rien.

THIBAUT.

Oh! cela ne ſe dit point pour rien.

LE BAILLI.

Pourquoi? Que ſçavez-vous?

THIBAUT.

Morgué! je le ſçais bien.

La raiſon?

LE BAILLI.

Eh! ce n'eſt qu'une galanterie:
La voulez-vous ſçavoir?

THIBAUT.

Pargué! je vous en prie.

LE BAILLI.

Mais peut-être qu'après vous en ſerez fâché?

THIBAUT.

Point.

LE BAILLI.

Céans votre femme a ſon galant caché.

THIBAUT.

Quoi! Perrine?

LE BAILLI.

Oui, Perrine.

THIBAUT.

Ah! la double traîtreſſe!
Me jouer à mon nez de ces tours de ſoupleſſe!
Elle pour qui j'aurois bouté ma main au feu!

LE BAILLI.

Le drôle de ſes feux faiſoit un tendre aveu:
De-là je les voyois; & même en ma préſence
Ils ſe ſont embraſſés.

THIBAUT.

Ah! je perds patience.
Venez me le montrer, car je crève d'ennui;
Je veux faire aboyer tous nos chiens après lui;
Avant que de ſortir, je veux qu'on l'accommode....

LE BAILLI.

Bon! voilà bien de quoi! N'an dit que c'eſt la mode.

THIBAUT.

Quand on n'a point d'honneur, je dis nargue des gens.
Allons.

LE BAILLI.

Ah! palſangué! nous voilà bien dedans.

THIBAUT.

Accoutez, on ne rit jamais de ſa vergogne;
Quoique *groſſo modo*, j'allons droit en beſogne.

LE BAILLI.

Je m'en soucîrois moins que de mon vieux pourpoint:
Notre honneur dépend-il de ceux qui n'en ont point?

THIBAUT.

Montrez-le moi, vous dis-je, & puis laissez-moi faire.

LE BAILLI.

Écoutez, il vaut mieux pour quelque temps se taire:
Votre femme viendra pour le mettre dehors;
Cachons-nous; nous verrons leur joie & leurs transports;
Et ce couple d'amans que vous voulez confondre,
Étant pris sur le fait, n'aura rien à répondre.

(*Lui montrant l'endroit où il est caché.*)

Il est là.

THIBAUT.

C'est bien dit. Les acoutant de loin....
Ma femme, je l'entends. Mettons-nous dans ce coin.

SCÈNE DERNIÈRE.

PERRINE, LUCIE; THIBAUT ET LE BAILLI, cachés.

PERRINE.

Cléante eſt encor là; ce magot en eſt cauſe.

LUCIE.

Le frère du bailli?

PERRINE.

Lui-même.

THIBAUT, *au bailli.*

Bouche cloſe.

PERRINE.

On avoit grand beſoin ici de ce butord!
Le ſot homme que c'eſt!

LUCIE.

J'en demeure d'accord.
Sans le bailli ſon frère, à qui le ſang le lie,
C'eſt un original qui ſeroit ſans copie.

PERRINE, *appellant Cléante.*

Cléante, nous pouvons cauſer en liberté.

LE BAILLI.

Hé bien, qu'en dites-vous? Eh?

THIBAUT.

C'eſt la vérité.

Ah, morgué!

LE BAILLI.

Taiſez-vous.

CLÉANTE, *ſortant de l'endroit où il étoit.*

Le ſecours que votre âme
Se réſout aujourd'hui de prêter à ma flamme....

PERRINE.

Laiſſons les complimens, je vous l'ai déja dit:
Je vous aime, & je veux me contenter l'eſprit.
Ainſi, pour vous ſervir, & pour me ſatisfaire....

LE BAILLI, *à Thibaut.*

Compère, écoutez bien, leur marché ſe va faire:
Nous ne ſommes pas loin de l'heure du berger.

PERRINE.

Je prétends, quand Thibaut en devroit enrager....

THIBAUT.

La traîtreſſe!

PERRINE.

Vous voir le mari de ma nièce.

THIBAUT.

Hem?

LE BAILLI.

Parbleu ! c'eſt à moi que le paquet s'adreſſe.

CLÉANTE, *à Lucie.*

Votre cœur pourra-t-il ne la point démentir ?
Et ſur un tel eſpoir pourrez-vous conſentir ?...

LUCIE.

Oui, tant que je ſerai de ma main la maitreſſe,
Vous aurez tous mes vœux, & toute ma tendreſſe.

LE BAILLI.

J'en tiens.

CLÉANTE.

Mais cet époux qui doit....

PERRINE.

C'eſt un trigaud;
Ce mâtin de bailli n'eſt point ce qu'il lui faut;
S'il l'épouſe jamais, je veux devenir folle.

THIBAUT.

Palſangué ! notre nièce étoit en bonne école.

LUCIE.

Mais comment l'empêcher, lorſqu'il ſe croit certain ?...

PERRINE.

Voilà bien des façons. Donnez-moi votre main.
N'êtes-vous pas content qu'elle ſoit votre femme ?

CLÉANTE.

J'en fais toute ma joie; & ſi jamais ma flamme....

PERRINE, *leur prenant la main.*

Touchez-là. Vous voilà mariés, autant vaut.

THIBAUT, *au bailli.*

Je m'en vais me montrer; ne venez pas si-tôt.

CLÉANTE.

Si de tant de bonheur mon ardeur est suivie,
Cléante vous devra son bonheur & sa vie.

PERRINE.

De ce que je vous dis tenez-vous assuré.

THIBAUT, *se montrant.*

Fort bien. Je n'aurons plus que faire de curé;
Tu marîras, sans lui, fort bien tout le village.

LUCIE.

Mon oncle!

CLÉANTE.

Quel revers!

PERRINE.

Voici gâte-ménage.

THIBAUT.

Si tu me fais chercher un tricot là-dedans....

PERRINE.

Un tricot! Et, pourquoi, puisqu'ils en sont contens?
Ils sont bien mariés, ce n'est point raillerie;
Et je viens....

THIBAUT.

Oh morgué! moi, je les démarie.

PERRINE.

Tiens, ta nièce & Monſieur ſe ſont donné la foi :
Il eſt bien gentilhomme, & de plus a de quoi,
Et ſa nobleſſe enfin mérite qu'on l'exalte.

THIBAUT.

Tiens, quand il ſeroit fils d'un chevalier de Malte,
J'ai promis au bailli qu'il ſeroit ſon époux :
Elle l'épouſera.

LE BAILLI, *ſe montrant.*

Calmez ce grand courroux ;
De l'époux prétendu de la belle Lucie
Je ſuis l'original, & même la copie.

LUCIE.

Vous êtes le bailli ?

LE BAILLI.

Oui, parbleu ! je le ſuis.
Sous un nom emprunté j'étois dans ce logis.
Je m'en étois douté, coquette déniaiſée,
Que votre cœur étoit une conquête aiſée ;
Et, pour vous obſerver, je m'étois traveſti :
Mais je n'en ſçais que trop, il peut chercher parti.

THIBAUT.

Non ; vous l'épouſerez tout-à-l'heure, & j'envoie....

LE BAILLI.

Doucement, s'il vous plaît, point de chaleur de foie :
On peut la marier, ſans croître mon ſouci ;
Monſieur en eſt content, & je le ſuis auſſi.
Sur un pareil marché, je ne mets point d'enchère ;
Je retourne chez moi. Juſqu'au revoir, compère.

PERRINE.

Tu le vois bien, Thibaut ; il se moque de nous.

CLÉANTE.

Si....

THIBAUT, *à Cléante.*

Puisqu'il ne veut point ma nièce, c'est pour vous.

CLÉANTE.

C'est me combler de joie, & mon respect s'apprête....

THIBAUT.

Allons voir nos amis, & songer à la fête.

FIN.

LE COMÉDIEN POETE,

COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1673.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN POETE.
TROIS ACTEURS de la troupe.
LE DÉCORATEUR.

ACTEURS DU PREMIER ACTE.

GÉRONTE, frère de Damon père.
DAMON père.
DAMON fils.
LE BARON D'ARGENTBREF.
LAYS.
AMINTE.
LUCRÈCE.
JUSTINE.
LUCINDE.
CRISPIN, valet de Damon fils.
SIX DÉMONS.

La Scène eſt à Marſeille.

LE COMÉDIEN POETE,

COMÉDIE,

PROLOGUE.

UN ACTEUR, UN POETE.

LE POETE.

Hé bien, Monsieur, vos Messieurs & vos Demoiselles sont-ils bientôt en état de faire la répétition de ma pièce ?

L'ACTEUR.

Tout le monde sera prêt dans un moment ; &, comme l'on s'attend de la jouer vendredi sans remise, on n'a plus de temps à négliger. Ce n'est pas qu'ils n'aient quelque petit chagrin de l'exactitude que vous avez voulu

exiger d'eux; &, comme l'on n'a pas coutume de faire les répétitions avec les habits, les décorations & les violons, ils ne prennent qu'en murmurant le soin qu'il faut qu'ils se donnent pour s'habiller, & principalement nos demoiselles, qui ne sont pas bien-aises de se donner plus de peine que le besoin ne le demande. Il n'y en a pas une qui ne vous ait dit, en s'habillant, toutes les pouilles que la modestie peut souffrir dans la bouche d'une femme, & qui n'ait dit plus de cent fois que tous ces poëtes sont fous : mais vous n'êtes pas homme à prendre garde à cela.

LE POETE.

Il faut les laisser dire. Je suis persuadé, quant à moi, que les choses s'en concertent avec plus de justesse, que les acteurs en jouent avec plus de soin, & que l'on voit mieux ce qui manque à l'agrément de chaque chose.

L'ACTEUR.

Pour moi, qui n'ai rien encore entendu de cette pièce, je m'apprête à voir des merveilles dans cette répétition. C'est sans doute quelque sujet d'invention?

LE POETE.

Fi! ne me parlez point de ces sujets d'invention; j'appelle ces monstres modernes, des avortons d'une imagination bornée, & j'abandonne

donne ces projets infructueux & ces fades rêveries à ces génies rempans, que l'ignorance rend incapables des larcins glorieux que font les doctes chez les Grecs & chez les Latins, & qui ne sçavent pas mettre les plaisanteries de l'Antiquité en œuvre. J'ai tiré l'idée de cette pièce de *Mostellaria* de Plaute, que lui-même, à ce que l'on tient, avoit tirée du *Phasma* de Ménandre.

L'ACTEUR, *bas à part.*

Voilà bien des mots où je ne comprends rien; mais pour mon honneur, je n'en veux

(*Haut.*)

rien faire paroître. Le sujet est sans doute plaisant, & vous n'aurez pas manqué de l'assaisonner de ces traits fréquens de satyre délicate qui font l'agrément des pièces du temps?

LE POETE.

Pour le sujet, il est plaisant; mais pour l'assaisonnement dont vous me parlez, je vous avoue qu'il n'est point du tout de mon goût, & je ne trouve rien de si mal-honnête que ces satyres indiscrettes & piquantes qu'on met sur le théâtre contre le prochain. Je m'étonne....

SCÈNE II.

LE DÉCORATEUR, LE POETE, L'ACTEUR.

LE DÉCORATEUR.

MEssieurs, tout le monde est prêt, & dès que vous aurez fait silence, on commencera.

L'ACTEUR.

Je m'en vais derrière le théâtre pour tenir la pièce, & souffler, s'il en est besoin.

LE POETE.

Et moi, je m'en vais près d'eux pour leur faire observer leurs entrées & leurs sorties; mais afin que tout se fasse en ordre, que Messieurs vos violons jouent l'air que l'on a fait pour l'ouverture du théâtre.

Fin du Prologue.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, CRISPIN.

GÉRONTE, *sortant d'un logis qu'il regarde avec étonnement.*

Uel désordre!

CRISPIN, *le suivant avec un tablier & un marteau.*

Attendez.

GÉRONTE.

Non; il faut que je sorte;
Cette confusion rend ma douleur trop forte.
Et ton maître.... Ah! j'enrage: il vient, dis-tu, d'aller?...
Je suis si transporté, que je ne puis parler.
Quel fracas, quel cahos! quelle aveugle manie
De tout ce beau logis changer l'économie?
Parle; pourquoi faut-il que ces appartemens,
Que mon frère enrichit de tant d'ameublemens,
De plafonds, de miroirs, de peintures choisies,
Pour tout meuble à présent, ait des rabots, des scies,
Des cordages, des ais, des limes, des marteaux?
Pourquoi tout ce fatras de couleurs, de pinceaux,
Cet amas d'instrumens, de plumes & de calques,
Ces figures d'osier, & ces habits de masques?

CRISPIN.

Ah, oh! si vous sçaviez pourquoi cela se fait....

GÉRONTE.

Que font tous ces pendards dans ce grand cabinet,
Dont l'un, le verre en main, marmote un air bizarre;
L'autre, en mâchant de haut, accorde une guitarre;
L'un, la bouteille au poing, ainsi qu'au cabaret,
Sur les pas d'une entrée exerce son jarret;
L'autre, en sifflant, barbouille au coin dont on s'écarte,
Des barbes & des yeux à des spectres de carte;
L'un, en dépit du bruit, assis sur un coussin,
Fait sous ses doigts crochus gémir un claveſſin;
Et l'autre, qui des yeux & de la voix l'excite,
En battant la mesure, écume une marmite?
Que veut dire ceci? Parle, maraud! dis-moi;
Que font-ils là-dedans? Depuis quand, & pourquoi
A-t-on abandonné ce logis au pillage?
Toi-même, que fais-tu dans un tel équipage?
Pourquoi ce tablier, ce marteau, ce bonnet?

CRISPIN.

Oh, oh! si vous sçaviez pourquoi cela se fait....

GÉRONTE.

Dis-le moi donc, maraud! Car, si la patience
M'échappe....

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, sans violence,
Sans vous mettre en courroux, je vous l'aurois bien dit.
Mon maître est amoureux d'un objet dont l'esprit
Aime avec passion les vers, la symphonie,
Les machines, les vols, les danses, l'harmonie:
Il en est, en un mot, tellement entêté,
Que depuis quelques jours sa prodigalité,

Pour régaler l'objet dont il eſt idolâtre,
Dans notre grande ſalle a fait faire un théâtre,
Pour donner le plaiſir d'un ſpectacle éclatant,
Ce ſoir aux conviés, en machines s'entend:
On a pris pour ſujet, dans les exploits d'Énée,
Sa deſcente aux enfers: c'eſt une grande idée.

GÉRONTE.

Tu peux l'en applaudir! Je te romprai le cou.

CRISPIN.

Bon! je prétends vous voir y rire comme un fou.
Là, le diable & les dieux, devenus camarades,
Font du ciel aux enfers de fréquentes caſcades;
Le théâtre s'y voit changé de vingt façons,
Les champs Éliſiens, les ſpectres, les démons,
Palinure, Minos, le brave fils d'Anchiſe,
Qui pleure comme un veau courant après Éliſe,
L'antre de la Sibille, & Cerbère enchaîné;
Cela vous vaudra mieux qu'un quintal de ſéné:
Car enfin, on n'y voit rien de mélancolique.
On y rit en cadence, on y pleure en muſique;
Et vous pourrez enfin y voir à tous momens
Abîmer quelque diable au ſon des inſtrumens.
Pour ceux dont vous parlez, ce ſont les ſymphoniſtes,
Les peintres, les danſeurs, & les ſous-machiniſtes.

GÉRONTE.

Et qui donc eſt l'auteur de cette nouveauté?
Le dit-on?

CRISPIN.

C'eſt mon maître, il a tout inventé;
C'eſt de tout ce qu'on fait le ſouverain arbitre;
Malepeſte! il eſt Grec, Monſieur, ſur ce chapitre.
Pour ſçavoir ce grand art, qui ne lui ſert de rien,

Mon maître a dépensé le plus beau de son bien:
Mais il a des clartés qu'aucun ne lui dispute;
L'esprit n'invente rien, que le sien n'exécute;
Et ses doigts, qui n'ont pris que de doctes leçons,
Font jusqu'à des sifflets de trente-deux façons.
Le logis est tout plein de ce qu'il imagine;
Jusqu'à boire & manger, tout s'y fait en machine:
La porte du logis.... vous la voyez?

GÉRONTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Elle s'ouvre en machine, & si, cela n'est rien.
Mon maître va, morbleu! pour peu que l'on l'en prie,
Changer, en un clin-d'œil, la maison en prairie,
Et d'un coup de sifflet, s'il l'avoit entrepris,
Hausser de trente pieds les gros murs du logis.

GÉRONTE.

Hé! d'où lui peut venir une telle chimère?
Lui, chérir un tel art, lui, Crispin, fils d'un père
Amoureux du trafic qu'il avoit toujours fait,
Sans avoir jamais vu machine, ni ballet,
Qui, sans cesse au travail, n'alla voir de sa vie,
Spectacle, danse, jeux, farce ni comédie!
Prétend-il que toujours de tels entêtemens?...

CRISPIN.

Oh! non; je ne crois pas qu'il en ait pour long-temps.

GÉRONTE.

Le prodigue! Est-ce ainsi que mon neveu profite
Des soins que prit mon frère à régler sa conduite?
Est-ce donc là le fruit de ceux qu'il prit toujours
Pour enrichir ce fils au péril de ses jours?

Le voyage qu'il fait, de ſa ſanté prodigue,
Dont la ſoif de l'argent lui cacha la fatigue;
Cet amour d'un trafic pratiqué ſi ſouvent,
Qui l'a depuis trois ans fait voguer au levant,
Dans un âge où la mort peut tromper ſon attente,
N'a-t-il rien qui le touche, ou rien qui l'épouvante?
Mais, quand par ſon retour il ſera détrompé,
Que dira-t-il de voir tout ſon bien diſſipé
Par un fils de qui l'âme, au plaiſir acharnée,
Abſorbe en quatre jours la rente d'une année?
De quel œil verra-t-il ce prodigue entêté
D'un art où la débauche & l'amour l'ont porté,
Poſſédant pour tout fruit des biens qu'il lui deſtine,
Des lettres du grand ſceau de docteur en machine?

CRISPIN.

Si ſon père revient, il nous trompera fort.

GÉRONTE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Pour parler franc, Monſieur, on le croit mort.
On n'a, depuis trois ans, point eu de ſes nouvelles,
Et ſans doute....

GÉRONTE.

Ah! ce mot rend mes douleurs mortelles.
Pour le malheur du fils, le père aura péri:
Mais je le verrai gueux, ſans en être attendri.
Puiſqu'il fait de ſon bien un ſi mauvais uſage,
Dis-lui que je renonce à le voir davantage;
Que jamais de mon bien il n'attende un denier,
Que je fais ſon couſin mon unique héritier;
Et que, pour ne pas voir des malheurs que je pleure,
A ma maiſon des champs je retourne ſur l'heure.

SCÈNE II.

CRISPIN, seul.

IL n'a pas tout le tort. Depuis un an au plus,
Mon maître a dépensé plus de vingt-mille écus;
Il a mis sans façon, pour faire ses largesses,
Et beaux meubles en gage, & coffres-forts en pièces,
Le tout pour régaler la galante Lays,
Justine, Polémon, Lucinde, Alcidamis,
Le baron d'Argentbref, Polexandre, Lucrece,
Et d'autres débauchés presque de même espèce.
Mais dépêchons d'aller où mon maître m'a dit;
Il vient, & le baron d'Argentbref qui le suit.

SCÈNE III.

DAMON, D'ARGENTBREF.

DAMON.

TE moques-tu de moi?

D'ARGENTBREF.

Veux-tu que je te die?
J'admire ton adresse, & je plains ta folie.
Quoi! toujours à la bouche optique, aîles, chassis,
Cintres, vols, contrepoids, coulisses, chars, habits?

Rends à te divertir tes peines plus utiles,
Et choisis à tes sens des plaisirs plus tranquilles.

DAMON.

Ouais!

D'ARGENTBREF.

Outre l'embarras qui pour toi me fait peur,
Ce fracas, entre nous, sent trop son grand seigneur.
Cela sied bien à ceux dont la magnificence
Mesure leurs plaisirs par la grande dépense;
Qui, nés dedans un rang à tout sacrifier
A des plaisirs que l'art peut diversifier,
Peuvent avec éclat toujours se satisfaire,
Et donner à leurs sens tout ce qui peut leur plaire.
Mais un homme, entre nous, bercé sur un comptoir,
Ne doit pas se régler sur tout ce qu'il peut voir:
T'y vouloir obstiner, c'est, croyant qu'on t'admire,
Jusqu'au bout de la plume affronter la satyre.
Crois-moi, pour voir tes soins suivis de tant de frais,
La fortune a coupé tes aîles de trop près;
Et les grands, dont l'exemple a brouillé ta cervelle,
Pour le fils d'un marchand ne sont pas un modèle.

DAMON.

Oh, oh! vous raisonnez, parbleu! comme un docteur,
Notre ami. Je sçavois que votre sombre humeur,
Le cornet à la main, sans briguer d'autres plumes,
Sur la chance en trois jours auroit fait six volumes;
Que chaque paroli, fait au premier venu,
D'un fier sept & le-va se trouvoit soutenu;
Qu'armé de ces deux mots qui sont votre ressource,
Vous portiez la terreur jusqu'au fond d'une bourse;
Et que, munis d'un dé souvent escamoté,
Vos doigts couloient à fond l'argent le mieux lesté.
Je sçavois bien encor que, lorsque quelque perte
Rendoit le talent nul, & la bourse déserte,

Votre eſprit inventif ſçavoit, ſans s'étonner,
Hypothéquant l'argent d'une dupe à berner,
Et le talent ſubtil qu'ont vos doigts en partage,
Mettre chez vos amis votre eſpérance en gage;
Divulguer ſans façon ce qui ſe doit cacher.
Mais je ne ſçavois pas que vous ſuſſiez prêcher.

D'ARGENTBREF.

Mais....

DAMON.

Votre bel eſprit, brillant par intervalle,
Près de moi vainement fait dépenſe en morale.
Si je perdois au jeu mon argent & mes ſoins,
Vous m'en aimeriez mieux, je m'en aimerois moins:
Et, n'étant ſcrupuleux que de bonne manière,
Vous pourriez ſans façon....

D'ARGENTBREF.

Laiſſons cette matière.

DAMON.

Vois-je pas?... Non.... Si fait....

D'ARGENTBREF.

Qui te rend tranſporté?

DAMON.

Je croyois voir là-bas mon carroſſe arrêté.
Nos dames ont voulu, pour danſer leurs entrées,
De crainte d'embarras, ne venir qu'habillées:
Je leur viens d'envoyer mon carroſſe, & j'ai cru
Les voir venir. Dis-moi, je te prie, as-tu vu
Les habits ſinguliers que je leur ai fait faire?

D'ARGENTBREF.

Tout eſt nouveau pour moi; mais enfin, pour te plaire,
Ils doivent....

DAMON.

Tu verras s'ils sont imaginés !
Moi-même, par plaisir, je les ai dessinés ;
Sans vanité ce sont.... Je veux t'en faire arbitre,
Toi, qui sçais raisonner juste sur ce chapitre :
Et si tu ne me dis, lorsque tu les verras,
Qu'ils sont divins, morbleu ! tu ne t'y connois pas.

D'ARGENTBREF.

Je ne m'y connois pas, si je ne les approuve ?

DAMON.

Non, morbleu ! je soutiens qu'un homme....

D'ARGENTBREF.

Je te trouve....

DAMON.

Mais outre les habits, ce qu'il faut admirer,
C'est l'entrée où je veux qu'on les vienne adorer :
Tu n'as jamais rien vu de galant, dieu me damne !
Jamais comme Lays habillée en Diane.
Elle sort en dansant, d'un air délibéré,
Du fond d'un petit bois à Vénus consacré.
Six Beautés en habits de *chasseuses* comme elle,
La suivent en dansant, & lui marquent leur zèle ;
Du son d'un air divin leurs pas sont animés,
Et, l'oreille & les yeux également charmés,
On les voit se mêler d'un air galant & rare.
Dans le moment qui suit, ce nombre se sépare ;
Un signal concerté, que l'on ne prévoit pas,
Fait cesser tout-à-coup le concert & les pas ;
Puis Diane au milieu, profitant du silence,
Mêle un air qu'elle chante entre chaque cadence :
Et, l'air fini, le son de tous les instrumens
Donne à des pas nouveaux de nouveaux agrémens.

Eh! dis-moi, penſes-tu qu'une telle dépenſe....

D'ARGENTBREF.

Cela ſera galant.

DAMON.

Galant! Oui, je le penſe....
Mais je vois mon carroſſe, & nos Belles dedans.
Voyons.

D'ARGENTBREF, *à part.*

Ne doutons pas qu'il ne perde le ſens.
Sur tout ce qu'il invente il veut que l'on le loue....
Elles ſont à charmer, il faut que je l'avoue.

SCÈNE IV.

LAYS, en Diane; *D'ARGENTBREF*, *AMINTE*, *LUCRECE*, *DAMON*; *JUSTINE*, *LUCINDE*, en chaſſereſſes.

LAYS, *à Damon.*

VOus voyez....

D'ARGENTBREF.

Que l'Amour, qui ſuit par-tout vos pas,
Donne ſous ces habits de force à vos appas!
On voit bien que la main d'un ſçavant économe.....

DAMON.

Il s'y connoît, morbleu! mieux qu'homme du royaume.

LAYS.

Sans nous embarraſſer du ſoin d'un compliment,
Laiſſons-là nos appas, & ſon diſcernement;
Sçachons ſi tout eſt prêt, & s'il faut qu'on demeure...

DAMON.

Tout eſt prêt, & l'on peut commencer dans une heure.

LAYS.

Je ne ſçais quel ſuccès peut avoir ce plaiſir,
Mais je me ſens d'humeur à me bien divertir;
De joie à cet objet je me ſens l'âme pleine;
De danſer en marchant je ne m'abſtiens qu'à peine;
L'air que je dois chanter, me ſemble ſi galant,
Que je ne ſçais comment je ne danſe en parlant;
Et j'ai l'eſprit ſi plein de ce que j'imagine,
Que je crois voir en l'air toujours quelque machine.

(*A Lucrece.*)

Tu rêves?

LUCRECE.

Je ne ſçais quel ſuccès peut avoir
Le ſpectacle qui doit nous régaler ce ſoir:
Mais, quoi que j'imagine, & quoi qu'on ſe propoſe,
Je me ſens un chagrin dont j'ignore la cauſe;
Mon eſprit inquiet ſe figure toujours
Que quelqu'obſtacle en doit interrompre le cours.
Oui, quelque peu de lieu que ma raiſon y voie,
Ce chagrin, malgré moi, vient traverſer ma joie;
Et pour un tel plaiſir quoi qu'on ait aſſemblé,
Le cœur me dit toujours qu'il doit être troublé.

AMINTE.

Il eſt vrai que toujours, ſur quoi que l'on s'aſſûre,
Un chagrin d'eſprit-fort eſt de mauvais augure;

Et ton cœur, que la joie auroit de quoi tenter,
Avant que d'en jouir, cherche à s'en rebuter.
Il n'eſt point de projet de qui ta prévoyance
N'empoiſonne toujours le plaiſir par avance;
Et ton cœur, qui n'en a que ton chagrin pour fruit,
Encenſe à tous momens les monſtres qu'il produit.
Au milieu des plaiſirs, où ton penchant te livre,
Tu te fais un roman de ce qui les peut ſuivre;
Et tu crois que toujours la joie où l'on s'attend,
Eſt un piège ſecret que le plaiſir nous tend.
Quoi! ſur tous les plaiſirs dont notre âme eſt émue,
Faut-il toujours paſſer le futur en revue,
Mêler toujours de fiel ce qu'il a de douceur,
Se livrer au plaiſir dans les bras de la peur,
Et vouloir ſe piquer, avec tant de jeuneſſe,
De la ſotte vertu des ſept ſages de Grèce?
Pour moi, quoique toujours prête à me divertir,
Je croîs avoir des yeux, & crois m'en bien ſervir;
Mais à les employer quelque lieu que je voie,
Je les ferme au chagrin, & les ouvre à la joie;
Je prends, ſans balancer ſur ce qui te retient,
Le plaiſir tel qu'il s'offre, & le temps comme il vient.
Contente du préſent ſur ce qui me concerne,
Je ne veux point paſſer pour Sibille moderne;
Je me fais du préſent un remède au futur,
Et j'ai toujours trouvé ce parti le plus ſûr.

JUSTINE.

Si j'ôſe ici mêler mes ſentimens aux vôtres,
Je crois que ce chagrin ſert de prétexte à d'autres;
Et ſon amant abſent....

LUCINDE.

Cela peut être ainſi.
Mais employons le temps que nous perdons ici;
Attendant qu'au logis les conviés ſe rendent,

Allons faire hâter vos gens qui nous attendent.
Allons voir s'ils ont eu soin de se travestir,
Et ne songeons à rien qu'à nous bien divertir.

SCÈNE V.

LAYS, D'ARGENTBREF, AMINTE, DAMON, LUCRECE, CRISPIN, JUSTINE, LUCINDE.

CRISPIN.

AH! Monsieur....

DAMON.

Quoi?

CRISPIN.

Monsieur!...

DAMON.

Quel accident t'afflige?

CRISPIN.

Tout est perdu.

DAMON.

Comment!

CRISPIN.

Tout est perdu, vous dis-je;
Nous pouvons vous & moi déserter la maison,
Et nous allons chanter sur un diable de ton.

DAMON.

Quel eſt donc ce malheur?

CRISPIN.

Ah! je me déſeſpère.

DAMON.

Dis.

CRISPIN.

Votre père vient d'arriver.

DAMON.

Qui? Mon père!

CRISPIN.

Votre père, Monſieur.

DAMON.

Et de qui l'as-tu ſçu?

LAYS.

Tu te moques de nous.

CRISPIN.

Madame, je l'ai vu.

AMINTE.

Pour troubler nos plaiſirs, quelques viſionnaires....

CRISPIN.

Je l'ai vu, vous dit-on; ſongez à vos affaires.

DAMON.

Quel contre-temps! ô ciel! lui que je croyois mort!

CRISPIN.

Tout-à-l'heure un vaiſſeau vient d'arriver au port,
Il eſt venu dedans.

AMINTE.

Cela n'eſt pas croyable.

CRISPIN.

Il marche ſur mes pas, ou je me donne au diable.
Pour peu qu'à raiſonner vous ſoyez obſtinés,
Je prétends vous le voir à quatre doigts du nez.
Quel ſabat je prévois, s'il faut qu'il s'apperçoive !...

AMINTE.

S'il nous dit vrai, ſortons, afin qu'il le reçoive.

DAMON.

Attendez.

LUCRECE.

L'attendant, nous pourrions, par malheur,
Eſſuyer quelque eſſai de ſa mauvaiſe humeur,
Et ce ſeroit pour nous une choſe fâcheuſe.

DAMON.

Un moment.

CRISPIN.

Quel ſurſaut pour la bande joyeuſe!

DAMON.

Tu le vois, ce retour me met au déſeſpoir:
Si mon malheur te touche, il faut le faire voir.
Je ſuis perdu, ce coup rend ma douleur mortelle;
Je connois dès long-temps ton adreſſe & ton zèle,
Si mon repos t'eſt cher, lorſque tout me trahit,
Répare ce malheur par quelque trait d'eſprit;
Au ſecours de ton maître appelle l'artifice.
Tant de fois au beſoin tu m'as rendu ſervice!
Ton eſprit....

CRISPIN.

Il eſt vrai ; mais, pour le coup, Monſieur,
Tout l'eſprit que j'avois ſe convertit en peur.

DAMON.

Invente, cherche.

CRISPIN.

En vain je m'y romprois la tête.
Attendez.

DAMON.

Quoi ?

CRISPIN.

Parbleu ! la défaite eſt honnête.

(*Il lui parle bas.*)

DAMON, *lui parlant bas.*

Mais....

CRISPIN, *bas.*

Bon.

DAMON.

Si....

AMINTE.

Que dit-il ?

CRISPIN.

Ne perdons point de temps ;
Vous le ſçaurez bien-tôt, entrez tous là-dedans.
Donnez bien l'ordre à tout ; que pas un ne ſe montre.

LUCRECE.

Je crains.

CRISPIN.

Ne craignez rien, je vais à ſa rencontre.

SCÈNE VI.

CRISPIN, seul.

CEci sent le bâton terriblement; mais quoi!
Mon maître, pour le moins, doit craindre autant que moi,
Hasardons le paquet, puisque cette défaite
Nous peut donner le temps de faire maison nette.
Tachons de découvrir s'il n'auroit rien appris
Du désordre où l'on sçait que s'est plongé son fils.
Mais quoi! notre bon-homme est long-temps à se rendre!
Je le vois. Cachons-nous un moment pour l'entendre.

SCÈNE VII.

DAMON, père; *CRISPIN*, caché.

DAMON.

ENfin je puis encor, sans redouter les flots,
Goûter avec les miens la douceur du repos;
Et, sauvé des périls d'un pénible voyage,
Voir mes biens & mes jours à couvert du naufrage:
Mon vaisseau, que le ciel a conduit sur ces bords,
Me livre à mes amis, enrichi des trésors
Que produit loin de nous une terre étrangère.

CRISPIN, *caché.*

Tant-mieux; car au logis il n'en trouvera guère.

DAMON.

Que tous mes gens auront, m'ayant tant attendu,
De plaisir à me voir!

CRISPIN, *caché.*

Oui, de te voir pendu.

DAMON.

Mais voici ma maison, où le ciel me renvoie;
La larme, à cet aspect, me vient à l'œil, de joie.
Que mon fils de mes fonds chérira le succès!

CRISPIN, *caché.*

Oui-dà, comme un client la perte d'un procès.

DAMON.

Heurtons; je perds le temps quand il faut que je vôle.

CRISPIN.

Montrons-nous, & sur-tout jouons bien notre rôle.
Oh! c'est lui. Non.

DAMON.

Crispin!

CRISPIN.

C'est lui. Vous de retour,
Mon cher maître! voici pour nous un heureux jour.

DAMON.

Tu vois.

CRISPIN.

Vous avez fait, comme on voit, bon voyage?

DAMON.

Fort bon.

CRISPIN.

Que vous avez de ſanté pour votre âge !

DAMON.

Malgré ce que ſur mer il m'a fallu ſouffrir,
Je me porte aſſez bien. Heurte, & me fais ouvrir.

CRISPIN.

Quoi ?

DAMON.

La porte.

CRISPIN.

La porte ? Ah ! ſi je m'y haſarde....

DAMON.

Heurte, te dis-je.

CRISPIN.

Moi ? Peſte ! que je n'ai garde.

DAMON.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Si l'on me voit approcher de dix pas....

DAMON.

Il faut heurter.

CRISPIN.

Monſieur, ne vous y jouez pas.

DAMON.

A m'arrêter ainſi quelle raiſon t'oblige ?
Je veux heurter.

CRISPIN.

Monſieur, n'approchez pas, vous dis-je.

DAMON.

Mais pourquoi m'empêcher d'approcher mon logis?

CRISPIN.

Depuis près de ſix mois il y vient des Eſprits.

DAMON.

Maraud!

CRISPIN.

Sur votre bail le diable a mis enchère,
Monſieur, & fait chez vous ſon ſabat ordinaire.
Cent diables, tranſplantés là-dedans en huit jours,
Nous ont fait déſerter, ils nous faiſoient des tours:
Tantôt quelqu'un de ceux qui nous livroient la guerre,
Nous traînoit par les pieds la face contre terre;
Tantôt tout le logis nous paroiſſoit en feu;
Quelquefois le bâton même jouoit ſon jeu.

DAMON.

Si tu m'en fais prendre un, je te ferai bien taire.
Quels contes! des Eſprits!

CRISPIN.

Monſieur, qu'allez-vous faire?

DAMON.

Je la veux faire ouvrir.

CRISPIN.

Eh! par qui? Je vous dis
Qu'ils ont fait déſerter juſqu'au chat du logis:
Que la maiſon n'a plus que le diable pour hôte;
Que la peur & les coups....

DAMON.

Canaille!

CRISPIN.

Eſt-ce ma faute?

DAMON.

Et mes meubles?

CRISPIN.

Ils ſont en lieu de ſûreté;
On les a mis dehors, quand on a déſerté.

DAMON.

Et mon fils?

CRISPIN.

Votre fils, comme vos domeſtiques,
A quitté la maiſon.

DAMON.

Quelles terreurs paniques!
Et mes deux coffres-forts?

CRISPIN.

Ah! pour les coffres-forts,
On a vingt fois tâché de les mettre dehors;
Mais l'Eſprit (je ne ſçais ce qu'il veut qu'on en faſſe)
N'a jamais pu ſouffrir qu'on les changeât de place,
Et ce diable, à toute heure acharné contre nous,
Dès qu'on en approchoit, nous aſſommoit de coups.

DAMON.

Quoi! l'on les a laiſſés?

CRISPIN.

Sans doute.

DAMON.

Ah!

CRISPIN.

Comment faire?

DAMON.

Ouvre-moi ce logis, si tu crains ma colère;
Dépêche, ou de cent coups je vais t'estropier.

CRISPIN.

Moi? Je n'ai pas les clefs.

DAMON.

Qu'on cherche un ferrurier.
Mes coffres-forts. Tâchons d'enfoncer cette porte.

CRISPIN.

Vous aurez tout l'enfer aux trousses.

DAMON, *heurtant.*

Il n'importe;
Je veux mes coffres-forts.

CRISPIN.

Monsieur, vous vous perdez,

DAMON, *heurtant.*

Tais-toi.

(*Le milieu du théâtre s'ouvre, & Damon voulant heurter, tombe.*)

CRISPIN.

Voilà, parbleu! le vieillard sur le nez.

(*Crispin disparoit.*)

DAMON

DAMON, *se relevant.*

D'où vient que tout-à-coup la porte s'eſt ouverte?

(*Il voit dans le fond du théâtre un enfer, & quelques démons.*)

Ah! Criſpin, je me vois à deux doigts de ma perte.
Quel nombre de démons habite ma maiſon!
Ah, ciel! je ſuis perdu. Criſpin avoit raiſon,
La parole me manque, & tout mon ſang ſe glace.

(*Quatre démons l'approchent.*)

Quartier, Meſſieurs, quartier. (*Ils s'éloignent.*) Ils me quittent la place:
De la cave au grenier ce logis eſt changé;
Je ne connois plus rien des lieux où j'ai logé.
Quoi! mes deux coffres-forts ſe perdroient de la ſorte?
Et jamais.... J'aime autant que le diable m'emporte.
Cherchons.

(*Il ſort des flammes de deſſous le théâtre, & deux démons en même temps.*)

Mais, juſte ciel! d'où ſortent tant de feux?
Ah! la terre s'entrouve; &, ſi j'ai de bons yeux,
A travers de ces feux deux démons ſe découvrent.

(*Ces deux démons font des ſauts périlleux autour de lui.*)

Quels bonds! quels tours! ah, ciel! des abîmes s'entrouvrent. (*Ils tombent ſous le théâtre.*)
Ils ſemblent étonnés. Profitons de ce temps,
Tâchons de voir où ſont mes coffres-forts céans;
A force de chercher, je trouverai peut-être.
C'eſt à gauche en entrant que ma chambre doit être,

(*Quatre démons l'entourent.*)

Viſitons. Ah! que vois-je? Hélas! je le vois bien,
Je ſuis à la merci des démons.

UN DÉMON.

Ne crains rien ;
Mais il faut t'éloigner d'un logis où la flamme
Te peut nuire.

DAMON.

Messieurs, Dieu veuille avoir votre âme.
Je vous jure, à votre air, malgré toute ma peur,
Je vous ai pris tous deux pour deux diables d'honneur.
Où sont mes coffres-forts? Vous pouvez m'en instruire.

UN DÉMON, *lui prenant le bras.*

Tes coffres-forts ? Viens, viens, nous allons t'y conduire.

DAMON.

N'en prenez pas la peine.

UN AUTRE DÉMON.

On veut te contenter.

(*Les quatre démons le saisissent, & sont enlevés avec lui sur le cintre.*)

DAMON, *en l'air.*

Ah! le diable m'emporte, & me va tourmenter.

Fin du premier Acte.

SUITE DU PROLOGUE.

LE POETE, TROIS ACTEURS.

1er. ACTEUR, *au Poëte.*

MOnsieur, voilà un acte qui va le mieux du monde, & je crois que vous en devez être satisfait.

LE POETE.

Il est vrai qu'il n'a point mal été, & j'en suis assez content; mais.... Ah, le traître!

(*Appercevant un troisième Acteur qui n'est point habillé.*)

1er. ACTEUR.

Qu'avez-vous?

LE POETE.

Ah, morbleu!

2e. ACTEUR.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

LE POETE, *au troisième Acteur.*

Hé quoi! Monsieur, vous n'êtes pas habillé, vous qui commencez l'autre acte, &

qui avez le principal emploi dans cette pièce?

3e. ACTEUR.

Non, Monsieur.

2e. ACTEUR.

Eh, morbleu! Monsieur, allez vous faire habiller.

3e. ACTEUR.

Moi, Monsieur? Morbleu! je ne m'habillerai point.

2e. ACTEUR.

Et la raison, s'il vous plaît?

3e. ACTEUR.

C'est que je ne veux point jouer la pièce de Monsieur.

LE POETE.

Vous ne voulez point jouer ma pièce?

3e. ACTEUR.

Non, très-assurément.

1er. ACTEUR.

Mais, Monsieur, par quelle raison ne la voulez-vous point jouer?

3e. ACTEUR.

C'eſt, Monſieur, que je veux que l'on joue une pièce que j'ai faite.

1er. ACTEUR.

Comment, Monſieur, vous faites des pièces?

3e. ACTEUR.

Oui, ſans doute, j'en fais; & mes vers, ſans vanité, ont des agrémens.

1er. ACTEUR.

Eh, morbleu! Monſieur, faites votre métier, & ne vous mettez point en tête de faire celui d'autrui: il y a tant de méchans auteurs, ſans que vous en augmentiez le nombre.

3e. ACTEUR.

Tout ce que vous pouvez me dire n'eſt point capable de changer la réſolution que j'ai priſe; & je ne jouerai point abſolument cette pièce, que l'on n'ait joué la mienne.

LE POETE.

Oh, oh! voici qui eſt aſſez plaiſant. Meſſieurs, ceci vous regarde, & c'eſt à vous à m'en faire raiſon.

1er. ACTEUR.

Monſieur....

3e. ACTEUR.

Non, Meſſieurs, je ne jouerai point ſa pièce.

2e. ACTEUR.

Mais, Monſieur, il faudroit conſidérer....

3e. ACTEUR.

Et je prétends que l'on joue celle que j'ai faite. Il y a, ce me ſemble, aſſez long-temps que l'on en a les rôles, & que l'on en différe la repréſentation.

LE POETE.

Meſſieurs, il faut prendre parti, & je ſuis las de vous voir ſi long-temps irréſolus.

2e. ACTEUR.

Que voulez-vous que nous faſſions? Vous voyez ſon opiniâtreté.

LE POETE.

Comment, ce que je veux que vous faſſiez! Hé bien! puiſque vous êtes capables de met-

tre les choſes en balance ; allez, vous ne jouerez jamais de mes pièces, & je m'en vais de ce pas porter celle-ci à une autre troupe.

(*Il rentre.*)

1er. ACTEUR.

Voilà, Monſieur, une pièce que vous nous faites perdre par votre opiniâtreté, dont il y avoit lieu d'eſpérer un ſuccès conſidérable.

3e. ACTEUR.

Écoutez, le mal n'eſt pas ſi grand que vous le penſez ; & une pièce d'un comédien de bon ſens, en peut quelquefois bien valoir une de ces Meſſieurs les auteurs dont la cervelle eſt bien ſouvent démontée. La mienne eſt lue il y a long-temps ; tout le monde eſt habillé ; voyez en une répétition, & ſi elle ne vous plaît pas, vous ne la jouerez point.

1er. ACTEUR.

Qu'en dites-vous, Monſieur ?

2e. ACTEUR.

Hé bien ! voyons-la ; pour mon particulier j'y conſens.

1er. ACTEUR.

Allez donc diſpoſer le reſte de la troupe à

cette répétition. Et vous, Monsieur, puisque vous le voulez absolument ainsi, faites diligence pour vous habiller.

3e. ACTEUR.

Je ferai plutôt près que les violons n'auront joué une cadence.

1er. ACTEUR.

Écoutez, Monsieur, n'allez rien dire dans votre pièce contre les cocus ; il y a tant d'honnêtes gens intéressés dans cette affaire, que vous n'en pourriez parler sans vous en faire une.

3e. ACTEUR.

Ah ! j'ai trop de respect pour quantité de ces Messieurs-là, qui nous font tous les jours l'honneur de nous venir voir, pour dire quelque chose qui les puisse fâcher.

1er. ACTEUR.

Et sur-tout ne parlez point de ces Messieurs les Médecins; car cela porte malheur.

3e. ACTEUR.

Ah ! je n'ai garde de choquer cette docte compagnie. Mais voilà une décoration qui ne convient guère au sujet de ma pièce. Tan-

dis que je m'habillerai, prenez, s'il vous plaît, le soin de faire changer le théâtre, & faites signe aux violons de jouer un moment.

Toute la face du théâtre change.

ACTEURS

des quatre actes ſuivans.

MARCELLE.

DOM PASCAL, neveu de Marcelle.

DOM HENRIQUE, amant d'Angélique.

LE CHEVALIER DOM RICHARD DE FOND-SEC.

ANGÉLIQUE, nièce de Marcelle.

JACINTE, ſuivante d'Angélique.

GUSMAN, laquais de Dom Paſcal.

CARLIN, laquais de Marcelle.

COURTEFOY, Notaire.

La Scène eſt à Madrid.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN, DOM HENRIQUE.

GUSMAN.

SI vous-même n'allez chez ce tailleur maudit,
Monsieur, de quatre jours vous n'aurez votre habit.
Mais quel chagrin nouveau peut troubler Dom Henrique?
Époux, ou peu s'en faut, de la belle Angélique,
Prêt à voir avec elle, en beau bien clair & net,
Trente-mille ducats, vous sauter au collet,
Vous êtes tout rêveur!

D. HENRIQUE.

Je n'ai pas lieu de rire, Gusman.

GUSMAN.

Est-ce, Monsieur, qu'on se voudroit dédire?
La tante surannée est-elle contre vous?
Elle est vieille, & souvent les vieilles gens sont fous,
Monsieur. Si son esprit ressemble à sa figure,
C'est un original dont la tête est bien dure.

D. HENRIQUE.

Cette tante est pour moi; mais enfin, mon repos....

GUSMAN.

Mais.... J'entends bien, la nièce à dit *nescio vos.*

D. HENRIQUE.

Elle approuve mes feux.

GUSMAN.

Mais qui...?

D. HENRIQUE.

Cette Angélique;
Que son père, en mourant, crut laisser fille unique,
Tu sçais qu'elle eut un frère?

GUSMAN.

Oui, certain Dom Pascal,
Qui sçut voler un jour son père; un animal,
Qui, pour voir le pays, emportant la cassette,
D'argent & de bijoux laissa la maison nette.

D. HENRIQUE.

Ce Dom Pascal....

GUSMAN.

Hé bien?

D. HENRIQUE.

Est vivant.

GUSMAN.

Il a tort.
N'avoit-il pas mandé, Monsieur, qu'il étoit mort?

D. HENRIQUE.

Ce bruit avoit couru sur de fausses nouvelles;
On étoit mal instruit.

GUSMAN.

Mal instruit ? Bagatelles,
Monsieur : c'est de la vie un homme à débouter :
Quand on est mort quinze ans, doit-on ressusciter ?

D. HENRIQUE.

La tante d'Angélique en a reçu message,
Il la va venir voir.

GUSMAN.

Il est ici ? J'enrage.
Et que dit notre tante, elle qui, toute à vous,
Vous faisoit par la Belle accepter pour époux ?

D. HENRIQUE.

On m'a dit, en entrant, qu'elles étoient ensemble ;
Je les attends ici. Cependant que t'en semble ?

GUSMAN.

Voilà, de votre amour si le frère a pitié,
Trente-mille ducats rognés par la moitié :
C'est le pis que j'y trouve.

D. HENRIQUE.

A cela près, n'importe ;
Angélique me charme ; & ma flamme est si forte,
Que le bien que je perds ne sera rien pour moi,
Pourvu que notre hymen soit le prix de ma foi.
Mais ce frère est peut-être un fantasque, un bisarre,
Qui, brutal par caprice, ou lâchement avare,
Maniant tout le bien pour se l'approprier,
Prendra goût à laisser sa sœur à marier.

GUSMAN.

Ce seroit bien le diable !

SCÈNE II.

GUSMAN, DOM HENRIQUE, JACINTE.

D. HENRIQUE.

AH! que viens-je d'apprendre, Jacinte?

JACINTE.

Je ne ſçais, Monſieur, à qui m'en prendre,
Après qu'on a cru mort quinze ans cet éventé....

GUSMAN.

Notre bourſe en mourra, s'il eſt reſſuſcité.

D. HENRIQUE.

Tu ſçais que de mon cœur Angélique diſpoſe:
Si je ſuis ſon époux, le reſte eſt peu de choſe;
J'ai pour ſeul intérêt le ſoin de mon amour.

JACINTE.

Vous ne ſçavez donc pas le tant-pis du retour?
Ce frère, dont chacun croyoit la mort certaine,
A choiſi pour ſa ſœur un époux qu'il amène.

D. HENRIQUE.

Ah, ciel!

JACINTE.

Le chevalier Dom Richard de Fond-Sec.

GUSMAN.

Ils nous feroient paſſer la plume par le bec,
Et nous le ſouffririons! Monſieur....

D. HENRIQUE.

Hélas! Jacinte.

JACINTE.

De dépit, comme vous, Monſieur, j'ai l'âme atteinte;
Car ſon valet, qu'à part j'ai tiré tout exprès,
Dit qu'il veut ce qu'il veut, & n'en démord jamais.

D. HENRIQUE.

Mais, n'ayant point écrit depuis quinze ans d'abſence
(Car on n'a cru ſa mort que ſur ce long ſilence)
Comment avoir conclu cet hymen ſans ſçavoir
Si l'exécution ſeroit en ſon pouvoir?
Cette ſœur pouvoit être ou mariée ou morte.

JACINTE.

Entr'eux depuis long temps l'intelligence eſt forte;
Ce chevalier fort gueux l'a ſi bien empaumé,
Que, le ſuivant par-tout, il l'a par-tout plumé;
Enſemble ils ont vuidé la caſſette volée,
Et l'amitié par-là s'en eſt ſi bien mêlée,
Que notre aventurier, qui l'a pris pour ſupport,
De ſon père, à la Chine, ayant appris la mort,
Il l'amène avec lui mettre ordre à ſes affaires.
Son valet dit qu'il jaſe....

GUSMAN.

Hé, qu'il a de confrères!
Et que le monde eſt plein de jaſeurs fatiguans,
Qui ſe font les bourreaux des oreilles des gens!

JACINTE.

Paſſe pour ces diſeurs de beaux mots; mais ſans ceſſe

Celui-ci fait voyage, & va de Rome en Grèce;
Et, s'il peut une fois vous prendre au dépourvu,
Il parlera trois jours de tout ce qu'il a vu.

D. HENRIQUE.

Penſes-tu qu'Angélique ait l'âme aſſez conſtante
Pour vouloir....

JACINTE.

La voici qui vient avec ſa tante.

SCÈNE III.

MARCELLE, DOM HENRIQUE, ANGÉLIQUE, JACINTE, GUSMAN.

D. HENRIQUE.

HÉ bien, à mon amour quel eſpoir eſt permis?
Prendrez-vous mon parti contre mes ennemis?
Par vous j'eſpérai tout; &, quand on veut ma perte,
N'oppoſerez-vous point...?

MARCELLE.

Juſqu'à la force ouverte.
Touchez là. J'ai porté ma nièce à tenir bon;
Et pour moi, laiſſez faire.

JACINTE.

Et que gagnera-t-on?
Ne vous a-t-on pas dit que ce ruſtre de frère
Met en tout avec lui la raiſon à pis faire;
Et que bon, ou mauvais, de ſon ſens entêté,
Quand il veut une fois, c'eſt autant d'arrêté.

MARCELLE.

C'étoit, quand il partit, l'humeur du personnage :
Son père eut beau cent fois vouloir le rendre sage ;
Il eût rompu dès-lors, plutôt que de plier.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais enfin c'est moi qui dois me marier :
Quoi qu'il fasse, mon cœur est hors de sa puissance.

D. HENRIQUE.

Madame, puis-je encor garder même espérance ?

ANGÉLIQUE.

Ma tante ayant pour vous disposé de ma foi,
Le respect & l'amour m'en ont fait une loi :
Consultez seulement si, perdant par ce frère
La moitié de mon bien, je puis encor vous plaire ?
Le bien pour un amant a souvent des appas.

D. HENRIQUE.

Me soupçonneriez-vous des sentimens si bas ?
Le bien que vous perdez n'est point ce qui m'alarme ;
Votre seule personne & m'attire & me charme,
Et pourvu que, flatté du nom de votre époux....

MARCELLE.

Vous valez trop, allez, je ferai tout pour vous :
Il n'est frère obstiné, ni chevalier qui tienne,
J'ai pris votre parole & vous avez la mienne.
Qu'ils viennent, ces faiseurs de mariage en l'air :
Ils auront le plaisir de m'entendre parler.
Oui, ma nièce est à vous, j'en réponds.

JACINTE.

Mais ce frère
Prétend la marier, quoi que vous puissiez faire :

Et pour ce brave ami qu'il ſe veut conſerver,
S'il voit qu'on lui réſiſte, il la doit enlever.
J'ai tout ſçu du valet.

GUSMAN.

L'enlever! comment, diable!
Monſieur.

D. HENRIQUE.

La violence eſt un mal redoutable.
Que pourroit-elle faire, étant entre leurs mains?

MARCELLE.

Je l'avoue, un tel coup romproit tous nos deſſeins.
Contre elle, comme frère, il peut tout entreprendre.

JACINTE.

L'adreſſe eſt, en ce cas, le chemin qu'il faut prendre.

MARCELLE.

Quel chemin, quelle adreſſe?.... Un ſi dangereux pas....

JACINTE.

Faut-il tant de façons? Il ne la connoît pas;
Pour pouvoir ſûrement conduire la partie.
Donnez-lui quelque ſœur mauſſade, mal bâtie,
Pour qui ce Chevalier prenant averſion,
Renonce de lui-même à ſa poſſeſſion.

GUSMAN.

Jacinte l'a trouvé, Madame, & cette pièce
Peut, ſi l'on la conduit avec un peu d'adreſſe....

MARCELLE.

Où prendre cette ſœur?

GUSMAN.

Jacinte la sera.

JACINTE.

Parle donc, hé! magot, suis-je propre à cela?

GUSMAN.

Pourquoi non?

JACINTE.

Pourquoi non! Suis-je d'une figure
A dégoûter les gens?

GUSMAN.

Va, va, si la nature
T'a fait le nez plus beau qu'à toi n'appartenoit,
Ton esprit peut servir au dessein que l'on fait;
Et tu pourras d'abord, pour causer leurs surprises,
Parler à contre-sens, dire quelques sottises.

JACINTE.

Ma foi, je n'en sçais point.

GUSMAN.

Va, je t'en apprendrai.

JACINTE.

Je n'en veux point sçavoir.... Le beau dessein! j'irai
M'exposer, pour flatter vos ardeurs mutuelles,
A me faire emmener par deux jeunes cervelles,
Afin qu'instruits de tout, m'ayant fait enlever,
Ils aillent.... Que sçait-on ce qui peut arriver?
Non; je n'en ferai rien.

ANGÉLIQUE.

Jacinte m'abandonne!

JACINTE.

Madame, voyez-vous! le *qui-pro-quo* m'étonne:
A jouer un tel rôle, il y va trop du mien.

MARCELLE.

Elle a quelque raiſon: mais ſans hazarder rien,
Ne ſçaurions-nous trouver?...

GUSMAN.

La voilà bien malade!
S'il ne tient qu'à cela, je ſerai la mauſſade.

D. HENRIQUE.

Toi?

GUSMAN.

Qu'on m'équipe en fille, & vous verrez beau jeu.

MARCELLE.

Quoi! tu pourrois....

GUSMAN.

Mon Dieu! je m'y connois un peu.
Quand j'aurai le tour blond, & la mouche aſſaſſine,
Vienne le proteſtant, d'un coup-d'œil je l'échine.

MARCELLE.

Qu'on mette donc Guſman en état de prouver
S'il pourra....

GUSMAN.

Mais s'il faut que l'on m'aille enlever?
J'ai l'honneur un peu tendre: il faut qu'on m'en réponde....

JACINTE.

Viens t'habiller, & tout ira le mieux du monde.
Vous nous abandonnez vos habits, vos bijoux?

GUSMAN, *à part.*

Ah! ne me parlez point, mon frère, d'un époux;
De la virginité j'ai trop pris l'habitude,
Pour pouvoir consentir....

D. HENRIQUE.

Que fais-tu?

GUSMAN.

Je prélude;

D. HENRIQUE.

Badin!

ANGÉLIQUE.

Mais il faudra nous cacher; autrement....

JACINTE.

Vous êtes habillée assez modestement.
Passez pour la suivante.

D. HENRIQUE.

Et moi, que deviendrai-je?

JACINTE.

La charge d'écuyer est d'un grand privilège;
Madame en cherchoit un.

D. HENRIQUE.

Jacinte l'a trouvé.
Madame, cet honneur doit m'être réservé.

MARCELLE.

On vous reprochera....

D. HENRIQUE.

Jusqu'au jour de la noce
Je suis votre écuyer, & me nomme Mendoce.

GUSMAN.

A Monſieur l'écuyer, honneur & joie.

D. HENRIQUE.

Ainſi,
Du plaiſir de vous voir, mon malheur adouci....

MARCELLE.

Suffit. Allez ſonger à changer d'équipage.

D. HENRIQUE.

Je puis ſous cet habit jouer mon perſonnage.
Il eſt tant d'écuyers fanfarons, quoique gueux,
Qui cherchent à paroître, & mettent tout ſur eux:
Outre qu'étant charmé de la belle Suivante....

MARCELLE.

Faiſons à cet amour que ſon frère conſente;
Il faut dans le faux rang que vous allez tenir,
Lui dire que l'hymen eſt prêt à vous unir;
Et ſe fiant à moi, ſans voir le ſtratagême,
Peut-être qu'au contrat il ſignera lui-même.
Enfin, c'eſt mon affaire, & je vous ai promis...
Suffit.

D. HENRIQUE.

En vos bontés tout mon eſpoir eſt mis:
Et ſi....

SCÈNE IV.

MARCELLE, DOM HENRIQUE, ANGÉLIQUE, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

CARLIN.

MAdame.

MARCELLE.

Qu'eſt-ce?

CARLIN.

Un Monſieur vous demande; Son nom eſt Dom Paſcal.

MARCELLE.

Sa diligence eſt grande. Qu'il vienne. Toi, Jacinte, avertis tous mes gens.

GUSMAN.

Quant à moi, je me ſauve.

JACINTE.

Agiſſez, il eſt temps: Nous allons donner ordre à la métamorphoſe.

MARCELLE.

Je connois ſon eſprit; mais, quoi qu'il ſe propoſe, Cet artifice au moins, vous cachant à ſes yeux,

Vous ôte l'embarras d'un amant odieux;
Vous ferez guerre à l'œil, de peur d'être enlevée.
Il entre.

SCÈNE V.

MARCELLE, DOM HENRIQUE, DOM PASCAL, ANGÉLIQUE.

MARCELLE.

AH! mon neveu.

D. PASCAL.

Soyez la bien trouvée,
Ma tante. En arrivant hier dans Madrid, j'appris
Que vous aviez quitté votre ancien logis.
Vous avez donc ici choisi vôtre demeure?

MARCELLE.

L'air m'en plaît, & j'y viens mourir.

D. PASCAL.

A la bonne heure.
Ce quartier est fort beau, quoiqu'un peu séquestré.
Voici donc notre sœur? Elle est fort à mon gré:
Mon père, en la faisant, joua là de son reste.

MARCELLE.

Ce n'est que ma suivante.

D. PASCAL, *regardant Angélique.*

Une suivante! Peste!
Qu'elle

Qu'elle a l'œil égrillard, la fripponne !.. & ma sœur ?

MARCELLE.

Elle est dès le matin en emplettes.

D. PASCAL.

J'ai peur
Qu'ayant à se pourvoir, il ne lui plaise guère
D'apprendre à son retour qu'elle est riche d'un frère.

MARCELLE.

Elle vous croyoit mort.

D. PASCAL.

Je n'étois pas si sot.
Et ce jeune écoutant, à qui je n'ai dit mot,
Seroit-ce mon cousin votre fils ? C'est son âge.
Mais quinze ans d'un enfant changent bien le visage.
C'étoit (il m'en souvient) un petit éveillé,
Mutin.... Combien de fois vous l'avez étrillé !

MARCELLE.

Le temps l'a rendu sage : il a suivi l'armée,
Et s'est acquis déja beaucoup de renommée,
Chacun l'estime.

D. PASCAL.

Bon.

MARCELLE.

Quant à cet officier,
Il régle ma maison, & me sert d'écuyer.

D. PASCAL.

D'écuyer ! qu'il est dru !

MARCELLE.

Pour sortir d'un carrosse....

D. PASCAL.

Je le veux embrasser.

MARCELLE.

Approchez-vous, Mendoce;
Saluez mon neveu.

D. HENRIQUE, *le saluant.*

L'honneur que je reçoi....

D. PASCAL.

Ah! Monsieur l'écuyer, serviteur. Par ma foi,
Propre, galant, bien fait: ma tante, c'est-à-dire....

MARCELLE.

Quoi?

D. PASCAL.

J'approuve le choix; mais garre la satyre.
A Coïmbre où je fus passer le carnaval,
Une veuve.... Coïmbre est dans le Portugal,
Grande ville. La veuve à demi surannée,
Par certain écuyer étoit souvent menée.
Quoiqu'il ne fût pas jeune, on la mit en blancs draps;
On disoit que tous deux.... Je n'acheverai pas,
Vous m'entendez.

MARCELLE.

L'avis n'a rien qui m'inquiète;
J'aime les gens bien faits.

D. PASCAL.

Vous n'êtes pas mal faite.
Vous ne vieillissez point.

MARCELLE.

Hé !

D. PASCAL.

L'œil vif, le teint frais.

MARCELLE.

Auſſi les ans ſur moi n'ont pas fait grand progrès.

D. PASCAL.

Il eſt vrai, vous n'étiez que ſur la cinquantaine,
Quand je partis d'ici.

MARCELLE.

Moi?

D. PASCAL.

Ce n'eſt pas la peine.
Dans un lieu de la Chine où j'ai vécu long-temps,
Pour prendre rang de vieille, il faut avoir cent ans:
A ſoixante on eſt jeune encor.

MARCELLE.

Que veut-il dire?
Quand mon mari mourut....

D. PASCAL.

Vous n'auriez pas dû rire;
Si ce qu'on fait ailleurs ſe pratiquoit ici.
Vers Agra....

MARCELLE.

Venez-vous pour...?

D. PASCAL.

Écoutez ceci.

Vers Agra, vers Dély, dans l'Indoſtan, les femmes,
Quand leurs maris ſont morts, paſſeroient pour infâmes,
Si, montant devant tous ſur des buchers ardens,
Elles faiſoient façon de ſe jeter dedans.

MARCELLE.

Il faut ſe brûler?

D. PASCAL.

Oui.

MARCELLE.

Quelle mode!

D. PASCAL.

Fort bonne;
Là jamais de mari que ſa femme empoiſonne:
De peur d'être grillée, elle a ſoin de ſes jours;
Mais ici fréquemment les œillades ont cours.
Mendoce, ou je me trompe, en veut à la ſuivante;
Il la lorgne....

MARCELLE.

L'eſpoir qui flatte ſon attente;
A de tendres regards le peut autoriſer.

D. PASCAL.

Comment?

MARCELLE.

Dans quelques jours il la doit épouſer;
Tout eſt d'accord entr'eux.

D. PASCAL.

Quoi?

MARCELLE.

Babet eſt modeſte.
Voyez, elle en rougit.

D. PASCAL.

Pauvre Babet!

MARCELLE.

Au reſte
Vous ſerez de la noce.

D. PASCAL.

Ah! c'eſt fait, je le veux.
Mais, ma tante, au-lieu d'une, il en faut faire deux:
J'amène pour ma ſœur un mari d'importance,
C'eſt un homme achevé, cadet, mais de naiſſance.
Nous nous vîmes d'abord à Veniſe, où ſans lui
Dans un grand démêlé j'aurois manqué d'appui.
Nous ne nous ſommes point quittés depuis. Le diable
Ne lui feroit pas peur.

MARCELLE.

Il eſt fort redoutable,
Je le veux croire.

D. PASCAL.

Il a le bras nerveux & ſec.

MARCELLE.

Mais, mon neveu....

D. PASCAL.

Son nom, Dom Richard de Fond-ſec.
Mais brave....

MARCELLE.

Je conviens qu'il eſt plein de courage,

Mais cela ne fait rien à notre mariage:
Il faut, pour l'accepter, qu'il plaise à votre sœur.

D. PASCAL.

Hé! qu'il lui plaise ou non.

MARCELLE.

Quoi! contraindre son cœur?
Le cœur est libre; à moins que l'amour ne le gagne.
C'est en vain qu'on prétend....

D. PASCAL.

Bon! Par toute l'Espagne
Les frères, dont la gloire est le seul intérêt,
Choisissent pour leur sœur tel époux qu'il leur plaît;
Les mettent haut la main dans un cloître; & la nôtre....

MARCELLE.

Pour moi, je me suis vue à quinze ans comme une autre,
Riche en biens de fortune, aussi bien qu'en beauté.
On voit ce que j'étois par ce qui m'est resté.
Je dépendois d'un frère importun, incommode,
Qui me voulut cent fois marier à sa mode:
Mais par ma résistance il se vit obligé
De me....

D. PASCAL.

Ce frère-là n'avoit point voyagé.
Quand on a bien couru le pays, on sçait vivre.
Dans la Perse, à Schiras, belle coûtume à suivre;
On ordonne....

MARCELLE.

Il n'est point question de Schiras:
Peut-être à votre sœur l'époux ne plaira pas,
Avant que la promettre, il faut qu'elle réponde....

D. PASCAL.

J'avois vingt ans alors qu'elle eſt venue au monde.
Pour venir partager le bien de la maiſon,
M'a-t-elle demandé ſi je le trouvois bon?

MARCELLE.

Mais votre chevalier n'a point de bien.

D. PASCAL.

Qu'importe?
N'eſt-ce rien pour époux qu'un homme de la ſorte?
Nous verrons qui de nous aura le démenti.

MARCELLE.

J'avois trouvé pour elle un aſſez bon parti;
Un....

D. PASCAL.

Eſt-ce que ma ſœur ſe laſſoit d'être fille?
Ou ſi, pour augmenter ſa joie & ſa famille,
Vous mitonnez quelqu'un de vos vieux proteſtans,
Dont vous vouliez payer l'ardeur à nos dépens?

MARCELLE.

Votre langue....

D. PASCAL.

Hé! de grâce, obligez moi, ma tante,
Repoſez-vous ſur moi du ſoin qui vous tourmente.

MARCELLE.

C'eſt un fort honnête homme, &....

D. PASCAL, *voyant rire Dom Henrique.*

Tenez, ſans courroux,
Voilà votre écuyer qui ſe moque de vous.
Mendoce.... Hé! dites-nous l'époux qu'on lui deſtine?

D. HENRIQUE, *riant.*

C'eſt....

D. PASCAL, *à ſa tante, le voyant rire.*

Un ſot, je m'en vais le gager ſur ſa mine.

MARCELLE.

Je vous dis....

D. PASCAL.

Ce diſcours, vainement répété,
Charge de trop de ſoins votre caducité;
Que vous vous en fâchiez, que ma ſœur en enrage;
J'ai promis, & je veux faire ce mariage,
Et me moque, vous dis-je, en un mot comme en cent,
De tout ce que diront, tante, ſœur & galant.
Vive mon chevalier! Un jour dans Varſovie,
En Pologne s'entend (j'ai l'âme encor ravie,
Quand j'y ſonge) il me fut tirer à peu de frais
D'un pas auſſi gliſſant qu'il s'en verra jamais:
On n'en pouvoit ſortir avec plus d'avantage,
J'avois reçu d'un brave un coup ſur le viſage,
Façon de ſoufflet.

MARCELLE.

Quoi!...

D. PASCAL.

D'abord je ne dis mot.
Je parle au chevalier. Mon homme fut bien ſot,
Quand, appelé par lui pour venger mon injure,
Il reçut dans le ventre une large bleſſure,
Qui, rendant au combat ſes efforts ſuperflus,
Lui fit faire pour moi tout ce que je voulus;
Pour être ſatisfait, je n'eus alors qu'à dire....

MARCELLE.

L'affront étoit ſanglant.

D. PASCAL.

Il n'eut pas lieu de rire.

MARCELLE.

Vous vous battiez donc deux contre deux?

D. PASCAL.

Qui? moi! Non.

MARCELLE.

Comment! vous n'étiez pas un des attaquans?

D. PASCAL.

Bon!

Si-tôt que du frappeur j'eus expliqué l'audace,
Le chevalier fit tout, ſans que je m'en mêlaſſe,
L'appela, le battit, le déſarma.

MARCELLE.

Fort bien!

Et pour vous?

D. PASCAL.

J'eus mon compte & ne hazardai rien.
Depuis on n'ôſa plus me regarder.

MARCELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Comme il me ſert par-tout, par-tout on me redoute.

MARCELLE.

Pour l'en récompenſer, c'eſt peu que votre aveu.

D. PASCAL.

Allez, quand une fois vous l'aurez pour neveu,
Qu'on vienne vous traiter de vieille, de ridée....

MARCELLE.

Hé! mon Dieu!...

D. PASCAL.

Si soudain l'affaire n'eſt vuidée....

MARCELLE.

Laiſſons-là ſa bravoure, on en fait bien du cas.

D. PASCAL.

Quand nous étions à Rome, un certain Fier-à-bras...

MARCELLE.

Quoi! Rome encor?

SCÈNE VI.

MARCELLE, DOM HENRIQUE, DOM PASCAL, ANGÉLIQUE, CARLIN.

CARLIN.

MAdame.

MARCELLE.

Hé bien?

CARLIN.

C'eſt ce grand homme.

MARCELLE.

Que veut-il ? Trouvez bon que je vous laiſſe à Rome.

D. PASCAL.

Ne vous contraignez point.

MARCELLE.

Je tarderai fort peu.
Mendoce, entretenez cependant mon neveu.

D. PASCAL, *à Angélique.*

Adieu, belle Babet. La ſotte ! elle eſt jolie,
Dieu me damne !

SCÈNE VII.

DOM PASCAL, DOM HENRIQUE.

D. HENRIQUE.

Elle vaut qu'on faſſe une folie.

D. PASCAL.

Vous avez le goût fin, compère, & le grand oui,
A quand ? Que de douceurs, quand vous l'aurez ouï !

D. HENRIQUE.

Je crains que de long-temps ce oui ne se réponde.

D. PASCAL.

Est-ce que la Babet fait de la pudibonde,
Qu'un mari lui fait peur ?

D. HENRIQUE.

Certain frère qu'elle a,
Empêche notre hymen.

D. PASCAL.

Son frère ? Il est bon là;
C'est quelque ridicule.

D. HENRIQUE.

Hé !

D. PASCAL.

J'entends, une idole
Qui se fait valoir.

D. HENRIQUE.

C'est....

D. PASCAL.

Un fat, sur ma parole;
Quel est de ses raisons le point fondamental ?

D. HENRIQUE.

Je suis trop peu, dit-il, pour sa sœur.

D. PASCAL.

L'animal!
Un homme en bonne forme, écuyer de ma tante,
Ne ſeroit pas aſſez pour ſa ſœur la ſuivante?
A-t-il un chevalier à lui donner? Il faut
Lui parler.

D. HENRIQUE.

Qu'on lui parle; il eſt ſourd, autant vaut:
Rien ne ſçauroit changer ce qu'il s'eſt mis en tête.

D. PASCAL.

Mariez-vous ſans lui, puiſqu'il fait tant la bête.

D. HENRIQUE.

Ce ſeroit le plus court, qu'ayant à m'épouſer,
Sa ſœur, à ſon déçu, voulût s'y diſpoſer:
Mais quand il l'apprendra....

D. PASCAL.

Quoi! ce ſoin vous occupe?
Qu'on me le berne, après qu'on l'aura pris pour dupe;
Le mariage fait, dût-il crever d'ennui,
Laiſſez moi démêler la fuſée avec lui.

D. HENRIQUE.

Je crains....

D. PASCAL.

Ne craignez point, que rien ne vous arrête....
Mais, Monſieur l'écuyer, entre nous, tête-à-tête,
Le galant qu'on donnoit pour époux à ma ſœur,
Quel homme eſt-ce?

D. HENRIQUE.

On l'eſtime, & je crois....

D. PASCAL.

Mais du cœur;
En a-t-il?

D. HENRIQUE.

Comment?

D. PASCAL.

Mais eſt-ce un homme à ſe battre?

D. HENRIQUE.

Oui, ſans doute; & s'il ſçait que vous vouliez combattre
Son amour, il fera du bruit aſſurément.
C'eſt en vain qu'avec lui vous feriez le fendant,
Toujours à dégaîner ſon humeur bruſque & prête....

D. PASCAL.

En ce cas, je lui mets le chevalier en tête.

D. HENRIQUE.

Penſez-vous...?

D. PASCAL.

Je réponds qu'il tremblera d'effroi.
A-t-il l'air bon?

D. HENRIQUE.

Pas trop.

D. PASCAL.

La taille ?

D. HENRIQUE.

Comme moi.

D. PASCAL.

Ce modèle eſt paſſable. Et ma ſœur l'aime-t-elle ?

D. HENRIQUE.

Il ſe flatte du moins de lui plaire.

D. PASCAL.

Elle eſt belle ?

D. HENRIQUE.

Belle ? Vous la verrez, elle eſt....

D. PASCAL.

Couſſi, couſſi ?
Elle n'avoit qu'un an, quand je partis d'ici.
Quel beſoin d'une ſœur ! j'en peſtai bien dans l'âme.
Mais il fallut,...

SCÈNE VIII.

DOM PASCAL, DOM HENRIQUE, CARLIN.

CARLIN.

MOnsieur.

D. PASCAL.

Que me veux-tu?

CARLIN.

Madame
Vous attend au jardin.

D. PASCAL.

Allons la retrouver.
Pour Babet, commencez, j'aurai soin d'achever.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PASCAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

DE grâce, laiſſez-moi.

D. PASCAL.

Que tu fais la ſévère !
Quoi ! j'aurois le malheur, Babet, de te déplaire ?
Si tu ſçavois quels maux tu m'as déja cauſés....

ANGÉLIQUE.

Et qui vous dit, Monſieur, que vous me déplaiſez ?

D. PASCAL.

Tu me fuis, & tu veux cependant que je croie...

ANGÉLIQUE.

Mendoce eſt fort jaloux, je crains qu'il ne nous voie ;
C'eſt un homme à peſter d'ici juſqu'à demain,
S'il s'étoit apperçu qu'on m'eût ſerré la main ;
Un rien lui fait ombrage.

D. PASCAL.

Et tu t'en mets en peine ?
Donne-lui le bon pli qu'il faut qu'un mari prenne.
Si tu t'en fais un maître, adieu, c'eſt ſans retour.

Jeune, belle, si propre à donner de l'amour,
Voudrois-tu sottement te voir sacrifiée....

ANGÉLIQUE.

Oh! cela seroit bon, si j'étois mariée;
Et si vous l'obligiez à conclurre entre nous,
Monsieur....

D. PASCAL.

Hem?

ANGÉLIQUE.

Je pourrois quelque chose pour vous.

D. PASCAL.

Tu pourrois quelquefois souffrir qu'en son absence...?

ANGÉLIQUE.

Vous verriez des effets de ma reconnoissance.
Qu'il entreprît alors de me faire céder,
J'en ferois à ma tête, il auroit beau gronder;
Mais comme, en l'épousant, le parti m'accommode,
Il faut, jusqu'à l'hymen, que je vive à sa mode.
Vous ne voudriez pas me nuire jusqu'au point
De m'ôter ce qu'ailleurs je ne trouverois point?
Mon intérêt m'oblige à ménager sa flamme.

D. PASCAL.

Mais me souffriras-tu, quand tu seras sa femme?
Pour peu qu'en ma faveur ton cœur soit attendri,
Je te livre demain Mendoce pour mari:
Mais aussi je prétends, si jaloux qu'il puisse être,
Que, quand je t'irai voir....

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ferez le maître;
Laissez faire, Monsieur, nous l'apprivoiserons,

Et nous pourrons nous voir autant que nous voudrons.

D. PASCAL.

Tu promets de m'aimer?

ANGÉLIQUE.

D'une amitié sincère.

D. PASCAL.

Mais tendrement?

ANGÉLIQUE.

Autant qu'on peut aimer un frère:
Mais je crains, quand Mendoce aura reçu ma foi,
Que vous ne m'aimiez plus.

D. PASCAL.

Te moques-tu de moi?
Ne t'aimer plus! je veux que la peste me tue,
Si de plus de trois mois mon amour diminue,
Babet.

ANGÉLIQUE.

Je ne suis pas telle que vous pensez.
Si vous êtes trompé....

D. PASCAL.

Je t'aime, c'est assez;
Et je veux que demain....

ANGÉLIQUE.

Mendoce n'est pas bête.
Si vous sçaviez, Monsieur, ce qu'il s'est mis en tête....

D. PASCAL.

Contre toi?

ANGÉLIQUE.

Contre moi. Quoi qu'on ait arrêté,
Si l'on n'uſe céans ſur lui d'autorité,
Sermens, promeſſes, vœux, tout cela bagatelles.

D. PASCAL.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Depuis un mois je ſçais de ſes nouvelles.

D. PASCAL.

Eh ! que t'a-t-on appris ?

ANGÉLIQUE.

Vous le diſant, j'ai peur...

D. PASCAL.

Tu m'en ferois myſtère ?

ANGÉLIQUE.

Il aime votre ſœur.

D. PASCAL.

Il aimeroit ma ſœur, cette ſotte figure
Qu'il ſemble qu'on ait faite en dépit de Nature !
J'ai tombé de mon haut, quand on me l'a fait voir.
Où diable eſt le ragoût, & quel eſt ſon eſpoir ?
Je ne ſçais où j'en ſuis, quand je la conſidère.
Si je ne connoiſſois la vertu de ma mère,
Babet, je la croirois, voyant ſon air groſſier,
La fille d'un laquais, ou d'un palefrenier.
Oui, quelqu'un en nourrice a changé cette fille,
Elle n'a rien de l'air d'aucun de la famille :
Jamais le chevalier, lui qui fait tant le beau,
Quelque grand bien qu'elle ait, ne voudra de ſa peau ;

Je l'appréhende fort du moins. Cette alliance
M'eſt pourtant....

ANGÉLIQUE.

S'il vous faut dire ce que j'en penſe,
L'hymen qui vous le doit acquérir pour appui,
Trouvera plus d'obſtacle en votre ſœur, qu'en lui.

D. PASCAL.

Elle raiſonneroit?

ANGÉLIQUE.

Mendoce eſt ſon idole.

D. PASCAL.

Elle l'aimeroit?

ANGÉLIQUE.

Oui, vous dis-je, elle en eſt folle;
Et, de l'air qu'elle a ſçu tantôt l'entretenir,
Mendoce aſſurément en peut tout obtenir.

D. PASCAL.

Comment, tout obtenir! veut-elle?... Tu te moques,
Babet.

ANGÉLIQUE.

Vous ririez trop d'entendre leurs colloques.
Pour ſçavoir leurs complots, je ſuis toujours au guet;
Tout-à-l'heure, Monſieur, dans ce grand cabinet,
En certain entretien je viens de les ſurprendre,
Où ſur la fin la Belle, après un ſoupir tendre,
Lui diſoit que, malgré toute la parenté,
Elle l'épouſeroit.

D. PASCAL.

As-tu bien écouté?
L'épouſer malgré nous! cela ne peut pas être.

ANGÉLIQUE.

Ma foi, je veux, Monsieur, vous faire tout connoître:
Quand ils s'entretiendront, je veux vous avertir.
Vous verrez.

D. PASCAL.

C'est bien dit, il faut s'en divertir.
Babet, surprenons-les, nous en rirons ensemble;
Après cela....

ANGÉLIQUE.

Voyez, est-ce à tort que je tremble?
Mendoce voudra-t-il m'épouser?

D. PASCAL.

Dès demain,
Pas plus tard. Il suffit que je sçais leur dessein;
Ou de force, ou de gré, c'est une affaire faite:
Mais au moins souviens-toi....

ANGÉLIQUE, *montrant son cœur.*

Vous êtes là.

D. PASCAL, *l'embrassant.*

Follette!
Que n'es-tu mariée, ou que ne puis-je ici...?

ANGÉLIQUE.

Si madame venoit, Monsieur.... Ah! la voici.
Elle me va gronder, & vous en êtes cause.

SCÈNE II.

DOM PASCAL, MARCELLE, ANGÉLIQUE.

MARCELLE.

OH, oh! que vois-je là, mon neveu?

D. PASCAL.

Pas grand'chose,
Ma tante, & ce n'étoit que pour rire.

MARCELLE.

Fort bien!
Comment! vous vous laissez cajoler?

D. PASCAL.

Ce n'est rien.

MARCELLE.

Détalons.

SCÈNE III.

MARCELLE, DOM PASCAL.

D. PASCAL.

EH! ma tante, elle a de la sagesse
Plus qu'il n'en faut pour faire une demi-Lucrece;
Il n'est rien si farouche, on n'en peut approcher,
Et j'ai trouvé son cœur moins facile à toucher....

MARCELLE.

Vous le dites d'un air à n'en rien faire croire,
Mon neveu: cependant je puis dire, à sa gloire,
Quelle a de la sagesse, & je gagerois bien
Que près d'elle jamais vos soins ne feront rien.
Cherchez fortune ailleurs, & me croyez.

D. PASCAL.

Ma tante;
Je sçais bien....

MARCELLE.

Hors Mendoce, il n'est rien qui la tente;
Pour elle vos discours sont autant de chansons;
Vous y perdrez sans fruit votre temps, j'en réponds;
Et vous en donne avis en parente sincère.

D. PASCAL, *bas, à part.*

Qu'importe? Le marché vient pourtant de se faire.
(*Haut.*)
Est-il, s'il est ainsi, besoin de vos leçons?

MARCELLE.

MARCELLE.

Oui, Mendoce eſt ſujet à de certains ſoupçons.
S'il vous avoit ſurpris....

D. PASCAL.

Loin qu'il me doive craindre,
Je veux le rendre heureux: qu'auroit-il à ſe plaindre?
Puiſqu'ils s'aiment l'un l'autre, & que votre deſſein
Eſt de les marier, marions-les demain.

MARCELLE.

Mais elle a certain frère obſtiné, peu traitable.

D. PASCAL.

Un frère? Eh, têtebleu! qu'on me l'envoye au diable:
De l'air qu'il doit avoir les ſentimens tournés,
C'eſt un ours qu'il eſt bon de mener par le nez:
Faiſons le mariage; & s'il s'en eſtomaque,
Mettez le tout ſur moi, je ſoutiendrai l'attaque.

MARCELLE.

Vous avez une ſœur. Seriez-vous fort content,
Si l'on entreprenoit de vous en faire autant?
L'amour a de l'adreſſe, & peut ce qu'il déſire.

D. PASCAL.

Si l'on m'avoit trompé, je n'aurois rien à dire:
Mais pour me laiſſer prendre où les autres ſont pris,
Ma tante, croyez-moi, j'ai bien vu du pays;
C'eſt un oiſeau fûté qu'un voyageur.

MARCELLE.

Sans doute,
Mais enfin pour Babet je ſuis la grande route;
Je réſoudrai ſon frère à ſouffrir par reſpect....

SCÈNE IV.

MARCELLE, ANGÉLIQUE, DOM PASCAL, JACINTE.

JACINTE.

MOnsieur le chevalier Dom Richard de Fond-sec
Entre, & là-bas pour vous Mendoce le harangue,
Et fait, en l'escortant, merveille de sa langue;
Il vous l'amène ici.

D. PASCAL.

Cours avertir ma sœur,
Jacinte, & lui fais prendre un peu plus de douceur;
Elle a l'air si hagard....

JACINTE.

C'est madame nature;
Monsieur; que voulez-vous?

D. PASCAL.

Elle est d'une figure
A ne pas aisément inspirer de l'amour.

MARCELLE.

A peine chez son père elle voyoit le jour.
Le monde fait les gens.

D. PASCAL.

Pour n'être pas trop belle,
Passe encor; mais jamais rien ne fut si sot qu'elle;

Les discours qu'elle tient, sa mine, ses habits,
Tout en est ridicule. Où peut-on avoir pris
Ce dégoûtant portrait? Malgré sa gueuserie,
Jamais le chevalier n'en voudra.

MARCELLE.

Je vous prie,
A quoi bon nous l'avoir amené de si loin?

D. PASCAL.

Il dégaîne pour moi, lorsque j'en ai besoin;
Où pourrois-je trouver qui le valût, ma tante?
Cet homme est bien mon fait.

MARCELLE.

Suffit qu'il vous contente;
Le voici.

D. PASCAL.

Sa personne, hem?

SCÈNE V.

MARCELLE, DOM RICHARD, DOM PASCAL, ANGÉLIQUE, DOM HENRIQUE.

D. HENRIQUE, *à Dom Richard.*

Croyez que mon cœur...

D. RICHARD.

Ah! Monsieur l'écuyer, vous me faites honneur.

D. PASCAL.

Beau-frère, on vous attend depuis long-temps.

D. RICHARD, *à Marcelle.*

Madame;
Pour peu que vous vouliez pénétrer dans mon âme,
Vous ne douterez point que mon empreſſement
Ne réponde....

MARCELLE.

Monſieur, laiſſons le compliment.

D. RICHARD.

Vous m'obligez. Pour moi je ſuis d'une humeur franche,
A donner là-deſſus toujours la carte blanche;
Sérieux, s'il le faut; ſi l'on veut, ſans façon.

MARCELLE.

Tenons-nous au dernier, ſi vous le trouvez bon.
J'ai ſçu de mon neveu....

D. RICHARD.

C'eſt un autre moi-même;
Qui m'aime tendrement, comme il ſçait que je l'aime:
De ſon aimable ſœur.... Je crois que la voici.

MARCELLE, *à Angélique.*

Non. Qu'on aille à ma nièce, & qu'elle vienne ici.
Vîte, Babet, courez.

SCÈNE VI.

MARCELLE, DOM PASCAL, DOM HENRIQUE, DOM RICHARD.

D. PASCAL.

QU'en dites-vous, beau-frère, De la Babet?

D. RICHARD.

Elle eſt....

D. PASCAL.

Deſtinée au compère.
Çà, Mendoce, à quoi bon, s'il vous plaît, reculer,
Puiſque tout eſt d'accord? Demain il faut parler:
Je ne ſçaurois ſouffrir que les amans languiſſent.

D. HENRIQUE.

Mais, Monſieur, vous ſçavez....

D. PASCAL.

Que vos craintes finiſſent.

SCÈNE VII.

MARCELLE, DOM-HENRIQUE, ANGÉLIQUE, DOM RICHARD, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

GUSMAN, *en femme.*

Quoi! ma juppe toujours vous tombera des mains, Frippon? Que ces laquais ſont de méchans coquins?
Si je prends un bâton. Çà, que je me prépare.

D. PASCAL.

Chevalier, la voici.

D. RICHARD.

La figure en eſt rare;
Et le début plaiſant.

MARCELLE.

Ma nièce, approchez-vous;
Voici Monſieur qu'on veut vous donner pour époux.

GUSMAN.

Ah! ma tante.

D. RICHARD.

Beau-frère, à juger par la mine;
La ſœur a quelque grain de vertu maſculine.

D. PASCAL.

Pour n'avoir pas les traits tout-à-fait délicats,
Elle n'en vaut pas moins.

GUSMAN, *à Marcelle.*

Ils se parlent tout bas.

Est-ce que je déplais à Monsieur?

D. RICHARD.

Vous, Madame?
Au contraire, à vous voir, je sens troubler mon âme;
Ma surprise est extrême; & foi de chevalier,
Vous avez l'air....

GUSMAN.

On dit que je l'ai singulier:
L'air est pour une fille un point de conséquence,
Il marque.... Voyez-moi faire la révérence;
Cela ne sent-il pas son air de qualité?
Tenez.

D. RICHARD.

On ne peut mieux.

D. PASCAL.

Quel cerveau démonté!

MARCELLE.

Ma nièce a l'humeur gaie, & n'est pas encor d'âge....

GUSMAN.

Que diroit-on de moi, si j'étois déja sage?
Je ne fais que de naître.

D. PASCAL.

Enfin venons au fait.
Monsieur le chevalier est un homme à souhait,
Vous sçavez son dessein.

GUSMAN.

J'en rougis, quand j'y pense.

D. RICHARD.

Rougir de m'épouser!

GUSMAN.

Monsieur, en conscience,
Ne me trouvez-vous point trop jeune pour cela?
Me marier! je crains cette fatigue-là.

D. RICHARD.

Si c'est fatigue, elle a quelque douceur qui flatte.

GUSMAN.

Bon cela, si j'étois un peu moins délicate:
Mais vous devriez bien, du moins par charité,
Attendre que je puisse être en maturité;
Quatre ou cinq ans au plus suffiront....

D. PASCAL.

Je l'espère.
Cependant c'est à vous, s'il vous plaît, de vous taire,
Quand le mari futur se trouve fait ainsi,
Une fille toujours doit dire grand merci.

GUSMAN.

Je ne le sçavois pas, mon frère.

D. PASCAL.

Qu'elle est bête!

GUSMAN.

Dans six mois je promets à Monsieur d'être prête.
Quoi que pour se voir femme on puisse avoir d'ardeur,
Les filles de naissance ont certaine pudeur....

D. PASCAL.

Tant-pis. si la pudeur sottement vous tourmente,
Toute affaire qui traîne, est trop embarrassante.

GUSMAN.

Quoi! n'étant qu'un enfant, ſans me faire prier;
En trois ou quatre jours j'irois me marier?
Je ne m'y réſoudrai de plus d'un mois.

D. PASCAL.

Peut-être.

D. RICHARD.

Beau-frère, donnons-lui le temps de ſe connoître.

GUSMAN.

Monſieur eſt raiſonnable, & je penſe qu'un jour
Pour lui, s'il m'aime un peu, j'aurai bien de l'amour.
Comment me trouve-t-il?

D. RICHARD.

Je vous trouve accomplie;
Belle.

GUSMAN.

Pour belle, non; je ne ſuis que jolie.
Si-tôt que je parois, j'entends dire tout haut:
Qu'elle eſt mignonne!

D. RICHARD.

On voit par-là ce que l'on vaut.

GUSMAN.

Mais quand j'aurai pris rang de femme toute entière;
Vous êtes chevalier, ſerai-je chevalière?

D. RICHARD.

Tout ce qu'il vous plaira.

GUSMAN.

Je ne puis vous cacher

Que la chevalerie a de quoi me toucher.
Ces Amadis de Gaule avoient bien de la gloire !
J'ai lu depuis deux ans quatre fois leur hiſtoire ;
Comme eux, ſi vous voulez, pour réparer les torts,
Nous irons par le monde.

D. RICHARD.

Eh ! nous verrons alors....

GUSMAN.

Qu'il ſera beau, pour nous, d'imiter leurs proueſſes !
Mais pour m'en empêcher, garre un tas de groſſeſſes :
Dès qu'on eſt mariée, a-t-on pas des enfans ?

MARCELLE.

Si l'on en a ? Vraiment....

GUSMAN.

Le mauvais paſſe-temps !

D. RICHARD.

Il eſt bon toutefois de n'être pas ſtérile.

GUSMAN.

Eh ! combien faudra-t-il que j'en aye ?

D. PASCAL.

Imbécile !

GUSMAN.

Comme à tout de bonne heure il eſt bon de ſonger,
Je veux ſçavoir le nombre avant que m'engager.

D. PASCAL.

Ce n'eſt pas là pour vous une demande à faire.
(*A Marcelle.*)
Vous la laiſſez jaſer.

GUSMAN.

Jaſer? Mon Dieu, mon frère,
Quand de l'enfantement les douleurs me prendront,
Vous n'en ſentirez rien.

D. PASCAL.

Encor?

MARCELLE.

Le mal eſt prompt;
Il paſſe en un moment.

GUSMAN.

Pour me donner courage,
Vous me le faites croire un mal léger, je gage.
J'ai pourtant bien ſujet d'en avoir peur.

D. RICHARD.

Pourquoi?

GUSMAN.

C'eſt que maman eſt morte en accouchant de moi.
Pour ne pas faire un jour la faute qu'elle a faite,
Je veux qu'en mots exprès dans le contrat on mette,
Que je ne mourrai point en accouchant.

D. PASCAL.

Fort-bien!

GUSMAN.

Si l'on ne m'en répond, je n'assûre de rien;
Je ne veux point mourir.

D. PASCAL.

Vous, mourir? Quel dommage!

GUSMAN.

Mais aussi, marier une fille à mon âge,
Une pauvre brebis, sans lui donner le temps
D'apprendre ce que c'est que d'avoir des enfans!
Vous riez?

D. PASCAL.

A-t-on vu pareille extravagance?

GUSMAN.

Dise oui qui voudra, de trois ans je n'y pense.
Quand je prends un esprit complaisant, souple & doux,
Vous vous moquez de moi, je me moque de vous;
Vous avez mal choisi, pour trouver votre duppe.
Adieu. J'ai pensé cheoir: Babet, prenez ma juppe;
Ce chevalier, je crois, me portera malheur.

SCÈNE VIII.

MARCELLE, DOM RICHARD, DOM PASCAL, DOM HENRIQUE.

MARCELLE.

IL faut lui pardonner cette bruſque chaleur;
Elle a de temps en temps ſa petite humeur fière;
Mais....

D. RICHARD.

Toute ſa perſonne eſt aſſez ſingulière.

MARCELLE.

Cela ne dure pas, & devant qu'il ſoit peu...

D. PASCAL.

Je la rangerai bien, ou nous verrons beau jeu
Comme je ſçais le mal, j'y trouverai remède.

MARCELLE.

Il n'eſt à la douceur perſonne qui ne cède;
Je m'en vais lui parler, & nous verrons après;
Qu'elle n'y voudra plus regarder de ſi près.

SCÈNE IX.

DOM RICHARD, DOM PASCAL.

D. PASCAL.

Vous rêvez, chevalier?

D. RICHARD.

A vous parler sans feindre;
L'hymen a ses chagrins, & je commence à craindre.
Vous avez une sœur....

D. PASCAL.

Elle ne vous plaît pas?

D. RICHARD.

Ma foi, non. La jeunesse a toujours des appas:
Mais jamais à seize ans fille ne fut comme elle.
Quelle taille! quel port!

D. PASCAL.

La figure est nouvelle;
Je l'avoue.

D. RICHARD.

Un visage en masculin taillé,
Tel qu'il ne peut pour homme être mieux travaillé.

D. PASCAL.

Le visage n'est rien.

D. RICHARD.

Mais, comme l'on se flatte;
Elle est rude, grossière, & fait la délicate,

Toujours prête à tenir cent discours des plus sots.
Pour moi d'étonnement je n'ai pas dit trois mots;
Moins de surprise encor met les gens hors de garde.

D. PASCAL.

Oui; mais c'est le bien seul qu'aujourd'hui l'on regarde.
Nous pouvons franchement parler entre nous deux;
Vous êtes, Dieu merci, raisonnablement gueux;
Quoi que votre dégoût contre ma sœur proteste,
Prenez-moi ses écus, & vous moquez du reste.
Si sa mine pour vous est choquante, il suffit
Que, maître de son bien, vous ayez de l'esprit;
Aux grands jours seulement un homme voit sa femme.

D. RICHARD.

Vous croyez donc ainsi disposer de son âme?
Vous l'avez rebutée, & j'appréhende fort....

D. PASCAL.

Hé bien! enlevons-la, je vous l'ai dit d'abord:
Quand nous la tiendrons seule, il faudra qu'elle chante.

D. RICHARD.

Voyons auparavant ce qu'aura fait la tante.

D. PASCAL.

J'en fais ma dette, à moins qu'elle n'en vienne à bout.

D. RICHARD.

Puisque vous me pressez, il faut vous dire tout.
Quand je quittai Madrid, j'aimois certaine dame
De qui l'hymen devint un obstacle à ma flamme;
Je l'ai vue, elle est veuve, elle m'aime, & je crois
Qu'elle seroit d'humeur à faire tout pour moi.
Son bien, je vous l'avoue, est moins considérable;
Mais à mes yeux encor c'est un objet aimable;

L'accueil qu'elle m'a fait, dépouillé d'intérêt,
Vous auroit....

D. PASCAL.

Alte-là, beau-frère, s'il vous plaît.
Après avoir quinze ans couru même fortune,
Été toujours ensemble, & fait bourse commune,
Vous m'abandonneriez?

D. RICHARD.

Soyez sûr de mon cœur;
Mais faites-vous justice, & voyez votre sœur.
Croyez-vous que pour elle aisément on s'enflamme?

D. PASCAL.

Doit-on se marier pour aimer une femme?
Du bien, morbleu! du bien, c'est-là le fondement.

D. RICHARD.

Encor si de Babet elle avoit l'agrément....

D. PASCAL.

Babet vous plairoit donc?

D. RICHARD.

Fort.

D. PASCAL, *riant.*

Eh?

D. RICHARD.

Quoi?

D. PASCAL.

Motus.

D. RICHARD.

Qu'est-ce

D. PASCAL.

Nous en viendrons à bout avec un peu d'adresse.
Nous en avons déja dit quatre mots.

D. RICHARD.

Hé bien?

D. PASCAL.

Elle épouse Mendoce à cause de son bien:
Mais j'ai si vivement peint l'amour qui m'embrase;
Que, l'hymen fait, je suis le patron de la case.

D. RICHARD.

Quoi! dès le premier jour, vous en venez là?

D. PASCAL.

Bon!

Avec de telles gens, faut-il tant de façon?
Jamais une suivante a-t-elle été farouche?
Vous la trouvez aimable?

D. RICHARD.

Il est vrai qu'elle touche;
Elle a je ne sçais quoi d'enjoué, d'égrillard.

D. PASCAL.

Si le cœur vous en dit, je vous en ferai part.

D. RICHARD.

Pour fonder mon espoir, je prends d'autres mesures;
Vous avez si souvent de fausses aventures....

D. PASCAL.

Voulez-vous l'éprouver? Nous n'irons pas fort loin;
Du bien qu'elle me veut, vous serez le témoin.
Je veux que vous voyiez si ma flamme est reçue.

D. RICHARD.

Sçachez plutôt l'effet qu'a fait notre entrevue ;
Et si l'on ne dit point qu'avec trop de rigueur
Votre amitié pour moi tyrannise une sœur.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACINTE, ANGÉLIQUE.

JACINTE.

PAR ma foi, ce Guſman eſt un plaiſant viſage!
Il a trop plaiſamment joué ſon perſonnage :
Le frère & le galant ſe regardoient tous deux,
Et pour voir cette ſœur, ils ouvroient de grands yeux;
Ils étoient ſi confus, qu'ils ne ſçavoient que dire.
J'ai bien eu de la peine à m'empêcher de rire :
Et votre amant, depuis qu'ils ſe ſont tous quittés,
A tant ri, qu'il s'en tient encore les côtés :
Il eſt avec Guſman dans la chambre prochaine,
En attendant, dit-il, votre ordre.

ANGÉLIQUE.

Qu'il s'y tienne;
J'ai mon but, & je veux me donner un plaiſir
Dont nous pourrons tantôt rire encore à loiſir.

JACINTE.

Écoutez, j'aime à rire, & je ſouffre à me taire;
Si je n'en ai ma part, je gâte le myſtère,
Je vous en avertis.

ANGÉLIQUE.

Tu ſeras du projet:
Tu ſçais bien que pour toi je n'ai point de ſecret.

JACINTE.

Eſt-ce pour notre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui, tu vas tout apprendre:
Je me ſuis engagée à lui faire ſurprendre
Le prétendu Mendoce, avec ſa feinte ſœur,
Lui diſant que Mendoce eſt maître de ſon cœur,
Qu'il en eſt amoureux, que ſa ſœur en eſt folle;
Et nous verrons Guſman jouer un plaiſant rôle,
Quand j'aurai fait cacher, de concert avec eux,
Mon frère, qui pourra les entendre tous deux.

JACINTE.

Dieu ſçait comme Guſman ſe va donner carrière.

ANGÉLIQUE.

Mon frère, à ſes ſoupçons ayant trouvé matière,
Voudra, pour s'aſſurer de Mendoce & de moi,
Nous forcer l'un & l'autre à nous donner la foi;
Et c'eſt où je l'attends. Mais je le vois paroître;
Jacinte, fais venir Guſman avec ſon maître,
Tu riras de l'intrigue, & nous verrons beau jeu.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, DOM PASCAL.

D. PASCAL.

BAbet, que je te trouve à propos pour mon feu!

ANGÉLIQUE.

Je vous cherchois, Monſieur, & voulois vous apprendre
Qu'avec Mendoce ici votre ſœur ſe va rendre,
Qu'il ne tiendra qu'à vous d'entendre leurs diſcours.

D. PASCAL.

Comment, un tête-à-tête!

ANGÉLIQUE.

Ils en ont tous les jours.
Ils ſont en conférence en la chambre prochaine;
Je voulois écouter, mais j'ai perdu ma peine.
Mendoce me ſembloit....

D. PASCAL.

Crois-tu qu'il vienne ici?
Eſſayons, s'il ſe peut.... Cachons-nous, les voici.

SCÈNE III.

DOM HENRIQUE, GUSMAN; ANGÉLIQUE, DOM PASCAL, cachés.

D. HENRIQUE.

MAdame, encore un coup, jugez mieux des tendreſſes....

GUSMAN.

Allez, petit ingrat! me jouer de ces pièces!
Je ne vous veux plus voir.

D. HENRIQUE.

Mais....

GUSMAN.

Non; c'eſt ſans retour:
L'amour eſt un enfant qui ſe nourrit d'amour,
Vous dis-je, & vos froideurs dont mon dépit murmure,
Ont fait mourir ce dieu, faute de nourriture.

D. HENRIQUE.

Puis-je me diſpenſer?...

GUSMAN.

Me quitter pour Babet,
Frippon! moi, qui vous ſuis par-tout comme un barbet.

D. HENRIQUE.

Mais ſi....

GUSMAN.

Moi, qui malgré ce qu'on m'a fait connoître,
Vous regarde & vous ſers par-tout comme mon maître.

D. PASCAL, *caché.*

Ah, l'effrontée!

GUSMAN.

Allez....

D. HENRIQUE.

Écoutez ſans courroux.

GUSMAN, *contrefaiſant la pleureuſe.*

Vous ne méritez pas l'amour que j'ai pour vous.
Me quitter pour Babet! que reſte-t-il à faire,
Monſieur, pour mériter le bonheur de vous plaire?
Que lui faut-il? Je vais tous les matins ſans bruit
Attendre ſon réveil au chevet de ſon lit,
Sans ſonger au danger où ſe met une fille;
Je lui porte un bouillon, & le ſers comme un drille:
Le bouillon pris, tandis qu'il ſe dorlotte un peu,
J'ajuſte ſes habits, & je ſouffle ſon feu.
Pour flatter ſon amour, il n'eſt rien qui m'arrête;
Je l'entretiens de tout, des pieds juſqu'à la tête,
Je m'expoſe aux caquets de toute une maiſon,
Pour un....

D. HENRIQUE.

Madame....

GUSMAN.

Allez, vous êtes un frippon.

D. PASCAL, *caché.*

Quels discours ! l'impudente a toute honte bue.

ANGÉLIQUE, *cachée.*

Paix. Si Mendoce ici me voit, je suis perdue.

D. HENRIQUE.

Je vous l'ai déja dit, j'obéis à regret;
Mais votre frère veut que j'épouse Babet.
Je vois, pour étouffer mes ardeurs indiscrettes,
Et le peu que je suis, & tout ce que vous êtes;
Dom Pascal peut, instruit du feu qui m'a flatté,
En venir avec vous à quelque extrémité:
Votre tante, apprenant qu'un amour téméraire
Est suivi de si près du plaisir de vous plaire,
En viendra, pour finir votre amour & le mien,
A quelque éclat fâcheux; & quand on aime bien,
D'un désordre pareil il n'est rien qui console.

GUSMAN.

Va, Mendoce, ma tante est une vieille folle.

D. PASCAL, *caché.*

Fort-bien.

GUSMAN.

Sans la compter, on peut tout essayer,
Et mon frère est un sot, qui n'est bon qu'à noyer:
La Nature qui fit ce présent à mon père,
Mit l'âme d'un cheval dans le corps de ce frère.

D. PASCAL, *caché.*

La coquine !

GUSMAN.

Et pour rien je compte son courroux.

D. HENRIQUE.

D. HENRIQUE.

Mais consentiront-ils à me voir votre époux?
Ils vous enfermeront, & vous serez réduite
A me faire chercher mon salut dans ma fuite.

GUSMAN.

Si les miens contre nous font quelque trahison,
J'ai de la mort-aux-rats qui m'en fera raison.
Je ferai, si quelqu'un trouble notre hymenée,
Crever frère brutal, & tante surannée,
Et jusqu'au chevalier je veux que mes efforts....

D. PASCAL, *caché.*

Ah! j'enrage! il faut bien qu'elle ait le diable au corps.
Je t'empêcherai bien de le mettre en usage.

GUSMAN.

Regarde à quoi pour toi ma tendresse m'engage.

D. HENRIQUE.

Alarmé pour vos jours, je mourrois de regret....

GUSMAN.

Hé bien! marions-nous en quelque lieu secret.

D. HENRIQUE.

Madame, plus pour moi vous êtes généreuse,
Moins je dois consentir....

GUSMAN.

Que je suis malheureuse!

D. HENRIQUE.

De l'amour que je sens, si je suivois la loi....

GUSMAN.

Je te conjure, va, Mendoce, enlève-moi.

D. HENRIQUE.

Vous enlever!

D. PASCAL, *caché.*

Babet, ce n'eſt point raillerie;
La coureuſe....

GUSMAN.

D'argent ma caſſette eſt munie.
Te faut-il, pour répondre à ma pudique ardeur,
Mettre le cœur au ventre? Épargne ma pudeur.

D. HENRIQUE.

Mais ſongez-vous...?

GUSMAN.

Jamais nous ne ſçaurions mieux faire.
Tu verras que j'aurai tant de ſoin de te plaire,
Jour & nuit, ſi tu veux, je te careſſerai,
Te dirai cent douceurs, chanterai, ſauterai,
Mille petits ſoufflets te rougiront la joue,
Tu ſeras mon toutou, je ſerai ta toutoue.
Point de Babet. J'enrage à dire ſeulement
Ce nom.

D. PASCAL, *caché.*

Ah! l'impudente!

D. HENRIQUE.

Aucun engagement
Ne m'arrête; & mon feu qui s'efforte à vous plaire,
Madame, entreprendra tout pour vous ſatisfaire:
Ordonnez, auſſi-bien charmé de tant d'attraits,
Mes larmes loin de vous ne finiront jamais;
Hors vous, rien d'achevé ne ſe montre à ma vue,
Et le royaume en tout ce qu'il a d'étendue,
N'a rien d'aſſez parfait pour vous être égalé.

D. PASCAL, *caché.*

Le pauvre sot! il faut qu'on l'ait ensorcelé.

D. HENRIQUE.

Ordonnez, j'obéis, & mon cœur s'abandonne
Aux ordres, quels qu'ils soient, que votre amour me donne;
Je vous suivrai par-tout.

GUSMAN.

Tu m'en donnes ta foi?

D. HENRIQUE.

L'amour m'en presse assez, fiez-vous-en à moi;
Partons dès cette nuit.

GUSMAN.

Je ne me sens pas d'aise.
Pour te remercier, il faut que je te baise,
Mon pauvre Mendoce. (*Ils s'embrassent.*)

D. PASCAL, *appercevant venir le Chevalier.*

Ah! tout est perdu pour nous,
Voici....

SCÈNE IV.

DOM RICHARD, DOM HENRIQUE, GUSMAN; DOM PASCAL, ANGÉLIQUE, cachés.

D. RICHARD.

CONtinuez, le paſſe-temps eſt doux;
Je me retirerai ſi je vous importune.

GUSMAN.

Comment?

D. RICHARD.

Votre écuyer eſt en bonne fortune;
Il doit être content, on le ſeroit à moins,
Et ces fréquens baiſers en ſont de bons témoins.

GUSMAN.

Quels baiſers? Quels témoins? Prenez garde au ſcandale,
Monſieur. Voyez un peu ce chevalier de bale,
J'aurai baiſé Mendoce!

D. RICHARD.

Oui, ſi j'ai de bons yeux.

GUSMAN.

A mon âge j'aurais le cœur luxurieux!

D. RICHARD.

Madame, je vous veux croire la pudeur même ;
Mais on peut quelquefois embraſſer ce qu'on aime.

D. HENRIQUE.

Madame eſt incapable....

D. RICHARD.

Eh ! Monſieur l'écuyer ;
Je vous ſçais fort bon gré de la juſtifier ;
Un homme comme vous, maître de ſes careſſes,
Doit cacher avec ſoin ces petites foibleſſes.

GUSMAN.

Hé bien ! continuez ; mais enfin comme époux ;
Si j'embraſſe quelqu'un, ce ne ſera pas vous.

D. RICHARD.

Ces ſortes de rigueurs ne me ſont pas nouvelles,
Je ſuis toujours en bute à la rigueur des Belles.

GUSMAN.

Me railler à mon nez !

D. PASCAL, *ſe montrant.*

Quel vacarme eſt ceci ?

GUSMAN.

Venez, mon frère, il faut que tout ſoit éclairci.

D. PASCAL.

Qu'eſt-ce ?

D. RICHARD.

Un léger tranſport, dont l'amour eſt l'excuſe.
Mendoce gagne au pied, de peur qu'on ne l'accuſe.

D. PASCAL.

Comment! qu'auroit donc fait monſieur notre écuyer?

GUSMAN.

Vous avez là, mon frère, un vilain chevalier!
Il dit que j'ai baiſé Mendoce.

D. PASCAL.

Ah! quel outrage!
Le grand tort qu'on lui fait! Beau-frère, elle eſt trop ſage!
Baiſer un écuyer! ah! cela ne ſe peut.

D. RICHARD.

Hé bien! il n'en eſt rien, j'y conſens, ſi l'on veut.
Mais pour vous le prouver, ſi deux témoins ſuffiſent,
Son procès eſt perdu, j'ai deux yeux qui le diſent.

GUSMAN.

Ils le diſent?

D. RICHARD.

Tous deux.

GUSMAN.

Et moi (je le ſoutiens)
Ce ſont deux faux témoins qu'il faut pendre.

D. RICHARD

J'en tiens,
Si l'arrêt s'exécute. Enfin....

GUSMAN.

Sa médiſance
Veut encor.... Qu'il me quitte, ou je perds patience.

D. PASCAL.

Eh ! ma ſœur.

GUSMAN.

S'il m'inſulte encore, aſſurément
Je couvre d'un ſoufflet ſon maſque.

D. PASCAL.

Doucement.

GUSMAN.

On voit bien que, n'ayant jamais vécu qu'en drille,
Il ne ſçait quel gibier c'eſt qu'une honnête fille.

D. PASCAL.

Patience.

GUSMAN.

Voyez la langue de ſerpent !
Attaquer mon honneur ! mais s'il ne s'en repent,
Je veux....

D. PASCAL.

Sans paſſion.

GUSMAN.

J'enrage de le battre.

D. PASCAL.

(*A part.*)
Ma ſœur. La gueuſe encor ſe fait tenir à quatre.
(*A Guſman.*)
Il faut mettre en oubli tous ces petits débats.
(*Au chevalier.*)
Si près de l'épouſer, ne la chagrinez pas.

Êtes-vous fou? Faut-il, pour une bagatelle,
Rompre....

D. RICHARD.

Il eſt admirable. Adieu. Diſpoſez d'elle
Comme vous l'entendrez.

D. PASCAL.

Que de bruit! venez-çà;
Donnez-moi votre main.

D. RICHARD.

Non; demeurons-en là.
Croyez-moi, notre avis ne quadre pas au vôtre.

D. PASCAL.

Donnez-moi votre main, vous dis-je, l'un & l'autre.
Que de ſottiſes! c'eſt trop long-temps attendu.

GUSMAN.

J'aimerois mieux crever....

D. RICHARD.

Non; c'eſt du temps perdu:
Cet hymen gêneroit Madame, & j'appréhende
Qu'inſenſible à l'amour qu'un pareil nœud demande,
Cet hymen ne troublât mon repos & le ſien;
Je ne ſuis pas ſon fait, elle n'eſt pas le mien.
Nous riſquons trop tous deux dedans cette entrepriſe,
Nous avons toujours fait commerce de franchiſe.
Adieu. Je vais revoir ma veuve, & nous verrons
Sur tous ces embarras quel parti nous prendrons.

SCÈNE V.

DOM PASCAL, GUSMAN.

D. PASCAL.

Ça, ma sœur, vous voyez l'affront que vous me faites.

GUSMAN.

Pour voir mieux qu'il ne voit, qu'il prenne ses lunettes.
Vraiment j'aurois souffert qu'il me fût imputé
D'avoir fait quelque brèche à ma pudicité !
Sans vous que je respecte, il eût vu le Jeanlogne....
Je l'aurois pris au crin, j'aurois....

D. PASCAL.

Comment, carogne !
Vous tranchez de la prude après ce que j'ai vu,
Et pensez me cacher un feu qui m'est connu ?

GUSMAN.

Que ces mots indécens sont de mauvaise grâce !
Ne les prononcez plus, ou je quitte la place ;
La pudeur souffre trop à de pareils propos.

D. PASCAL.

Je veux venir au fait, & me moque des mots.
Coquine ! vous cherchez l'apparence & le faste,
Et n'avez, comme on voit, que l'oreille de chaste.
D'un mot libre d'abord vous faites le procès,
Cependant qu'aux baisers vous donnez libre accès ;

Et, ſourde à des diſcours dont la bouche eſt peu chiche,
Vous laiſſez, bec-à-bec, votre pudeur en friche.

GUSMAN.

Chacun ſçait....

D. PASCAL.

Taiſez-vous. Je ſçais tous vos détours;
Caché dans cet endroit, j'écoutois vos diſcours.

GUSMAN.

Mendoce....

D. PASCAL.

Il a grand tort, ſi ſon reſpect l'arrête;
On l'entretient de tout, des pieds juſqu'à la tête;
Il faudroit qu'il fût fou, pour épouſer Babet;
On le ſuit tous les jours par-tout comme un Barbet,
On lui porte un bouillon, on le ſert comme un drille.
Carogne! ſont-ce là des diſcours d'une fille?

GUSMAN.

Pour me calomnier, ne ſçait-on rien de plus?
Qui? moi j'aurois tenu des diſcours diſſolus!
Je vois bien ce que c'eſt, vous me cherchez querelle,
Pour vous approprier mon bien: mais bagatelle.
Oui, je l'ai deviné, vous voulez m'accuſer,
Pour avoir un prétexte à me tyranniſer;
A votre chevalier vous ne cherchez qu'à plaire;
Il veut m'avoir de force; il a pourtant beau faire;
Portez les intérêts autant que vous voudrez;
Parlez, priez, peſtez, criez, grondez, jurez,
Je vous mets tout au pis, pour me faire ſa femme.

D. PASCAL.

Et je vous guérirai de votre belle flamme.

SCÈNE VI.

MARCELLE, DOM PASCAL, GUSMAN, JACINTE.

MARCELLE.

QU'eſt-ce ? d'où vient ce bruit ?

GUSMAN.

Ne le voyez-vous pas ?

D. PASCAL.

Venez ; ma ſœur, pour vous, a de la mort-aux-rats,
Ma tante ; &, ſi l'hymen ne la joint à Mendoce,
Nous empêchera bien d'aſſiſter à la noce.

MARCELLE.

Comment ?

D. PASCAL.

C'eſt un aveu dont je ſuis le témoin.
J'écoutois leurs diſcours caché dedans ce coin.
La coquette prétend que cet hymen s'achève ;
Si nous n'y conſentons, elle veut qu'il l'enlève,
Lui met le cœur au ventre, & lui ſaute au collet,
Et le veut épouſer en quelque lieu ſecret ;
Sinon elle fera, pour hâter l'hymenée,
Créver frère brutal, & tante ſurannée.
C'eſt de ſon ſtyle au moins.

MARCELLE.

Vous avez dit cela,
Gueuſe ?

GUSMAN.

Ma tante....

MARCELLE.

Allons, que l'on s'ôte de là,
Qu'on détale, marchons.

D. PASCAL, *l'arrêtant.*

Non, non; j'ai besoin d'elle;
Qu'on m'amène Mendoce; une ardeur si fidelle....

GUSMAN, *bas.*

Que diable prétend-il?

D. PASCAL.

Doit avoir quelque fruit.

GUSMAN, *à part.*

Ma foi, je crains de m'être embarqué sans biscuit.

MARCELLE.

A quoi rêvez-vous tant?

D. PASCAL.

Un peu de patience;
Vous verrez à l'instant où va ma prévoyance,
Et vous approuverez le dessein que je fais.
Le chevalier qui sort, la quitte pour jamais.

MARCELLE.

Et dit pour ses raisons...?

D. PASCAL.

Que voulez-vous qu'il dise,
En embrassant Mendoce, il l'a tantôt surprise;
Et de plus, un visage à faire peur aux chats
Donne-t-il dans les yeux?

GUSMAN.

Ma bonne tante, hélas!
Le médisant! il n'est Beauté que je n'efface;
J'ai tous les jours, dit-on, quelque nouvelle grâce.

D. PASCAL.

Ce sont des médisans, &....

MARCELLE.

Voilà ce que c'est,
Un frère de sa sœur parle comme il lui plaît.
La vôtre, cependant, s'il faut parler pour elle,
Quoi que vous en disiez, passe en tous lieux pour belle.
Tout le monde lui trouve un amas de trésors,
Qu'on ne voit....

D. PASCAL.

Tout le monde a donc le diable au corps;
Des trésors! tournez-vous, ma sœur la trésorière;
Où peut-être l'attrait? Par-devant, par derrière?
Est-ce que je suis fou? Se moque-t-on de moi?
Mais Monsieur l'écuyer vient-il? Ah! je le voi.

SCÈNE VII.

DOM PASCAL, DOM HENRIQUE, GUSMAN, MARCELLE; un laquais.

D. PASCAL.

Ça, Monsieur l'écuyer, en deux mots comme en mille,
Votre air coquet commence à m'échauffer la bile;

(*D. Henrique fait de grandes révérences.*)

De ces saluts profonds l'usage est mal placé.

D. HENRIQUE.

Monsieur....

D. PASCAL.

Ah! taisez-vous. Je n'ai pas commencé.
De votre propre aveu, s'il faut qu'on le publie,
Vous n'êtes qu'un cadet façon de Normandie,
Écuyer de ma tante, il est vrai; mais aussi
Roturier comme un cuistre, & chacun sçait ici
Que la noblesse en vous égale la fortune,
Et qu'elle est en décours aussi-bien que la lune;
Cependant sçachant bien, monsieur notre officier,
Que notre sœur n'est point un gibier d'écuyer,
Votre amour indiscret, assaisonné de zèle,
Du vent de vos soupirs fait tourner sa cervelle;
Vous voulez l'enlever, & vous êtes tout prêt.

D. HENRIQUE.

Moi, Monsieur!

D. PASCAL.

Oh, morbleu! taisez-vous, s'il vous plaît.
J'étois-là, puisqu'il faut vous voir sans répartie,
Lorsque vous avez fait tous deux cette partie.
Vous pouvez bien juger que, de vos feux instruit,
J'ai de vos beaux discours dû tirer quelque fruit;
Et, pour me mettre enfin à couvert d'une injure,
Sur de si grands projets prendre quelque mesure.
C'est à quoi j'ai prévu; par un bonheur égal,
J'ai trouvé le remède & découvert le mal;
Je sçais, pour vous guérir de vos feux l'un & l'autre,
Et ce qui manque au sien, & ce qu'il faut au vôtre,
Vous m'allez à l'instant voir donner ordre à tout.

Ainſi pour commencer, comme on dit par un bout,
Vous, monſieur l'écuyer, prenez un peu la peine
D'aller dire à Babet dans la chambre prochaine,
Que dans une heure au plus je vous fais ſon époux.

D. HENRIQUE.

Mais ſon frère....

D. PASCAL.

Son frère eſt un ſot comme vous.
Vous, ma tante, ordonnez, s'il vous plaît, pour leur noce.

(*A un laquais.*)

Vous, qu'on mette à l'inſtant les chevaux au carroſſe.
Venez me retrouver, quand cela ſera fait.
Et vous, ma ſœur, allez faire votre paquet,
Pour me ſuivre à l'inſtant, ſans faire la pleureuſe,
Dans un cloître, où je veux vous voir religieuſe.

GUSMAN.

Religieuſe, moi ?

D. PASCAL.

Religieuſe, vous.

MARCELLE.

Mon neveu....

D. PASCAL.

Le couvent n'eſt pas loin de chez nous.

GUSMAN, *bas.*

Je voudrois l'avoir vu, la pièce ſeroit bonne.

(*Haut.*)

Qui ? moi dans un couvent !

D. PASCAL.

Oui, vous future nonne.

GUSMAN.

Et que prétendez-vous que j'aille faire là?

D. PASCAL.

Ce que vous y ferez? Eh! l'on vous le dira.
Marchez.

GUSMAN.

Vous me ferez, enfermant ma perſonne,
Faire quelque ſottiſe.

D. PASCAL.

Eh! je vous la pardonne.

D. HENRIQUE.

Monſieur....

D. PASCAL.

Cherchez Babet, & ne raiſonnez plus.

GUSMAN.

Mais, mon frère, ſongez....

D. PASCAL.

Que de ſoins ſuperflus!
Allez vous préparer l'un & l'autre en perſonne;
(*A Dom Henrique.*) (*A Guſman.*)
Vous, pour vous marier; & vous, pour être nonne.

D. HENRIQUE.

Songez....

D. PASCAL.

Ah! détalez, & ne répliquez pas.

GUSMAN.

Demain....

D. PASCAL.

Allez, ma ſœur, je marche ſur vos pas.

SCÈNE VIII.

DOM PASCAL, MARCELLE, JACINTE.

MARCELLE.

MOn neveu, voulez-vous sur des preuves légères...?

D. PASCAL.

Ma tante, voyez-vous, chacun sçait ses affaires;
Prenez mieux votre temps, quand vous voudrez prêcher.
Je vais, pour la mener, hâter notre cocher;
M'employer (aussi-bien je la trouve trop leste)
A lui faire endosser un habit plus modeste,
Mettre au croc de ses points l'étalage indécent,
Et vous la garantis dans une heure au couvent.

SCÈNE IX.

MARCELLE, JACINTE.

MARCELLE.

IL m'a bien diverti! faire religieuse
Un laquais! voilà bien une idée aussi creuse
Qu'un homme en puisse avoir; & j'en aurois bien ri...;
Mais suivons-le, il feroit quelque coup d'étourdi,

JACINTE.

Quel remède à cela ?

MARCELLE.

J'imagine un myſtère
Qui peut..... Il faut avoir le voiſin le notaire :
Va lui dire, & reviens, car j'ai beſoin de toi ;
Il eſt de mes amis, & fera tout pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM HENRIQUE, LE NOTAIRE.

D. HENRIQUE.

MAis, Monsieur, dans Madrid il n'est point de notaires
Si scrupuleux que vous.

LE NOTAIRE.

Il est vrai, mes confrères
Sont gens à n'avoir pas l'esprit inquiété
De ce qu'un médisant appelle fausseté ;
Mais....

D. HENRIQUE.

Vous obligerez la tante d'Angélique ;
Et ce qu'on veut de vous, tous les jours se pratique.

LE NOTAIRE.

D'accord ; mais....

D. HENRIQUE.

Et de plus, tout le monde le sçait.

LE NOTAIRE.

(*A part.*)

On le pratique, oui ; mais.... Il ne vient point au fait.

D. HENRIQUE.

Refusa-t-on jamais en pareille aventure...?

LE NOTAIRE.

(*A part.*)

Jamais ? Non ; mais.... Cet homme a la tête bien dure.

D. HENRIQUE.

Faites donc ce contrat, Monsieur, conformément.

LE NOTAIRE.

Vous me connoissez mal, Monsieur, assurément ;
Et hors de ce logis une telle demande,
Contre la probité qu'exige....

D. HENRIQUE, *à part.*

J'appréhende
Qu'il ne fasse du bruit.

LE NOTAIRE.

Monsieur, on me connoît.

D. HENRIQUE.

Parlons bas.

LE NOTAIRE.

Et pourquoi parler bas, s'il vous plaît ?
Faire une fausseté....

D. HENRIQUE, *bas.*

(*Haut.*) Contraignons-le à se taire :
Prenez ces six ducats.

LE NOTAIRE.

Est un genre d'affaire,
Qu'à moins que d'être amis.... Ah !

D. HENRIQUE.

Non; vous les prendrez;
Mais il faut....

LE NOTAIRE.

Nous ferons tout ce que vous voudrez:
Que voulez-vous de moi? Voyons.

D. HENRIQUE.

Que l'on s'applique
A faire deux contrats pour l'hymen d'Angélique;
Que le premier des deux sous nos vrais noms soit fait,
Et le second, sous ceux de Mendoce & Babet.

LE NOTAIRE.

Lequel doit-on signer?

D. HENRIQUE.

Le premier.

LE NOTAIRE.

C'est tout dire.

D. HENRIQUE.

Si par hasard quelqu'un vous disoit de les lire,
Vous lirez le dernier.

LE NOTAIRE.

De Mendoce & Babet?

D. HENRIQUE.

Justement.

LE NOTAIRE.

J'entends bien; Monsieur, cela vaut fait.

D. HENRIQUE.

Quand il faudra signer, vous présenterez l'autre.

LE NOTAIRE.

Votre intérêt me fait....

D. HENRIQUE.

Nous aurons soin du vôtre.

LE NOTAIRE.

Madame m'a promis, si cela réussit....

D. HENRIQUE.

On vous satisfera, Monsieur, cela suffit.
Seulement je vous prie....

LE NOTAIRE.

Ah! vous êtes le maître.
Vous pouvez commander.

D. HENRIQUE.

Je vois quelqu'un paroître;
C'est ma chère Angélique. Allez vous dépêcher,
Et ne venez que lorsqu'on ira vous chercher.

SCÈNE II.

DOM HENRIQUE, ANGÉLIQUE.

D. HENRIQUE.

QUel déplaisir nouveau vois-je sur ce visage?

ANGÉLIQUE.

Je crains, & le péril où notre amour m'engage....

D. HENRIQUE.

Quoi! lorſque nous touchons au moment bien-heureux
Que l'hymen a choiſi pour nous unir tous deux;
Quand, pour vous obtenir des mains même d'un frère,
Mon adreſſe & mes ſoins ont eu ſoin de tout faire,
La peur, qui contre moi vous ſéduit à ſon tour,
Veut prendre en votre cœur la place de l'amour?
Madame, ſi le ciel, à qui tout eſt poſſible,
N'a point rendu pour moi, votre âme moins ſenſible,
Cachez-moi les tranſports de ce cœur inquiet,
Ne me donnez point lieu de croire qu'à regret
Vous ſouffrez que l'hymen, nous joignant l'un & l'autre,
Établiſſe ma joie aux dépens de la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Ah! que vous jugez mal du trouble de mon cœur!
Je ne vous dirai point que toujours même ardeur
Me fait de cet hymen de charmantes images;
Ma parole & ma main en ſont d'aſſez bons gages;
On ſe doit aſſurer ſur de pareils témoins:
Vous le ſçavez, ce temps demande d'autres ſoins;
Mais mon frère eſt ſujet à certaines ſaillies,
Qui me font pour nos feux craindre ſes bruſqueries.
Que veut-il? Qu'a-t-il fait? Guſman eſt-il parti?
Seroit-il au couvent?

D. HENRIQUE.

Non; il n'eſt pas ſorti;
Ils ſont encor là-haut avecque votre tante:
Mais enfin ce projet n'a rien qui m'épouvante,
Mon valet eſt adroit, il n'ira pas bien loin.

ANGÉLIQUE.

Mais comment ſçaurons-nous....

MARCELLE.

Hé bien! soit.

D. PASCAL.

Ouais, je pense
Qu'ayant sur cette sœur près de vingt ans d'avance,
Je lui tiens lieu de père, & que je puis....

MARCELLE.

D'accord.

D. PASCAL.

Redresser sa vertu qui chancelle.

MARCELLE.

Elle a tort,
J'en conviens. Il est bon que votre soin seconde
Le....

D. PASCAL.

Faite comme elle est, est-elle propre au monde?

MARCELLE.

Non, sans doute; & le cloître est beaucoup mieux son fait.

D. PASCAL.

Voilà parler d'un air dont je suis satisfait:
Faites-la donc venir, afin que je la mène....

MARCELLE.

Je vois bien ce qui peut lui faire un peu de peine;
Écoutez. Elle aimoit ce Mendoce, & j'ai peur
Que, tant qu'elle pourra flatter sa vaine ardeur
De l'espoir qu'elle avoit de devenir sa femme,
Nous n'ayons de la peine à résoudre son âme.
Afin de la guérir sur ce point tout-à-fait,
Marions à l'instant Mendoce avec Babet,
C'est le plus court. Voyez, examinez la chose:

Le contrat eſt dreſſé, chacun d'eux s'y diſpoſe;
L'amour de votre ſœur, en dépit converti,
La forcera peut-être à prendre ce parti;
Vous ſerez ſatisfait de ſon obéiſſance;
Et ſi vous y trouvez la moindre réſiſtance,
Je m'offre à faire agir deſſus ſa volonté,
Ce que l'âge me peut donner d'autorité:
De concert avec vous, je la mène à la grille.

D. PASCAL.

Voilà prendre intérêt au bien de la famille.

MARCELLE.

Sans un peu de douceur, j'aurois appréhendé....

D. PASCAL.

Pour marque que j'approuve un pareil procédé,
(*A Jacinte.*)
Fais-les venir. Ma tante....

MARCELLE, *parlant bas à Jacinte, ſe retourne.*

Eh?

D. PASCAL.

Si je ne m'abuſe,
Nous allons voir tantôt notre ſœur bien camuſe.

MARCELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Je la veux voir tomber de ſon haut.

MARCELLE, *à Jacinte qui ſort.*

Qu'on cherche le notaire, & qu'il vienne au plutôt.

D. PASCAL.

Ne ſeroit-il point bon que ma ſœur fût préſente?...

MARCELLE.

Quoi ! pour nous étourdir, pour faire la dolente ?
Quand tout sera signé, nous lui ferons tout voir,
Et nous la conduirons tout d'un temps au parloir.

D. PASCAL.

Elle a raison encor. Cette sœur importune....

MARCELLE.

Les voici.

SCÈNE V.

MARCELLE, ANGÉLIQUE, DOM PASCAL, DOM HENRIQUE, JACINTE.

D. PASCAL.

VEnez-çà, l'homme à bonne fortune!
Étant suffisamment instruit de mon dessein,
Je prétends que tous deux vous vous donniez la main,
Vite, allons.

D. HENRIQUE.

Mais....

D. PASCAL.

Plaît-il ?

ANGÉLIQUE.

Si....

D. PASCAL.

Comment?

D. HENRIQUE.

Si son frère Sçait....

D. PASCAL.

Qu'il le sçache, ou non, il ne m'importe guère.

ANGÉLIQUE.

Il pourra se fâcher, si, par quelqu'autre instruit....

D. PASCAL.

Se fâcher? Eh! le bois n'est pas cher à Madrid;
Pour défâcher les gens, c'est un si grand remède.

D. HENRIQUE.

Vous vous obligez donc....

D. PASCAL.

Il faudra bien qu'il cède.

ANGÉLIQUE.

A faire notre paix?

D. PASCAL.

A faire votre paix.

D. HENRIQUE.

Vous nous le promettez?

D. PASCAL.

Oui, je vous le promets.
J'emploirai près de lui d'abord quelques prières.

D. HENRIQUE.

Si cela n'y fait rien?

D. PASCAL.

Quelques coups d'étrivières....
Ah! le ſot raiſonneur!

ANGÉLIQUE.

Et....

D. PASCAL.

Quoi? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Au cas
Qu'il veuille m'inſulter?

D. PASCAL.

On lui rompra les bras.

ANGÉLIQUE.

Peut-être....

D. PASCAL.

Eh! je ſçais bien à quoi je me haſarde:
Je veux qu'à mes périls vous ſoyez en ma garde;
Et, quoi que l'on oppoſe à votre paſſion,
Je vous prends l'un & l'autre en ma protection.
Approchez, concluons, & faiſons diligence.

ANGÉLIQUE.

Souvenez-vous au moins que, ſur cette aſſurance,
Je prends de votre main un époux, & que j'ai
Des tendreſſes pour vous....

D. PASCAL.

Oui, je m'en ſouviendrai.

D. HENRIQUE.

Vous me le commandez, cela me doit ſuffire;
Mon cœur vous eſt connu, je n'ai rien à vous dire.

D. PASCAL.

(*Bas.*)
Le pauvre sot! le bois ne lui siéra pas mal.
(*Haut.*)
Écoutez. A présent que le nœud conjugal
Vous engage à Babet, ne soyez pas si bête
Que de courir ma sœur, ni de lui mettre en tête
Que vous l'aimez toujours. Dans un petit moment
Je m'en vais la trouver, & la mène au couvent.
Mais enfin, si j'apprends que, chez ces bonnes filles,
Vous approchiez jamais du parloir, ni des grilles....

D. HENRIQUE.

Eh, Monsieur! si jamais je trouble leur repos,
Je veux que le couvent me tombe sur le dos.

D. PASCAL.

Prenez-y garde au moins. Vous l'entendez, ma tante.

MARCELLE.

Suffit.

D. PASCAL, *à part, à Babet.*

Hé bien! Babet, tu vas être contente,
Ce sera pour ce soir : mais j'espère, en tout cas,
Que le droit du Seigneur ne nous manquera pas.
Faisons venir ma sœur.

MARCELLE.

Attendons le notaire,
Et signons tout, avant que de parler d'affaire.

D. PASCAL.

J'entends venir quelqu'un, & c'est lui, que je croi.

MARCELLE.

C'est lui-même. Approchez, Monsieur de Courtesoi.

SCÈNE VI.

MARCELLE, DOM PASCAL, DOM HENRIQUE, LE NOTAIRE, ANGÉLIQUE, CARLIN.

MARCELLE, *bas, au notaire.*

Tout eſt-il comme il faut?

LE NOTAIRE, *bas, à Marcelle.*

N'en ſoyez point en peine.

MARCELLE.

Je crois leur contrat fait; car dès l'autre ſemaine
Nous étions convenus....

LE NOTAIRE.

Vous pouvez bien penſer
Qu'on a depuis ce temps pris ſoin de le dreſſer:
On a, de point en point, ſuivi votre mémoire.
Monſieur va voir.

D. PASCAL.

Monſieur, on veut bien vous en croire;
Fait au gré de ma tante, il ſera fort au mien,
Et je crois, à votre air, qu'il n'y manquera rien.
Paſſons.

LE NOTAIRE.

Si vous voulez, j'en ferai la lecture.

D. PASCAL.

Non; dépêchons. Mettez là votre ſignature.

D. HENRIQUE.

Ah! Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur....

D. PASCAL.

Comment donc?

D. HENRIQUE.

Nous sçavons
Le respect....

D. PASCAL.

Le respect!... Voilà bien des façons!
Signez. Est-ce pour vous, ou pour moi cette femme?

D. HENRIQUE.

Je sçais ce que je dois....

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur!...

D. PASCAL.

Mais, Madame;
Il faut qu'il signe.

D. HENRIQUE.

Moi? Plutôt que m'oublier
Jusqu'à....

D. PASCAL.

Sçavez-vous bien, Monsieur notre écuyer,
Que la brusque chaleur qui vous monte à la tête,
Fait de votre pourpoint le gîte d'une bête?
Signez.

MARCELLE.

C'est perdre temps, cela nous est égal,

D. PASCAL.

Il est vrai, signons donc. Peste de l'animal!

MARCELLE.

Donnez.

D. PASCAL.

Signerez-vous à présent l'un & l'autre?

MARCELLE.

Le rang où l'on les voit doit du respect au vôtre.

D. HENRIQUE, *au notaire.*

Cela suffit; allez, vous signerez chez vous.

SCÈNE VII.

MARCELLE, DOM HENRIQUE, DOM PASCAL, ANGÉLIQUE, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

GUSMAN, *dans le fond du théâtre.*

Tout va bien, le contrat est signé, sauvons-nous.

D. PASCAL.

Faisons venir ma sœur, ou même allons ensemble
La trouver. Mais où va ce laquais?

MARCELLE.

Ah, je tremble!

D. PASCAL, *appellant Gusman, qu'il voit par derrière.*

St. Il ne répond point. Voyons....

GUSMAN, *se cachant le visage de son chapeau.*

Monsieur....

D. PASCAL.

Venez.

MARCELLE.

O ciel!

GUSMAN.

Monsieur....

D. PASCAL, *lui ôtant son chapeau de devant le visage.*

Parbleu! je veux vous voir au nez.

Ah, ma tante!

GUSMAN.

Monsieur....

MARCELLE, *à part.*

Notre affaire est gâtée.

D. PASCAL.

C'est ma sœur!

MARCELLE.

Seroit-il bien possible?

D. PASCAL.

Effrontée!

Te sauver du logis en habit de laquais?

GUSMAN.

J'ai....

D. PASCAL.

N'as-tu point de honte, infâme?

GUSMAN.

Si jamais....

MARCELLE.

Écoutez, puiſqu'enfin....

D. PASCAL.

Opprobre de ta race,
En habit de laquais!

GUSMAN, *ſe jettant à genoux.*

Daignez me faire grâce.

MARCELLE.

Mon neveu....

D. PASCAL.

Non, ma tante; on a beau me prier,
Elle en aura, morbleu! l'affront, mais tout entier;
Et je veux qu'à l'inſtant la menant à la grille,
On la voye au couvent ſous cet habit de drille.
Debout.

GUSMAN.

Sans m'écouter, ne me conduiſez pas....

D. PASCAL.

Non, morbleu! vous viendrez au couvent de ce pas;
Et je veux qu'aujourd'hui tout le monde à la grille
Ait le régal de voir une none en mandille.

MARCELLE.

Mais ſi....

D. PASCAL.

Non; je prétends que toute la maiſon
Juge de ſon eſprit par cet échantillon.
Allons, la Belle.

GUSMAN.

Mais....

D. PASCAL.

Ah ! je veux que l'on calle.
Le carroſſe eſt-il prêt ?

CARLIN.

Oui, Monſieur.

D. PASCAL.

Qu'on détale.

GUSMAN.

J'irai, ſi vous voulez, au couvent; mais....

D. PASCAL.

Quoi ! mais....

GUSMAN.

Je me nomme Guſman, & ne ſuis qu'un laquais,
Qui, pour ſervir mon maître, ai fait la demoiſelle.

MARCELLE.

Il eſt vrai, nous étions de concert.

D. PASCAL.

Bagatelle !

MARCELLE.

Nous l'avions traveſti.

D. PASCAL.

Quelque ſot vous croira !

MARCELLE.

Mais....

D. PASCAL.

Ma tante, au couvent on l'examinera:
Si ce n'eſt qu'un laquais, on le rendra ſans peine;
Mais par proviſion cependant je l'emmène.

MARCELLE.

Mais ce n'eſt qu'un laquais, vous dis je, & de Monſieur;
Sous le nom de Babet, il aimoit votre ſœur:
On a, pour les ſervir, employé toutes choſes.

D. PASCAL.

Oh, oh! mais pourquoi donc tant de métamorphoſes?

MARCELLE.

Pour empêcher l'hymen d'elle & du chevalier;
Ils s'entr'aiment tous deux.

D. PASCAL.

Le tour eſt cavalier.

MARCELLE.

Monſieur pour votre ſœur eſt un parti ſortable,
Sa naiſſance & ſon bien ont pu le rendre aimable;
Leur contrat eſt ſigné, conſentez ſans façon....

D. PASCAL.

Leur contrat eſt ſigné, mais c'eſt une chanſon:
J'ai donné ma parole au chevalier pour elle;
Et puiſqu'on l'a trompé....

ANGÉLIQUE.

Mon frère!...

D. PASCAL.

Bagatelle!

D. HENRIQUE.

Monſieur!...

D. PASCAL.

Le chevalier, Monſieur, l'épouſera;
Je ſçais ce qu'il en penſe, & qu'elle lui plaira.

MARCELLE.

Mon neveu !...

D. PASCAL.

Non ; je vais terminer cette affaire.
Pour monſieur le laquais il aura ſon ſalaire.

SCÈNE DERNIÈRE.

MARCELLE, DOM PASCAL, DOM RICHARD, GUSMAN, DOM HENRIQUE, ANGÉLIQUE, JACINTE.

D. PASCAL.

LE voici. Chevalier, ſous des noms ſuppoſés,
Ma ſœur & ſon amant, nous avoient abuſés,
Et, pour favoriſer une union ſi belle,
Avoient de ce laquais fait une demoiſelle ;
Mais je veux qu'à l'inſtant, lui donnant votre foi,
Nous nous vengions tous deux....

D. RICHARD.

Elle n'eſt plus à moi.
Les bontés de ma veuve ont prévenu la vôtre,
Et l'hymen doit ce ſoir nous unir l'un & l'autre ;
Tout eſt prêt, je ne l'ai quittée en cet inſtant,
Que pour vous faire part du bonheur qui m'attend.
Un ami comme vous honorera, je penſe,
Cette cérémonie au moins de ſa préſence ?

D. PASCAL.

Quoi! vous ne vous ſçauriez dédire?

D. RICHARD.

Le moyen?

D. HENRIQUE.

S'il eſt ainſi, Monſieur, ma naiſſance & mon bien,
Sans trop de vanité, peuvent enfin prétendre....

ANGÉLIQUE.

Mon frère, pardonnez....

D. RICHARD.

Allons, il faut ſe rendre;
Un gentilhomme riche honore votre ſœur.

D. PASCAL.

Hé bien donc! puiſque tout conſpire à leur bonheur,
Et que pour vous ma ſœur ſemble être deſtinée,
Allons tout préparer pour ce double hymenée.

D. HENRIQUE.

Mon cœur, ſur cet eſpoir, de plaiſir tranſporté....

D. PASCAL.

Puiſſiez-vous, ſous le joug d'un hymen ſouhaité,
Goûter tous la douceur d'une paix ſans ſeconde,
Et vivre quarante ans après la fin du monde.
(*A Guſman.*)
Écoute, ne fais plus la demoiſelle.

GUSMAN.

Non;
Je me tiens bien heureux d'éviter le bâton.

Fin du cinquième Acte.

UN ACTEUR.

HÉ bien, Meſſieurs, que dites-vous de ma pièce? Vous m'en pouvez dire librement votre avis.

2e. ACTEUR.

Je la trouve paſſable, & je vous avoue que je n'attendois pas tant de vous.

1er. ACTEUR.

Enfin la trouvez-vous jouable?

2e. ACTEUR.

Oui, ſans doute, & j'eſpère qu'elle divertira. Il y a quelques endroits à rectifier: & il faudra prier quelqu'un de nos auteurs d'y paſſer un peu la main.

1er. ACTEUR.

Mais voulez-vous que je l'affiche?

2e. ACTEUR.

Nous en ſommes d'accord.

1er. ACTEUR.

Et que je l'annonce?

2e. ACTEUR.

Nous le voulons bien.

1er. ACTEUR, *faisant son annonce.*

Messieurs, &c.

Fin du Tome troisième.

PQ
1875
M64
1776
t.3

Montfleury, Antoine Jacob
Théâtre de Messieurs de
Montfleury

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY